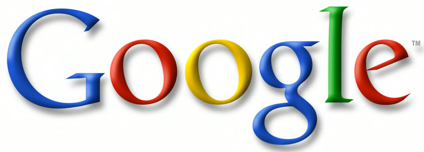
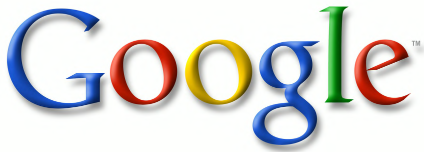
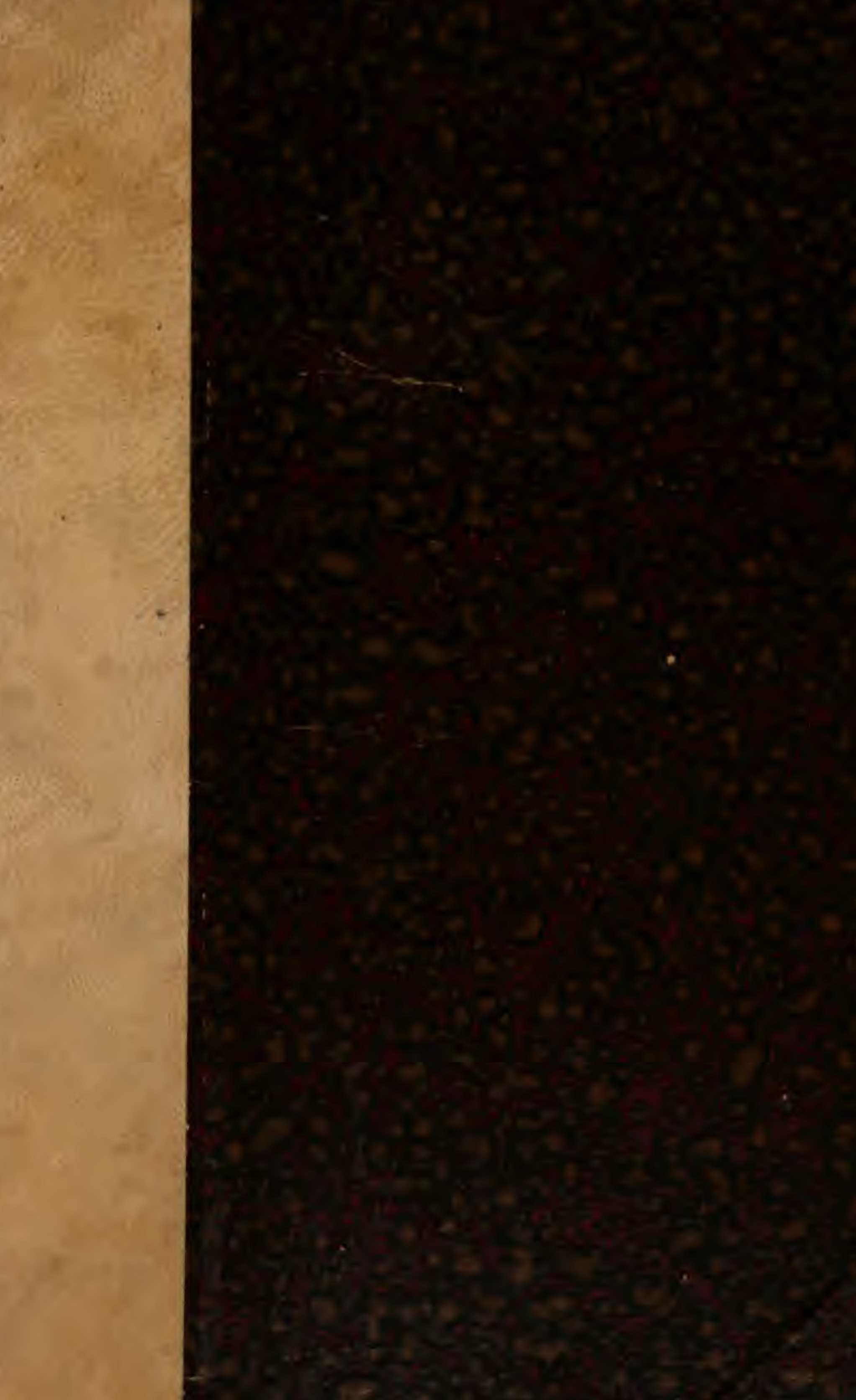
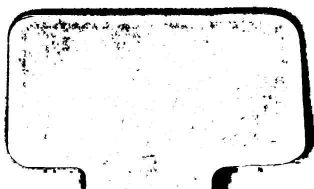










# APPEL

AUX

# CONSERVATEURS.



Paris. — Imprimé par E. Thunot et C$^{e}$, 26, rue Racine.



# APPEL

AUX

# CONSERVATEURS

Par Auguste COMTE,

Auteur du *Système de philosophie positive*
et du *Système de politique positive*.

Ordre et Progrès.

La Famille, la Patrie, l'Humanité.

Prix : Trois francs.

PARIS.

Chez L'AUTEUR, 10, rue Monsieur-le-Prince ;
Et chez VICTOR DALMONT, libraire, 49, quai des Augustins.

Août 1855

Soixante-septième année de la grande crise.



# PRÉFACE.

---

Cet opuscule, commencé le 3 juin 1855 et terminé le 10 juillet, s'adresse essentiellement aux hommes d'État occidentaux, pour les initier à la seule synthèse qui puisse les guider. Il doit remplir à leur égard un office équivalent à celui du *Catéchisme positiviste* envers les femmes et les prolétaires, avec les différences naturellement propres à chaque cas. Dans ces deux épisodes, je me suis surtout proposé de faire directement pénétrer la doctrine universelle chez les âmes qui ne peuvent convenablement étudier son exposition systématique. Mais, celui de 1852 s'adressant aux gouvernés, j'y devais seulement expliquer l'état normal vers lequel tend la révolution occidentale d'après l'ensemble de l'initiation humaine. Au contraire, celui de 1855 étant destiné surtout aux gouvernants, il doit principalement caractériser la transition finale, en n'appréciant l'avenir général qu'autant que l'exige la systématisation spéciale de la politique propre au dix-neuvième siècle. Sous cet aspect, l'*Appel aux conservateurs* devient le complément nécessaire du *Catéchisme positiviste*, où la conduite actuelle n'était aucune-

ment déterminée. En même temps, le présent opuscule fournit un supplément naturel au chapitre final de mon principal ouvrage, où l'ensemble de la transition organique se trouve directement expliqué, sans que son début y soit assez étudié, tandis que cette installation est surtout caractérisée ici.

Je puis indiquer la nature et la destination de cet opuscule en appréciant l'histoire générale du mot *Conservateur*, qu'il incorpore à la politique la plus avancée. Propre au parti provisoire qui doit prévaloir jusqu'à ce que la transition finale soit pleinement installée, ce nom a suivi, pendant le demi-siècle de sa destinée politique, une marche naturellement conforme au développement de la situation correspondante.

L'irrévocable avénement de la paix occidentale termina la longue rétrogradation qui dut succéder à l'issue anarchique de l'explosion française. Il fit partout sentir, et surtout chez le peuple central, le besoin d'une conciliation fondamentale entre l'ordre et le progrès. Ainsi surgit le titre de *Conservateur*, où l'on doit voir un programme permanent, dont la réalisation exigeait l'entière élaboration de la doctrine destinée à terminer la révolution occidentale.

Il fut spontanément introduit par le parti rétrograde, irrévocablement réduit à l'état d'opposant d'après l'énergique sagesse de la dictature française, dans une transformation décisive, instituée le 5 septembre 1816 et complétée le 5 février 1817. Alors ce parti manifesta son aptitude à se modifier en acceptant les deux conditions connexes que lui prescrivait la situation correspondante. En effet, il s'efforça de ressaisir le gouvernement d'après un noble emploi du journalisme et du régime

parlementaire. Le titre de *Conservateur* surgit pour désigner la revue hebdomadaire où, sous l'éminente direction de Bonald et Châteaubriand, avec l'éloquente assistance de La Mennais, les dignes rétrogrades exposèrent, pendant cinq ans, leurs vues politiques. Cette qualification représente la supériorité, mentale et morale, de ce parti sur ses adversaires, quand on la compare aux noms insignifiants qu'adoptaient ceux-ci, suivant l'usage britannique, faute d'un caractère organique.

Dans la mémorable origine d'une expression bientôt destinée à prévaloir provisoirement, il faut surtout apprécier son aptitude à caractériser l'assistance que l'ensemble des tendances rétrogrades peut offrir à la politique de transition. Ceux dont les pères avaient fourni les principaux auxiliaires de l'ébranlement propre au dix-huitième siècle ne pouvaient invoquer la rétrogradation que comme préservatif contre l'anarchie, tant qu'une doctrine vraiment organique n'aurait pas concilié l'ordre et le progrès. Une semblable disposition prévalait dans la noble dynastie à laquelle ils étaient liés, et surtout chez le meilleur des cinq dictateurs qui jusqu'ici succédèrent à Danton. En prenant les rênes, il sut dignement rappeler la série d'antécédents progressistes qui caractérisa les rois français. Tandis que la royauté déchue avait surtout invoqué l'imposant monarque qui commença la rétrogradation, le sage dictateur institua, dès son début, une filiation directe envers le plus populaire de ses ancêtres.

On peut ainsi reconnaître que le titre de *Conservateur* n'eut, à son origine, d'autre destination que de marquer l'aptitude des tendances rétrogrades à conserver jusqu'à ce qu'on pût construire, suivant la mission alors attribuée

unanimement au dix-neuvième siècle. Au lieu d'être attérée par le triomphe politique qu'obtinrent les chefs de ce parti d'après cinq ans de dignes luttes, cette disposition se trouva confirmée dans l'irrévocable transformation qu'ils éprouvèrent bientôt. Sentant l'incompatibilité du principe rétrograde avec la situation républicaine que leur avénement les forçait d'apprécier, ils surent en réduire l'usage, malgré des réclamations continues, à comprimer les tendances insurrectionnelles, tandis qu'ils secondaient l'essor des conceptions organiques. D'après leurs dissidences croissantes avec leur ancien camp, le titre de Conservateur fut bientôt dégagé de son origine, et servit à désigner le parti, de plus en plus distinct, qui s'efforçait de concilier l'ordre et le progrès. Voilà comment prévalut, pendant sept ans (de 1821 à 1828), le plus honnête, le plus noble, et le plus libéral de tous les régimes sous lesquels j'ai vécu jusqu'ici.

Par sa nature, il faisait directement surgir la question la plus fondamentale, avec la liberté qu'exigeait l'élaboration. En effet, il poussait à la réorganisation spirituelle pour surmonter la réaction théologique, et disposait à la prépondérance de la continuité sur la solidarité. C'étaient alors les révolutionnaires qui s'opposaient à la reconstruction du pouvoir théorique, comme l'indique le contraste décisif que j'ai dû noter au début de l'Appendice général de ma *Politique positive*. Mais, même dans ce camp, l'impossibilité de développer les dispositions factieuses entraînait tous les esprits vers les graves méditations. Les sollicitudes populaires, ainsi détournées de l'agitation politique, se trouvèrent spontanément concentrées sur les questions directement relatives à l'avenir social. Dès le début de cette dictature, elle avait indirecte-

ment secondé l'élaboration organique en supprimant les chaires officielles où trois célèbres lettrés viciaient l'enthousiasme théorique de la jeunesse française. Tous les efforts synthétiques eurent bientôt obtenu l'attention des gouvernés et le respect des gouvernants, dans une situation éminemment propre à faire partout sentir l'épuisement du théologisme et l'urgence d'une nouvelle systématisation.

Ainsi furent paisiblement accomplies mes méditations les plus fondamentales, caractérisées par les opuscules reproduits à la fin de mon principal ouvrage. Dès ce début, ma mission trouva des sympathies décisives chez les meilleurs esprits, sans excepter ceux qui plus tard secondèrent le concert spontané des lettrés occidentaux contre la philosophie et la religion positives. Outre l'attention générale du public théorique, je fus spécialement encouragé, dans tous les partis, par les praticiens les plus purs et les plus éminents. La préface générale de ma *Politique positive* indique l'auguste approbation que mon opuscule fondamental reçut, à sa naissance, du grand citoyen qui constituait alors la meilleure représentation de la dictature républicaine. Je dois ici compléter ce souvenir en signalant le noble accueil que ce travail obtint, en même temps, du plus distingué des hommes d'État dont le dix-neuvième siècle puisse jusqu'à présent s'honorer en Occident. Malgré ses préoccupations pratiques, le digne président de la dictature légitimiste pressentit la portée politique de la synthèse qui, subordonnant la science sociale à l'ensemble des précédentes, devait irrésistiblement discipliner l'esprit théorique, principale source des perturbations modernes. Il doit m'être ici permis de témoigner ma tardive reconnaissance au seul

homme d'État qui, dans ce siècle, ait su noblement renoncer à l'ascendant politique; quand nous l'avons récemment perdu, son nom n'était, depuis longtemps, conservé que chez les âmes aptes à représenter la postérité.

Nul ne blâmera, j'espère, l'hommage que l'indépendance propre au vrai philosophe devait actuellement m'inspirer envers le régime qui seconda l'élaboration et l'avénement de mes conceptions les plus décisives. Ma gratitude est d'autant plus libre que, quoique la légitimité m'ait toujours paru fournir le meilleur mode pour instituer la transition organique, je la regarde, depuis longtemps, comme ayant irrévocablement perdu, chez le peuple central, toute éventualité politique. Elle n'y pourrait passagèrement revivre que si l'anarchie parlementaire s'y rétablissait momentanément, de manière à pousser tous les amis de l'ordre vers le régime le moins conforme aux inclinations françaises. Or, la situation dictatoriale a déjà duré suffisamment pour éviter, dans un cas quelconque, la seule aberration qui pût faire désormais recourir au moyen de salut le plus extrême. Quoi qu'il en soit, les indications précédentes font assez sentir que, même alors, le positivisme continuerait à développer la régénération occidentale, en utilisant les propriétés du régime qui protégea le premier essor de la synthèse universelle.

Malgré son apparence rétrograde, la dictature légitimiste n'aurait pas succombé si l'élaboration de la doctrine régénératrice avait pu s'achever avant que les sollicitudes relatives au progrès eussent assez ranimé les impulsions révolutionnaires. La détermination générale de l'avenir humain, d'après l'explication positive de

l'ensemble du passé, devait calmer les principales inquiétudes en fournissant, aux gouvernants comme aux gouvernés, une base fixe d'espérances et même de conduite. Car, si cette conception avait été suffisamment précise, elle aurait bientôt indiqué la nature et la marche de la transition finale, de manière à prévenir ou réparer les déviations vraiment graves. Dès son début, la nouvelle synthèse s'efforça de détourner les gouvernés de l'agitation politique, et de rectifier l'attitude rétrograde des gouvernants, en représentant ces deux dispositions comme également contraires à la destination du dix-neuvième siècle. Ses efforts auraient pu suffire, en un temps où l'intervention populaire était peu développée, si la construction de la philosophie de l'histoire avait été complète quand la dictature légitimiste tenta d'abolir le régime parlementaire. Alors la situation occidentale, évitant beaucoup de désastres, eût atteint, vingt ans plus tôt, le mode propre à l'installation décisive de la transition organique, que la légitimité régénérée pouvait mieux instituer qu'aucun autre pouvoir, en faisant directement ressortir la réorganisation spirituelle. J'ai toujours regretté qu'une telle marche fût incompatible avec la fatalité qui ne permettait point au positivisme un développement assez rapide pour dissiper à temps l'égarement des gouvernés et l'aveuglement des gouvernants.

La déviation anarchique de l'explosion française, et la longue rétrogradation qui la suivit, avaient été dues à l'absence d'une doctrine régénératrice, d'après l'inégalité de vitesse entre les deux mouvements simultanés de décomposition et de recomposition propres à la révolution occidentale. Il est vrai que la paix et la liberté firent bientôt surgir les germes décisifs du positivisme, dont le

préambule scientifique était assez accompli. Mais son développement intellectuel et social exigeait trop de temps pour permettre de préserver la dictature légitimiste en la régénérant. Elle succomba quand les diverses factions liguées contre elle eurent assez exploité les inquiétudes suscitées par son attitude rétrograde. Faute d'une doctrine capable de déterminer l'avenir et de régler le présent, les âmes populaires, alarmées sur le progrès, accueillirent les rêveurs et les jongleurs qui leur promettaient des réformes à la fois immédiates et radicales.

Voilà comment surgit, en France, une phase honteuse et funeste, caractérisée par le développement connexe du journalisme et du régime parlementaire. La dictature dégénérée n'abdiqua la suprématie spirituelle qu'en s'efforçant de prévaloir d'après des influences purement matérielles, sans comprendre qu'une telle conduite devait développer la plus vicieuse des dispositions révolutionnaires, en soulevant le nombre contre la richesse. Plus incapable que le régime légitimiste de concilier l'ordre et le progrès, la domination bourgeoise fut bientôt poussée à faire directement ressortir le besoin de cette conciliation. Une dénomination éphémère suscita la réhabilitation du titre de Conservateur par ceux-là même qui le reprochaient jadis à leurs adversaires comme un symbole de rétrogradation. Telle fut la seconde phase de la qualification qui, d'abord émanée du milieu rétrograde, convint dès lors à des chefs issus du camp révolutionnaire; de manière à faire mieux ressortir son aptitude finale à désigner le parti propre à surmonter les deux autres.

Depuis que les tendances subversives étaient rani-

mées, la dictature française ne pouvait se régénérer que quand la secousse républicaine aurait assez développé le régime parlementaire et le journalisme pour faire prévaloir les besoins d'ordre sur les instincts de progrès. Ainsi commença la phase finale du titre de Conservateur, qui, désormais adopté par des républicains dégagés de l'attitude révolutionnaire, peut partout indiquer la disposition à conserver en améliorant. Mais ce programme resterait illusoire sans une doctrine capable de protéger le fond en changeant la forme, au lieu de compromettre l'un pour garder l'autre.

Cette synthèse avait pleinement surgi quand une intervention décisive, non moins opportune qu'énergique, fit irrévocablement prévaloir la situation dictatoriale sur le régime parlementaire. Pendant les quatre années écoulées depuis cette transformation, le positivisme a définitivement construit la religion de l'Humanité, seule capable de consacrer et de régler l'ordre et le progrès, simultanément compromis par le théologisme épuisé. Les positivistes, ainsi purifiés de leur origine révolutionnaire, peuvent se combiner avec les conservateurs, assez dégagés de leur avénement rétrograde, pour instituer la politique destinée à terminer la grande crise.

Tel est le but de cet opuscule, qui représente la transition finale comme devant caractériser la troisième génération du siècle exceptionnel, dont les deux premières furent, l'une d'abord révolutionnaire, puis rétrograde, l'autre à la fois rétrograde et révolutionnaire. Les deux conditions, religieuse et politique, de cette inauguration, se trouvent séparément remplies : il ne reste qu'à les combiner, d'après une suffisante harmonie entre la synthèse universelle et la volonté prépondérante. Vu l'apti-

opuscule, ainsi devenu plus nécessaire. Néanmoins, je dois ajouter que le gouvernement a formulé son refus de manière à témoigner sa disposition à respecter la religion dont sa prépondérance seconda spontanément l'essor décisif. Les détours que la dictature bourgeoise employait pour les moindres embarras ont une tout autre signification quand ils émanent d'un pouvoir qui ne sera jamais soupçonné de manquer d'énergie.

Il faut terminer cette préface en complétant l'office ébauché, l'an dernier, dans celle du volume final de ma *Politique positive*, envers l'appréciation systématique de l'épisode militaire qui continue à préoccuper l'Occident. Par l'accomplissement de ce devoir, l'attitude générale du sacerdoce de l'Humanité se trouvera spécialement caractérisée, en indiquant l'efficacité d'une influence consultative toujours adaptée au cours naturel des événements.

L'intervention résultée de l'incident russe a successivement présenté deux modes opposés, l'un protecteur, l'autre agressif, dont le premier est assez apprécié dans ma dernière préface, écrite à la fin de juillet 1854. Quoiqu'il fût alors récent, il avait déjà manifesté les principaux caractères de l'expédition exceptionnelle où l'Occident voulait irrévocablement surmonter des impulsions perturbatrices. Tous les développements ultérieurs ont essentiellement confirmé cette appréciation, qu'il me suffit ici de résumer.

Un tel épisode a pour résultat direct et général d'éclaircir et de simplifier la situation occidentale en éliminant un élément hétérogène, qui, depuis la paix, aspirait vicieusement à diriger la politique propre au dix-neuvième siècle. Déjà cette épuration est assez ac-

complie, puisque le prestige russe se trouve irrévocablement détruit, de manière à ne plus susciter des inquiétudes susceptibles d'entraver l'essor des populations avancées. L'élimination de l'élément perturbateur se consolide et se complète par la préférence accordée, malgré la diversité théologique, à la puissance orientale la mieux disposée à se subordonner à l'occidentalité.

Mais le fondement général de cette expédition n'a pas, en lui-même, moins de prix que son but essentiel; car elle repose sur une intime alliance entre les deux éléments occidentaux qui, depuis la fin du moyen âge, avaient toujours développé la plus déplorable rivalité. La révolution moderne ne pouvant se terminer sans reconstruire l'occidentalité, ce concours annonce et seconde l'avénement spontané des mœurs normales, qui déjà surmontent partout les anciennes animosités. Toutefois, la combinaison avec l'Angleterre n'offre maintenant une importance capitale, dans l'institution de la politique extérieure qui convient à la France, que pour transformer les dispositions résultées des luttes antérieures. En considérant l'avenir, le peuple central doit principalement s'allier aux populations méridionales, plus capables de seconder son initiative régénératrice.

Quant aux réactions intérieures d'une telle coopération, elle a surtout manifesté la prépondérance universelle des inclinations pacifiques. On peut ainsi reconnaître que désormais la planète humaine ne présente nulle part des nations vraiment guerrières, l'existence industrielle ayant partout prévalu. Cette transformation est d'autant plus décisive qu'elle se lie aux tendances fondamentales vers la régénération sociale, toujours entravée par l'activité militaire. Aussi l'expédition occiden-

tale, quoiqu'elle ait été partout jugée nécessaire, n'a point excité l'enthousiasme populaire, surtout en France, où le but de la révolution moderne est mieux senti. L'orgie militaire du dix-neuvième siècle ne fit que suspendre les dispositions résultées de l'ensemble du passé français; elles sont devenues irrévocablement prépondérantes depuis que les aspirations sociales ont acquis un irrésistible ascendant.

Spécifiant davantage l'influence intérieure de l'expédition occidentale, je dois indiquer, envers l'Angleterre, une réaction que la théorie pouvait seule manifester, mais dont la réalité n'est aucunement contestable. Elle consiste dans la tendance des contacts anglo-français à détruire la soumission théologique et le prestige aristocratique, qui constituent les principaux fondements du régime britannique. L'oligarchie qui fit la guerre à la France pour empêcher la propagation du jacobinisme, se trouve ainsi conduite à la consécration officielle de l'immense meeting où ses sujets les plus arriérés subissent la contagion permanente du socialisme le plus négatif. Quoique l'abolition du régime parlementaire semble, aux yeux des lettrés, avoir placé la France au-dessous de l'Angleterre, les prolétaires britanniques auront bientôt apprécié la situation dictatoriale en sentant la supériorité que procurent aux nôtres l'émancipation et la fraternité. De tels contacts pourraient même disposer à transporter la dictature en Angleterre avant qu'elle y fût assez préparée.

Telles sont les indications relatives au premier mode de l'expédition occidentale, seul vraiment conforme à sa noble destination. L'approbation systématique que je formulai, dès l'an dernier, envers ce début, m'autorise

maintenant à blâmer la dégénération qui l'a bientôt suivi, par la transformation de la défense en invasion.

Pour garantir l'indépendance turque après l'évacuation du territoire ottoman, il suffisait de combiner une petite armée d'observation avec une grande flotte protectrice, jusqu'à ce que la liberté maritime fût pleinement assurée. Toutes les forteresses, comme Gibraltar et Sébastopol, destinées à fermer les mers circonscrites, doivent certainement disparaître. Mais il faut qu'elles soient démolies par les gouvernements qui les ont construites, quand ils auront reconnu l'inutilité des dépenses continues qu'elles exigent, d'après l'impossibilité constatée d'instituer un tel monopole.

Rien n'autorisait, pour prévenir un tort futur, à développer une aberration équivalente à celle qu'on avait voulu réprimer. Cette dégénération a renversé la situation morale, en transportant à l'autre camp l'intérêt que doit toujours inspirer l'attitude défensive. La déviation agressive est d'autant plus déplorable que, si son développement officiel ne se trouvait partout contenu par les dispositions populaires, elle susciterait des perturbations illimitées. Déjà liée au vain projet d'une dislocation violente envers une agrégation exorbitante, elle tendrait bientôt à renverser le *statu quo* sur lequel la sagesse diplomatique a, depuis deux siècles, fondé provisoirement l'harmonie européenne, jusqu'à la réorganisation spirituelle de l'occidentalité. Tous les grands États de l'Occident doivent graduellement subir une décomposition analogue à celle qu'on voudrait brusquement opérer en Russie. Mais il faut que cette application d'une loi nécessaire soit partout accomplie spontanément, sans être vicieusement hâtée par une intervention oppressive. Au-

cune puissance n'étant assez pure pour reprocher aux autres les usurpations antérieures, il suffit que les situations actuelles soient toujours respectées, jusqu'à ce que les principes destinés à régler les nationalités aient librement prévalu, chez des peuples irrévocablement domiciliés.

La déviation agressive concourt avec l'expédition protectrice pour constater et développer la transformation universelle qui caractérise les mœurs modernes. Depuis soixante ans, le cours général des événements militaires prouve que toutes les défenses ont essentiellement réussi, tandis que toutes les invasions ont finalement avorté. Même en considérant l'ensemble des perfectionnements propres à l'art de la guerre, on reconnaît qu'ils sont plus protecteurs qu'offensifs, comme le fut l'introduction des armes à feu.

Je ne dois pas insister davantage sur les vices et les dangers de la déviation agressive, dont il importe surtout d'apprécier les sources. Il ne faut point l'attribuer à l'ambition des deux gouvernements qui la développent, et pourtant elle n'émane pas de l'égarement populaire. Elle est surtout due, comme l'aberration russe, à l'anarchie spirituelle qui partout livre les gouvernants et les gouvernés aux impulsions que le cours des événements semble motiver, faute de principes et de convictions capables de surmonter les sophismes politiques. Ce cas, quoique moins grave, est analogue à la dégénération de l'héroïque défense des républicains français en une longue suite d'expéditions oppressives, sous prétexte de consolider l'indépendance du peuple central. Un noble tzar a terni son règne en suscitant, au nom d'une croyance épuisée, une perturbation contraire à

l'ensemble de sa carrière, et qui bientôt a détruit sa propre existence d'après une brusque rupture de l'unité cérébrale. D'une autre part, deux gouvernements profondément pacifiques ont entrepris une déplorable invasion, faute de savoir résister aux déclamations qui poussent à disloquer violemment une agrégation sans consistance. La France n'y persiste que pour ne pas se séparer de l'Angleterre, où la poignée de lettrés qui trouble toute l'Europe a produit un fantôme d'opinion publique, auquel l'absence de doctrine politique procure seule une telle efficacité.

Chacun peut ainsi reconnaître combien l'anarchie spirituelle est féconde en désastres matériels. Les gouvernants et les gouvernés se trouvent tellement déréglés aujourd'hui qu'ils ne peuvent éviter les fautes qu'en s'abstenant d'agir. On voit ici l'action officielle, plus complète et plus durable que l'impulsion populaire, devenir la principale source des perturbations accomplies dans un cas où le public reste, surtout en France, essentiellement passif. De faibles stimulations ont suffi, faute de véritables principes, pour que le tzar et ses adversaires aient oublié la solidarité nécessaire entre la conservation de l'harmonie extérieure et celle de l'ordre intérieur, dont tous sont justement préoccupés. Aucune règle morale ne disciplinant les volontés politiques, un puéril orgueil fait persister dans un siége non moins inutile que désastreux, malgré la renonciation tacite à la dispendieuse expédition destinée à détruire la capitale russe. Il faut pourtant espérer que, par l'entremise des neutres, des conseils désintéressés auront bientôt ramené l'expédition collective à l'attitude qu'elle aurait dû prendre depuis que sa destination directe se trouve accom-

plie. Elle pourra dès lors inaugurer la marine occidentale indiquée, dès 1848, dans le discours préliminaire de ma *Politique positive*, pour développer la police des mers quelconques et les opérations utiles à tous les peuples, en dispensant chacun d'eux d'en faire seul tous les frais.

Apprécié dans son ensemble, l'épisode militaire que j'achève d'examiner est directement propre à confirmer l'urgence, et même à constater l'opportunité de la réorganisation spirituelle que la religion positive vient accomplir. Il manifeste la caducité de toutes les fois théologiques, non-seulement en montrant, comme le passé l'a souvent fait, des relations politiques contraires aux impulsions religieuses, mais en prouvant que les croyances surnaturelles sont partout devenues perturbatrices. D'une autre part, il dévoile et développe l'intime solidarité de toutes les populations humaines, dont aucune ne peut plus être guidée et disciplinée que d'après une doctrine capable d'embrasser l'ensemble des lieux, subordonné nécessairement à celui des temps. On est ainsi conduit à mieux sentir le besoin de la seule synthèse qui puisse instituer l'appréciation générale des affaires terrestres. Le sacerdoce correspondant doit bientôt obtenir la confiance des hommes d'État, à mesure que le cours des événements dispose à reconnaître la dépendance de chaque cas envers l'ensemble, de manière à montrer la valeur pratique des conseils émanés d'une synthèse positive. Comme la révolution moderne commença par la rupture des liens qui réunissaient, au moyen âge, tous les peuples catholiques, c'est en reconstruisant l'occidentalité que la religion universelle inaugurera son avénement social. Voilà comment l'épisode militaire fait

spécialement ressortir l'aptitude du positivisme à rectifier les déviations les plus étendues et les plus durables, où l'impuissance et le danger de l'empirisme sont le mieux appréciables.

AUGUSTE COMTE,
(10, rue Monsieur-le-Prince.)
Né, le 19 janvier 1798, à Montpellier.

Paris, le mardi 2 Dante 67 (17 juillet 1855).

# APPENDICE DE LA PRÉFACE.

---

## 1° Sixième circulaire annuelle,

**Adressée par l'auteur du *Système de philosophie positive* et du *Système de politique positive* à chaque coopérateur du libre subside spontanément institué pour le sacerdoce de l'Humanité.**

Paris, le lundi 15 Moïse 67 (15 janvier 1855).

MONSIEUR,

D'après le résumé numérique placé ci-dessous, l'année qui vient de finir n'a point réalisé les espérances indiquées, dans ma précédente circulaire, envers l'accroissement décisif du noble subside auquel vous coopérez. Cette institution n'a pu jusqu'à présent commencer à s'étendre au delà de sa destination initiale. Quoique le minimum normal qu'exige le but primitif ait encore été strictement atteint en 1854, ce résultat a nécessité le généreux renouvellement de quelques efforts exceptionnels, que j'avais crus bornés à 1853.

Le patronage collectif dont je suis l'objet ne sembla d'abord destiné qu'à réparer l'infâme spoliation accomplie envers moi. Mais, dès le début, on sentit que cette persécution était surtout dirigée contre une philosophie qui, complétant la préparation objective, faisait irrévocablement prévaloir la synthèse sur l'analyse, de manière à discréditer tous les théoriciens actuels. Ainsi surgit le caractère essentiellement social que manifesta de plus en plus un protectorat toujours émané de ceux qui s'intéressent à mes travaux, sans aucune participation du milieu spécialement renseigné sur l'iniquité commise. Sous cette digne tutelle, le coup frappé pour m'éteindre m'a finalement conduit à consacrer exclusivement mon temps et mes forces à ma mission exceptionnelle, dont l'essor décisif consolide le patronage qui l'a permis. Néanmoins, le subside positiviste ne sera pleinement apprécié comme une institution sociale, destinée à fonder l'indépendance du sacerdoce régénérateur, que lorsqu'il aura notablement dépassé le taux qui me suffit personnellement.

Cet accroissement doit bientôt résulter de la construction religieuse que je viens d'achever, et dont l'ensemble ne pouvait être suffisamment compris avant la récente publication du tome final, qui seul institue directement la synthèse universelle. Après avoir expliqué le passé, le positivisme a déterminé l'avenir et régularisé le présent, de manière à satisfaire autant les besoins sociaux que les exigences intellectuelles. On peut ainsi juger son aptitude à terminer la révolution occidentale en ralliant et réglant les âmes d'élite par la seule foi susceptible d'universalité comme de perpétuité. La formation du sacerdoce positif, jusqu'ici réduit au fondateur de la Religion de l'Humanité, devient alors la première condition d'une régénération non moins indispensable à l'ordre qu'au progrès. De plus en plus sentie, cette nécessité doit rapidement développer un subside sans lequel ne pourrait surgir la classe dignement contemplative qui, pure de toute ambition temporelle, inspirera partout une sage politique, toujours fondée sur l'ensemble des affaires humaines, passées, futures, et présentes.

Il ne faut point s'étonner, ni surtout s'inquiéter, de la lenteur qu'offre encore l'essor d'une telle garantie, qui, d'abord spontanée, ne pouvait devenir systématique avant l'entière terminaison de ma construction religieuse. L'aptitude du positivisme à dominer l'avenir, même prochain, lui suscite, dans le présent, de puissantes entraves. Car, depuis sa naissance, il lutte directement contre l'anarchie mentale et morale, sur laquelle, au contraire, s'appuyaient les aberrations éphémères dont le facile succès fit la honte du dix-neuvième siècle. A la vérité, le positivisme appelle ouvertement ses dignes adeptes, théoriques ou pratiques, à la domination, spirituelle ou temporelle, qu'exige le développement de la régénération humaine. Mais leur ascendant nécessaire ne peut reposer que sur une vraie supériorité de cœur, d'esprit, et de caractère, supposant une préparation difficile, et prescrivant une conduite, personnelle, domestique, et civique, toujours conforme au type normal qu'ils proclament. Un tel empire ne peut inspirer beaucoup d'attrait à ceux qui le posséderont, tandis qu'il doit profondément choquer les hommes destinés à le subir. Quoique la réorganisation intellectuelle et morale soit généralement désirée, son essor décisif soulève d'actives antipathies parmi ceux qui se sentiraient ainsi forcés de régler leur conduite et d'abaisser leurs prétentions.

Telle est la principale source des entraves secrètes qu'éprouve, surtout en Angleterre, le développement complet du positivisme, chez la plupart des esprits qui d'abord accueillirent dignement sa base philosophique. Si, renonçant à la mission que mes opuscules fondamentaux avaient caractérisée, j'eusse dirigé mes travaux vers une destination purement intellectuelle, ces premières sympathies auraient bientôt acquis une grande extension, aussi favorable à ma sécurité qu'à ma célébrité. Car, sans imposer aux libres penseurs une reconstruction difficile et gênante, je leur aurais ainsi permis de prolonger le dix-huitième siècle au milieu du dix-neuvième, en les dégageant du joug que la logique rétrograde faisait peser sur eux depuis que leur impuissance organique était constatée. Mais je ne pouvais oublier que l'ensemble du passé, surtout français, m'assignait une mission sociale, à laquelle ma philosophie devait seulement fournir une base systématique. Quand mon principal office, après avoir été suffisamment préparé, fut directement poursuivi, ces affinités se trouvèrent bientôt transformées en antipathies, chez ceux qui voudraient borner ma carrière à la phase que j'avais toujours représentée comme purement préliminaire. Je dois pourtant reconnaître

qu'une disposition analogue peut quelquefois indiquer seulement l'insuffisance d'évolution, surtout quand le milieu fait peu sentir l'urgence sociale. Néanmoins, la plupart des prétendus positivistes qui se qualifient d'intellectuels n'aspirent qu'à perpétuer la situation révolutionnaire; aussi s'abstiennent-ils de coopérer à mon subside, quoiqu'un tel devoir se trouve assez motivé par les services qu'ils me reconnaissent.

Quelle que soit l'influence de ces divers obstacles, la lenteur des progrès du positivisme résulte surtout de la fatalité qui le força de naître dans le milieu le moins favorable à son développement. Dès mon début, je dus attaquer le principe révolutionnaire plus systématiquement que n'avait pu le faire aucun rétrograde. Néanmoins, je ne pouvais d'abord obtenir de succès que dans le camp correspondant, seul assez accessible aux innovations philosophiques et sociales. Par l'aveugle inertie des conservateurs empiriques, la doctrine qui concilie radicalement l'ordre et le progrès se trouve encore repoussée du milieu le plus propre à l'appliquer. Les conversions décisives que le positivisme a maintenant obtenues chez les meilleurs révolutionnaires concourent même à le rendre suspect dans l'autre camp, qui jusqu'ici ne sait point y voir une irrécusable épreuve de l'aptitude organique de la nouvelle synthèse.

On reconnaît ainsi que, pour hâter l'essor de la doctrine régénératrice, il faut aujourd'hui la transplanter parmi les conservateurs, qui seuls présentent les dispositions et les habitudes qu'exige son installation. Malgré leurs empiriques répugnances, ils ne peuvent, faute de dogmes qui leur soient propres, s'empêcher d'ouvrir leurs rangs à tout digne défenseur des institutions fondamentales de la société, non moins compromises par la rétrogradation que par l'anarchie. C'est à ce titre que les vrais positivistes y transplanteront bientôt leur foi, seule capable de procurer une consistance décisive à des résistances jusqu'ici restées radicalement insuffisantes.

Malgré leur origine révolutionnaire, tous ceux qui sont sincèrement convertis à la Religion de l'Humanité se trouvent aujourd'hui transformés en conservateurs systématiques, destinés à devenir les véritables chefs du parti de l'ordre, qu'ils vont dégager de ses inconséquences. Seuls ils sont aussi purifiés des tendances anarchiques que des inclinations rétrogrades, puisqu'ils conçoivent la régénération humaine comme consistant surtout à régler les forces graduellement surgies pendant la préparation spontanée que dirigea l'ancienne foi. Réalisant les vœux conciliables de tous les partis, et dissipant leurs prétentions incompatibles, le positivisme surmonte l'hypocrisie théologique, aussi dégradante quand on l'exerce qu'oppressive lorsqu'on la subit, sans susciter l'hypocrisie métaphysique, plus nuisible et moins excusable. En appelant ses dignes adeptes à gouverner le monde, il proclame que leur avénement politique doit être aujourd'hui précédé, pendant douze ans, d'une influence purement philosophique, qui disposera les chefs actuels à leur transmettre sagement le pouvoir. Ainsi doit partout surgir une classe de véritables hommes d'État, qui manquent surtout au centre occidental, soit en vertu des difficultés propres à la mission française, soit d'après la marche de notre préparation. Le cours des événements fait de plus en plus ressortir l'intime connexité de toutes les populations humaines, de manière à manifester le danger de l'irrationnelle politique qui considère chaque peuple isolément. Or le positivisme peut seul compléter et consolider cette régénération des vues sociales, en étendant à l'ensemble des temps la liaison ainsi sentie entre les divers lieux.

Faute de pouvoir embrasser l'ordre collectif, la théologie et la métaphysique ne surent jamais inspirer une politique vraiment rationnelle, dont l'institution était nécessairement réservée à l'esprit positif, principalement caractérisé par la construction de la sociologie. Établissant l'unité spirituelle, et dissipant toute aberration envers l'unité temporelle, la religion positive fera partout prévaloir l'ensemble des affaires humaines, sans altérer la spontanéité des impulsions spéciales. Transformant Paris en patrie adoptive des âmes d'élite, la foi nouvelle fonde l'ascendant intellectuel et moral de la métropole universelle sur sa digne renonciation à la domination matérielle, même dans le milieu français.

Pour terminer la révolution occidentale, il faut irrévocablement constituer la division fondamentale des deux puissances, prématurément ébauchée au moyen âge d'après une doctrine insuffisante. Le principe révolutionnaire consiste surtout dans l'absorption du pouvoir spirituel par les forces temporelles, qui ne reconnaissent d'autre autorité théorique que la raison individuelle, du moins envers les questions les plus importantes et les plus difficiles. Tous les partis actuels méritent ainsi d'être également qualifiés d'anarchiques et de rétrogrades, puisqu'ils s'accordent à demander aux lois les solutions réservées aux mœurs. Cette perturbation est devenue tellement universelle et profonde, que les meilleurs amis de la liberté n'hésitent jamais à recourir aux moyens matériels pour faire prévaloir leurs opinions quelconques. Voilà comment le pouvoir théorique se trouve forcé de surgir dans un milieu brutal, où la moindre dissidence l'expose toujours à subir un refus de subside, que l'ordre normal réserve aux chefs pratiques, et borne aux conflits exceptionnels.

Le sacerdoce positif doit donc surmonter des difficultés devenues presque autant morales que mentales, puisque le trouble des pensées a gravement altéré les sentiments. Sans doute, la révolution moderne est principalement intellectuelle, tandis que celle qui s'accomplit au moyen âge fut essentiellement sociale. Mais, pendant les cinq siècles de l'anarchie occidentale, et surtout depuis l'explosion de la grande crise qui doit la terminer, le désordre de l'esprit a de plus en plus affecté le cœur. C'est d'après celui-ci qu'il faut maintenant définir la maladie révolutionnaire, consistant dans une surexcitation continue de l'orgueil et de la vanité, par suite d'une tendance, éminemment contagieuse, vers l'infaillibilité personnelle. Ainsi se trouve directement compromis le principal résultat de l'ensemble du régime théologique ; le développement de la vénération, seule base de la vraie discipline, et garantie nécessaire des deux autres instincts sympathiques. Il faut que le positivisme fonde ses meilleurs titres au gouvernement spirituel sur la reconstruction décisive de ce grand sentiment, plus essentiel et plus altéré qu'aucun autre. Un tel succès n'appartient qu'à la religion universelle, puisque toutes les croyances arriérées ont réellement aggravé ce désordre, sans excepter le catholicisme, qui ne peut vénérer qu'un essor de dix siècles dans une seule moitié du monde romain.

Ainsi, la maladie occidentale exige un traitement plus affectif qu'intellectuel, depuis que l'esprit a rempli son principal office en construisant la philosophie positive d'après la fondation de la sociologie, appuyée sur l'ensemble des sciences préliminaires. Quoique les positivistes aient dû d'abord monter de la foi vers l'amour, ils doivent désormais préférer la marche, plus rapide et plus efficace, qui descend de l'amour à la foi. Le sentiment étant moins troublé que l'intelligence, c'est surtout de lui que dépendra le rétablisse-

ment de l'ordre occidental. Seul capable de compléter et de consolider les convictions émanées de l'esprit, le cœur peut même en dispenser à beaucoup d'égards, du moins envers l'assistance générale qu'exige toute grande construction. Je ne regarderai le subside positiviste comme ayant acquis assez de consistance que lorsqu'il reposera principalement sur des impulsions sympathiques, au lieu de dépendre d'adhésions intellectuelles, toujours flottantes au moindre choc.

Invoquant le cœur plutôt que l'esprit pour consolider et développer cette institution naissante, je dois en agrandir la base en y provoquant la participation de toutes les âmes qui, quelle que soit leur foi, sentent dignement le besoin d'une réorganisation spirituelle. Leur ralliement continu peut seul préserver les Occidentaux de la dégradation vers laquelle ils tendent de plus en plus en négligeant la culture morale pour développer le progrès matériel. Mais ce concours sympathique ne saurait être présidé par aucune des croyances théologiques, puisque leur nature absolue les rend directemont inconciliables. Toutes peuvent, au contraire, se subordonner au positivisme, qui, toujours relatif, les consacre nécessairement, chacune dans son milieu, comme autant d'institutions provisoires que l'Humanité fit spontanément surgir afin de diriger son initiation. Sous leur inanité théorique, elles conservent, à divers degrés, une efficacité morale que la religion positive honore et développe, en reconnaissant que les plus imparfaites sont aujourd'hui devenues, quand elles rallient, préférables au scepticisme dispersif. Aucun fanatisme spécial ne disposant, de nos jours, à négliger le but pour les moyens, toutes les âmes vraiment religieuses peuvent se réunir contre les dangers universels de l'irréligion. En respectant avec sagesse la réserve provisoire de leurs solutions respectives, le positivisme peut utiliser leurs dispositions organiques en les faisant dignement concourir à surmonter les tendances révolutionnaires.

Je suis ainsi conduit à terminer cette circulaire en osant directement placer le subside positiviste sous la sympathique assistance des théologistes sincères qui regardent l'avénement d'un pouvoir spirituel comme le premier besoin de notre temps. Après avoir assez rempli toutes les conditions intellectuelles qu'exige désormais une telle construction, j'en ai loyalement réalisé les conditions morales, tant privées que publiques. Une carrière vouée, dès son début, à la réorganisation spirituelle fut, en temps opportun, complétée par l'intime régénération résultée de l'influence féminine, d'après un type angélique, que la mort consolide et développe. Mon indépendance théorique se trouve pleinement garantie en vertu d'une irrévocable renonciation à toute existence officielle, à toute pension, et même aux profits matériels de mes travaux quelconques. L'aptitude décisive de ma doctrine à glorifier l'ensemble des temps et des lieux, déjà caractérisée d'après mon appréciation abstraite du passé, devient irrécusable depuis ma systématisation concrète de la commémoration occidentale.

Voilà comment je puis maintenant espérer que les âmes vraiment religieuses, disposées à la synthèse par la sympathie, sauront bientôt surmonter les discordances dogmatiques pour encourager le seul effort de notre siècle envers la religion universelle. Dès mon début, le célèbre écrivain qui défendait alors le catholicisme témoigna dignement cette affinité, qui ne cessa que lorsqu'il devint un déplorable auxiliaire des doctrines anarchiques. Le développement de ma carrière a fait spontanément surgir, au sein du protestantisme, d'équivalentes manifestations, dignement caractérisées par une noble

coopération au subside positiviste. En même temps, j'ai directement constaté mon active sympathie envers les cultes utiles et sincères, d'après un engagement solennel d'alimenter le budget catholique, quand il sera seulement fondé sur de libres souscriptions. Ainsi, de tous côtés, ont déjà surgi les germes essentiels de la grande alliance que les principaux besoins du dix-neuvième siècle doivent bientôt développer entre les âmes religieuses contre les instincts irréligieux.

Une génération tout entière s'est maintenant écoulée depuis ma découverte fondamentale des lois sociologiques, en 1822, jusqu'à ma construction décisive de la religion positive, en 1854. Ce long enfantement a dû susciter, envers la synthèse universelle, des sympathies et des antipathies qui ne pouvaient être que provisoires. Devenu maintenant appréciable, son ensemble va partout déterminer les dispositions définitives auxquelles je subordonnerai l'avénement du sacerdoce de l'Humanité. Surmontant, par la vénération, toute divergence secondaire, les vrais positivistes, plaçant le cœur au-dessus de l'esprit, sauront activement développer les convergences fondamentales. Partout devenus les directeurs systématiques de l'ordre et du progrès, ils laisseront les dissidents retomber, plus que le vulgaire, dans un cours stérile d'oscillations empiriques entre l'anarchie et la rétrogradation. Le conflit de ces mouvements doit bientôt procurer à chaque élément du subside positiviste une persistance morale essentiellement équivalente à la fixité légale dignement instituée par le malheureux Wallace. Envers une coopération où les plus minimes cotisations sont admises, l'inconstance ne peut résulter que de l'instabilité des convictions, due surtout à l'insuffisance des sentiments.

D'après la préface de mon volume final, on sait que je consacrerai la présente année, soit au repos qu'exige ma construction religieuse, soit à la préparation des trois traités qui doivent la compléter, et dont le premier est annoncé pour 1856. Mais, outre le cours déjà promis, et qui peut-être sèra toléré, je suspendrai ce chômage en publiant, vers le milieu de l'année actuelle, un opuscule exceptionnel (d'environ cent pages in-8°). Préparé par ma lettre au tzar, cet *Appel à tous les vrais conservateurs* doit directement développer les principales considérations que la présente circulaire ne pouvait qu'indirectement signaler.

Salut et Fraternité.

Auguste COMTE,
(10, rue Monsieur-le-Prince),
Né le 19 janvier 1798, à Montpellier.

**Résumé général des souscriptions pour le subside positiviste en 1854.**

| | | | |
|---|---|---|---|
| | 53 françaises. . . . . . . . . . . . | 3,360 fr. | Minimum, 5 fr. Moyenne, 63 Maximum, 300 |
| | 21 autres occidentales. . . . . . . | 2,480 fr. | Minimum, 10 Moyenne, 118 Maximum, 500 |
| Plus | 5 anonymes, de diverses nations. | 1,164 fr. | |
| Total.. | 79 souscriptions. . . . . . . . . . | 7,004 fr. | Moyenne, 89 |

*N. B.* Fondé le 12 novembre 1848, le subside positiviste fournit 3,000 francs en 1849, 3,300 en 1850, 4,200 en 1851, 5,600 en 1852, et 7,400 en 1853.

## 2° Programme sommaire du cours de philosophie positive

Professé gratuitement, au Palais-Cardinal, avec une entière publicité, par l'auteur du *Système de philosophie positive* et du *Système de politique positive.*

### PREMIÈRE ANNÉE,

En trente-sept séances, principalement consacrées à la *philosophie de l'histoire.*

Tous les vendredis, dimanches, et mardis, à midi précis.

*Séance d'ouverture.* Explication du but et du plan de ce cours, d'après la vraie doctrine de l'unité.

INTRODUCTION, condensant la philosophie première.

2^e^ *séance.* Théorie positive de l'abstraction.
3^e^ *séance.* Premier groupe des lois universelles, formé des trois qui sont autant objectives que subjectives.
4^e^ *séance.* Second groupe des lois universelles, formé des six qui sont plus subjectives qu'objectives.
5^e^ *séance.* Dernier groupe des lois universelles, formé des six qui sont plus objectives que subjectives.
6^e^ *séance.* Institution de la hiérarchie encyclopédique.
7^e^ *séance.* Comparaison de ses diverses constitutions.

EXPOSITION ESTHÉTIQUE DE LA SYNTHÈSE HISTORIQUE.

8e *séance.* Appréciation fondamentale de l'existence sociale.
9e *séance.* Théorie positive de l'évolution humaine.
10e *séance.* Appréciation générale de l'âge fétichique.
11e *séance.* Fétichisme nomade, idéalisé dans la *Fête des Animaux.*
12e *séance.* Fétichisme sédentaire, idéalisé dans la *Fête du Feu.*
13e *séance.* Fétichisme sacerdotal, idéalisé dans la *Fête du Soleil.*
14e *séance.* Fétichisme militaire, idéalisé dans la *Fête du Fer.*
15e *séance.* Appréciation générale de l'état théocratique.
16e *séance.* Représentation du polythéisme conservateur par la *Fête des Castes.*
17e *séance.* Appréciation générale du polythéisme intellectuel.
18e *séance.* Représentation de son évolution esthétique, par *Homère*, *Eschyle*, et *Phidias.*
19e *séance.* Représentation de son évolution théorique, par *Thalès*, *Pythagore*, *Aristote*, avec *Hippocrate*, *Archimède*, *Apollonius*, *Hipparque.*
20e *séance.* Appréciation générale du polythéisme social.
21e *séance.* Sa représentation par *Scipion*, *César*, et *Trajan.*
22e *séance.* Avénement nécessaire du moyen âge d'après l'ensemble de l'antiquité.
23e *séance.* Appréciation générale du monothéisme théocratique, représenté par *Abraham*, *Moïse*, et *Salomon.*
24e *séance.* Appréciation générale du monothéisme catholique.
25e *séance.* Sa représentation par *Saint-Paul*, *Charlemagne*, *Alfred*, *Hildebrand*, *Godefroi*, *Saint-Bernard;* son résumé dans le culte de la Vierge.
26e *séance.* Appréciation générale du monothéisme islamique.
27e *séance.* Sa représentation par *Mahomet*, *Omar*, et *Haroun-al-Raschid.*
28e *séance.* Appréciation générale du monothéisme métaphysique, d'où révolution occidentale.
29e *séance.* Représentation du double mouvement moderne par *Dante*, *Descartes*, et *Frédéric.*

CONCLUSION.

30e *séance.* Résultat général de l'initiation humaine.
31e *séance.* Vue générale de l'état normal, réglé par la Religion de l'Humanité.
32e *séance.* Tableau général du culte positif.
33e *séance.* Tableau général du dogme positif.
34e *séance.* Tableau général du régime positif.
35e *séance.* Plan général de la transition fondamentale.
36e *séance.* Succession générale de ses treize compléments.

*Séance de clôture.* Appréciation du positivisme comme instituant la doctrine propre aux vrais conservateurs.

Paris, le jeudi 4 Aristote 67 (1er mars 1855).

AUGUSTE COMTE,
(10, rue Monsieur-le-Prince),
Né le 19 janvier 1798, à Montpellier.

# APPEL

AUX

# CONSERVATEURS.

## INTRODUCTION.

### AVÉNEMENT DES VRAIS CONSERVATEURS.

---

Destinée à terminer la révolution commencée, dans tout l'Occident, au quatorzième siècle, la crise où la France se trouve plongée depuis 1789 n'a point encore acquis un caractère décisif. Elle continue d'osciller entre la rétrogradation et l'anarchie, en laissant toujours redouter des orages sans solution. Le besoin de concilier radicalement l'ordre et le progrès est pourtant senti de plus en plus depuis soixante ans. Il a fait graduellement surgir, sous le nom de conservateurs, un parti nombreux et puissant, qui s'efforce sincèrement d'écarter à la fois les révolutionnaires et les rétrogrades. C'est là que réside habituellement l'autorité politique, qui ne passe en d'autres mains qu'au moment des orages. Mais une telle pré-

**Institution d'une doctrine universelle.**

pondérance reste essentiellement neutralisée par l'absence d'une doctrine appropriée à cette destination. Un parti qui semble devoir irrévocablement éteindre l'état révolutionnaire ne tend jusqu'ici qu'à le faire indéfiniment durer, en consacrant à la fois la rétrogradation théologique et l'anarchie métaphysique, afin de pouvoir toujours opposer l'une à l'autre.

La prolongation d'une crise qui s'aggrave de plus en plus ne résulte pas du défaut de volonté, ni même de puissance. Elle est surtout due, malgré l'altération croissante des sentiments, à l'interrègne intellectuel déterminé par l'entier épuisement du théologisme et l'impuissance organique de l'ontologisme. Dès son début, l'explosion française fit également ressortir la caducité d'une religion incapable de prévenir ou d'arrêter un tel ébranlement et le danger d'une philosophie qui ne peut rien construire. Sous cette double démonstration, les deux opinions, dont la lutte remplit les cinq siècles de la révolution occidentale, sont également discréditées chez tous les esprits actifs. Néanmoins, jusqu'à l'installation d'une doctrine vraiment adaptée à la situation, l'empirisme se trouve forcé de rattacher l'ordre au type rétrograde et le progrès aux inspirations anarchiques, sans aucune conviction réelle. Ceux qui croient conduire ne peuvent obtenir ou conserver l'autorité que d'après une hypocrisie dégradante, où les inférieurs imposent leur état aux supérieurs. Voilà comment, depuis que le besoin de construire est devenu prépondérant, le scepticisme, qui ne convenait qu'au siècle de la démolition, constitue le principal obstacle à la véritable émancipation.

Non moins contraire à la sécurité qu'à la dignité, la situation contradictoire des hommes d'état les empêche

autant de retenir que de pousser. En temps ordinaire, ils emploient les croyances rétrogrades et les dogmes anarchiques à se neutraliser mutuellement, sans pouvoir nulle part trouver des principes de prévision ni de conduite. Ils ne peuvent éviter les déviations qu'en demeurant passifs, quoique la situation les force souvent d'agir. Toujours incapables de guider ou d'arrêter le public, ils se bornent à le seconder, soit quand les vices de la rétrogradation suscitent des secousses anarchiques, soit lorsque les désastres résultés de celles-ci disposent à rétrograder davantage. C'est ainsi que, faute de doctrine propre, les conservateurs actuels n'ont réellement concilié que les dangers du droit divin et ceux de la souveraineté populaire.

Ils ne peuvent changer cette attitude qu'en devenant sagement systématiques, d'après une théorie vraiment capable d'éclairer la pratique, afin d'instituer la réorganisation spirituelle qui seule terminera la révolution occidentale. Mais une telle solution devait exclusivement émaner des philosophes, sans que les hommes d'État, tous uniquement préoccupés de considérations matérielles, pussent aucunement la seconder. Elle exigeait que la raison moderne surmontât le plus universel et le plus profond des préjugés révolutionnaires, en osant concevoir, entre les deux puissances, une division fondamentale, destinée à combiner le programme du moyen âge avec celui de l'antiquité.

Pour comporter une suffisante efficacité, cette construction devait embrasser l'ensemble de l'existence humaine, à la fois théorique, morale, et pratique. Le caractère, essentiellement intellectuel, de la révolution moderne obligeait d'abord à poser une base philosophi-

que, qui permît d'établir, par la démonstration, une foi non moins refusée aux abstractions métaphysiques qu'aux fictions théologiques. Mais la destination, éminemment sociale, du mouvement occidental exigeait ensuite que, sur ce fondement, surgît une synthèse vraiment universelle, aussi satisfaisante pour le sentiment et l'activité qu'envers l'intelligence.

Quoique la combinaison finale des conditions successives dût offrir de grandes difficultés, elle était spontanément conforme à la nature du principal effort, consistant à pousser jusqu'au domaine humain l'extension continue de l'esprit positif. Au milieu de la tempête française, ce complément de la science réelle se trouva dignement signalé sous la tentative, non moins admirable qu'avortée, où Condorcet entreprit de fonder la politique sur l'histoire. D'après cette impulsion, la solution fut irrévocablement abordée, en 1822, dans l'opuscule fondamental qui constata ma découverte décisive des lois sociologiques, interdite à mon éminent précurseur par ses lacunes scientifiques et ses préjugés révolutionnaires.

Ce début m'a permis d'accomplir, en une génération, d'abord la fondation philosophique, ensuite la construction religieuse, conformes à l'ensemble de ma mission. L'intime connexité des deux élaborations doit bientôt étendre à la seconde, achevée seulement l'an dernier, l'irrésistible sanction que les meilleurs esprits ont unanimement accordée, depuis treize ans, à la première. Il faut maintenant indiquer la nature et la marche de chacune d'elles, afin de mieux appliquer leur ensemble à former la doctrine qui convient aux conservateurs systématiques.

Je puis assez caractériser la première opération en la représentant comme destinée à transformer la science réelle en une véritable philosophie, suivant le programme posé par Bacon et Descartes sous l'impulsion générale du mouvement moderne. Fondation philosophique.

A travers l'anarchie mentale qui se développe, en Occident, depuis la fin du moyen âge, on aperçoit une issue nécessaire, d'après le contraste décisif entre l'ascendant graduel de l'esprit positif et l'extinction continue de l'esprit théologico-métaphysique. Cette opposition n'offre rien de fortuit, puisque la décadence de l'ancienne philosophie résulte surtout de l'évolution de la nouvelle, sans laquelle la foi surnaturelle aurait toujours surmonté l'ontologie dissolvante. Pour instituer la solution indiquée par une telle situation, il fallait que la positivité, bornée jusqu'alors au terrain profane, s'emparât aussi du domaine sacré, qui semblait exclusivement appartenir aux théories déchues. Imposée par les besoins intellectuels, cette extension finale devenait également conforme aux exigences sociales, afin de guider l'activité régénératrice des populations avancées. Voilà comment surgit la conciliation nécessaire entre l'ordre et le progrès, la discipline intellectuelle reposant sur un perfectionnement théorique qui rendait spontanément impossible toute rétrogradation.

On ne pouvait solidement compléter l'esprit positif que d'après une saine appréciation de l'ensemble de ses acquisitions effectives, en comparant chaque partie actuelle du domaine scientifique, soit à toutes les autres, soit à ses propres états antérieurs. Cette double comparaison comportait un essor décisif, quoique la positivité restât, comme dans l'ébauche grecque, restreinte au

champ matériel et vital. Un tel empire offrait une base suffisante à l'examen philosophique, qui pouvait alors combiner les théories mathématico-astronomiques avec les conceptions biologiques par l'entremise des doctrines physico-chimiques.

En comparant ces trois parties essentielles du domaine profane, on forme une progression qui peut être spontanément prolongée jusqu'au domaine sacré, de manière à compléter le système des spéculations réelles. Car l'ordre humain est naturellement inséparable de l'ordre vital, considéré même dans ses phénomènes les plus simples et les plus universels ; puisque l'existence végétative fournit la base nécessaire de l'animalité, dont l'existence sociale constitue seulement le plein développement. Ainsi, quand la positivité, qui longtemps ne put suffire qu'envers le domaine astronomico-mathématique, fut, au dix-huitième siècle, irrévocablement étendue, d'abord à la chimie, puis à la biologie, elle dut bientôt pénétrer jusqu'à la sociologie. Vu l'intime connexité de toutes les vraies théories, l'extension finale est mentalement analogue aux deux précédentes, et même elle semble moins prononcée que la dernière, où la science s'éleva de la mort à la vie. Son importance et sa difficulté supérieures n'étaient réellement dues qu'à son étroite liaison avec le système général de l'organisation sociale ; ce qui ne permit à l'esprit positif d'acquérir une telle plénitude que d'après l'ébranlement décisif du centre occidental.

Tandis que la raison moderne se trouvait ainsi poussée à se compléter, elle était pareillement conduite à se coordonner, en instituant, entre des théories longtemps incohérentes, une hiérarchie indispensable à leur prin-

cipale destination. Mais le second besoin convergeait spontanément avec le premier, soit quant à la source d'unité, soit envers la loi de classement. Car, en s'étendant à l'ordre humain, la positivité s'élevait nécessairement au seul point de vue qui puisse être vraiment universel, en considérant nos conceptions quelconques comme des produits naturels de notre évolution, à la fois individuelle et collective. D'une autre part, l'accomplissement d'une telle extension érigeait la science finale en dernier terme de la progression déjà manifestée par les sciences préliminaires, où nos spéculations avaient toujours embrassé des phénomènes de moins en moins généraux et de plus en plus compliqués. Ainsi surgit, d'abord entre les événements, puis envers les êtres ou les existences, la hiérarchie fondamentale qui partout subordonne l'ordre le plus noble au plus grossier, afin que la régularité de l'un et la perfectibilité de l'autre permettent une harmonie autrement impossible.

Voilà comment, d'après l'ébauche décisive de la biologie, corporelle et cérébrale, la comparaison statique des éléments essentiels de la philosophie naturelle me conduisit à regarder la fondation de la sociologie comme la base nécessaire de l'unité spéculative. En même temps, leur comparaison dynamique me fournit la loi de filiation qui devait spontanément instituer la science sociale. Car, le premier état de chaque étude, même la plus simple, me présentait, envers sa constitution actuelle, un contraste équivalent à celui de la philosophie morale avec la philosophie naturelle. Je pus ainsi découvrir la loi fondamentale de l'histoire, en reconnaissant que chacune de nos théories doit être d'abord fictive, puis abstraite, enfin positive. La hiérarchie réglée par la géné-

ralité décroissante et la complication croissante explique les anomalies apparentes d'une telle évolution, en déterminant l'inégale vitesse avec laquelle nos diverses conceptions parcourent leurs trois états successifs.

Bientôt confondues en une seule, suivant la simultanéité de leur avénement, les deux lois de l'intelligence éclairent et complètent celle de l'activité, spontanément entrevue d'après la comparaison générale entre la sociabilité moderne et la civilisation ancienne. On reconnaît alors que l'existence pratique offre aussi trois états successifs, la conquête, la défense, et le travail, en harmonie avec les trois modes ou degrés de l'existence théorique. La combinaison des lois sociologiques suffit pour instituer la philosophie de l'histoire, qui seule manquait à notre intelligence, afin de systématiser notre sociabilité. Ce complément nécessaire se lie spontanément à l'ensemble des théories préliminaires, en érigeant l'évolution sociale en extrême prolongement de la progression animale, comme celle-ci développe la hiérarchie générale des existences réelles. Ainsi se trouve enfin fondée l'unité mentale, quand l'accomplissement spontané de l'initiation humaine conduit à saisir les lois qui doivent désormais régler l'état systématique.

Mais cette fondation, quoique constituant ma principale difficulté, ne pouvait aucunement dispenser de la construction, seule décisive, qui devait caractériser ma seconde carrière. D'après la nature de ma première élaboration, terminée en 1842, ses meilleurs résultats ne pouvaient surgir qu'à la fin d'une longue ascension, qui ne permettait plus à l'esprit épuisé de développer et d'appliquer la synthèse dont il avait posé les bases logiques et scientifiques. Fidèle reproduction de l'ensemble

de l'initiation humaine, cette marche ne pouvait directement instituer l'état normal, tant que ces conclusions ne se trouvaient pas transformées en points de départ.

Une telle imperfection coexistait avec une lacune capitale, qui devait même interdire de regarder comme suffisamment établi le principal résultat, l'institution de la philosophie de l'histoire, dont l'efficacité décisive se bornait alors à l'irrécusable démonstration des lois sociologiques. Outre la prépondérance d'abord accordée à l'étude du progrès, quoique celle de l'ordre dût finalement prévaloir, l'appréciation du passé ne s'y trouvait point systématisée avec assez de précision pour permettre de déterminer l'avenir de manière à régler le présent. Envers un mouvement indivisible, ce défaut provenait de l'insuffisance d'une synthèse embrassant alors l'intelligence et l'activité sans comprendre le sentiment, unique source de la véritable unité. C'est pourquoi ma première élaboration ne pouvait, même sous l'aspect théorique, et surtout dans l'ordre pratique, devenir vraiment satisfaisante qu'en fournissant la base nécessaire de la seconde, où devait consister ma principale mission, indiquée dès mon début. Ainsi ressort l'inconséquence de ceux qui, faute d'apprécier l'ensemble de ma carrière, se sont vainement efforcés de restreindre, à la transformation préliminaire de la science en philosophie, l'évolution de la doctrine universelle, capable de rallier et de régler.

Construction religieuse.

La destination sociale de la religion positive me fit graduellement sentir les conditions propres à ma seconde élaboration. Dans la première, je tendais à surmonter l'esprit révolutionnaire en instituant une foi nouvelle, qui pouvait seule obtenir un assentiment universel et

durable, d'après l'irrésistible connexité de la sociologie avec l'ensemble des sciences déjà constituées. Mais cette opération, où l'intelligence semblait prévaloir, paraissait directement confirmer le principe essentiel de l'anarchie moderne, qui consiste surtout à soulever la raison contre le sentiment. En même temps, la nouvelle philosophie tendait à prévenir toute rétrogradation, en s'emparant du seul domaine réel qui restât à l'esprit théologico-métaphysique. Cependant, elle ne pouvait pas remplacer l'ancienne foi tant qu'elle n'était point parvenue à diriger la culture morale, que le moyen âge avait fait irrévocablement prévaloir. Ainsi, malgré la substitution décisive des lois aux causes, le positivisme demeurait au-dessous des besoins d'ordre et de progrès, même théorique, jusqu'à ce que le sentiment s'y trouvât convenablement embrassé. Tant que la suprême condition n'était point assez remplie, la nouvelle philosophie ne pouvait régler l'existence humaine, et restait incapable de fournir aux vrais conservateurs la doctrine dont j'avais entrevu l'avénement nécessaire dans mon opuscule fondamental de 1822.

Cette extension, seule décisive, se trouvait annoncée par la seconde et principale moitié de ma première élaboration. A mesure que la fondation de la science sociale y poussait mes conceptions à devenir plus synthétiques, je sentais mieux l'indivisibilité de notre véritable unité, qui ne saurait lier nos pensées sans embrasser nos sentiments autant, et même plus, que nos actes. Dans ma lente ascension du monde vers l'homme, l'explication du spectacle historique me forçait d'accorder une attention spéciale à l'essor mental le plus rapproché de l'existence morale, en appréciant l'évolution esthétique,

naturellement rattachée au culte proprement dit. Le dernier volume de ma fondation philosophique contient même des indications directes de ma tendance définitive à faire dignement prévaloir le sentiment sur l'intelligence et l'activité, pour instituer l'unité, personnelle et sociale, que je poursuivais depuis vingt ans. Mais ces diverses préparations n'auraient jamais suffi sans l'intime ébranlement qui vint, en temps opportun, ranimer chez moi la source, nécessairement affective, de la vraie synthèse.

J'ai suffisamment expliqué, dans la préface générale de ma *Politique positive*, le fatal concours d'influences exceptionnelles, trop conformes à la situation anarchique des Occidentaux, qui priva mon cœur d'une digne culture jusqu'à l'âge de ma pleine maturité. Mais, en 1845, pendant que je préparais ma seconde élaboration, j'eus enfin le bonheur de subir convenablement l'unique impulsion qui pût me placer au niveau de ma principale mission. Une sainte union, devenue fatalement subjective après une seule année, produisit une régénération morale dont la réaction mentale se trouva pleinement caractérisée par la dédicace exceptionnelle que j'écrivis, en octobre 1846, pour l'angélique collègue que j'avais objectivement perdue six mois auparavant. Depuis que ma construction religieuse est entièrement accomplie, on reconnaît que ce début en contenait tous les germes essentiels, développés, l'année suivante, dans l'exposition orale où surgit le dogme fondamental de la religion positive, comme le constata, dès 1848, le discours préliminaire du traité terminé l'an dernier. Outre ma juste gratitude envers une incomparable patronne, qui, j'ose l'assurer, se trouve irrévocablement liée aux

destinées générales de l'humanité, mon hommage doit ici faire spécialement ressortir l'unité réelle, où la vie privée suscite les principales améliorations de la vie publique.

Deux perfectionnements connexes dominent l'ensemble de ma seconde élaboration, en comblant les lacunes, sympathiques et synthétiques, qui laissaient la première au-dessous de sa destination sociale. Tout le positivisme s'y condense dans le dogme de l'Humanité, centre continu de nos sentiments, de nos pensées, et de nos actes, surgi de ma philosophie, sous l'impulsion féminine, pour diriger ma politique. En même temps, la décomposition normale de l'ordre humain érige la morale, que j'avais d'abord confondue avec la sociologie, en terme suprême de la hiérarchie encyclopédique, enfin formée de sept domaines : mathématique, astronomique, physique, chimique, vital, social, et moral. Ces deux progrès systématisent respectivement l'instinct social auquel aboutit l'incorporation romaine et la culture affective que le moyen âge fit prévaloir. Ainsi se constitue le privilége de la religion positive envers le double programme légué par nos ancêtres occidentaux, en combinant irrévocablement la vie publique et la vie privée, suivant l'admirable pressentiment que manifesta la chevalerie à travers le catholicisme.

Quoique ma seconde élaboration ait dû surtout développer l'aptitude morale du positivisme, la supériorité mentale de la vraie synthèse s'y trouve, dès le début, profondément caractérisée par trois réactions capitales, à la fois scientifiques et philosophiques. La première consiste à simplifier l'ensemble de la conception encyclopédique en faisant définitivement coïncider la séparation

entre l'abstrait et le concret avec la division entre la théorie et la pratique, de manière à dissoudre la vicieuse intercalation que j'avais d'abord consacrée. En second lieu, le principe sympathique m'a permis d'instituer la vraie logique, fondée sur la combinaison des sentiments avec les images et les signes : ce qui fait aussitôt surgir la méthode subjective, suprême complément de l'investigation humaine, d'abord déductive, puis inductive, et finalement constructive. Un troisième pas constate l'efficacité transcendante du nouveau mode, en construisant ma théorie cérébrale, type normal et premier fondement de la systématisation biologique, dont j'ai d'ailleurs posé les principales lois. Mais, quelle que soit l'importance, théorique et pratique, de ces diverses acquisitions, je ne dois ici les signaler que pour montrer combien la domination normale du cœur est, dès sa naissance, favorable au digne essor de l'esprit.

Suivant la nature et la destination de cet opuscule, ma seconde élaboration s'y trouve principalement caractérisée par la construction décisive de la philosophie de l'histoire, que la première avait pu seulement ébaucher. Elle n'a désormais besoin que d'être graduellement developpéee à mesure que les applications sociocratiques exigeront plus de précision dans les explications sociologiques. Déjà celles-ci sont abstraitement suffisantes, puisqu'elles conduisent l'interprétation du passé jusqu'à déterminer assez l'avenir pour permettre de systématiser le présent, de manière à constituer le point de vue général des affaires terrestres, auparavant inaccessible.

On peut ainsi réduire la synthèse historique à distinguer envers l'espèce, comme chez l'individu, deux vies successives : l'une où nos forces de tous genres se déve-

loppent par un exercice essentiellement spontané ; l'autre qui règle leur essor d'après les lois manifestées dans leur préparation. L'évolution sociale exige cette distinction plus profondément que l'existence personnelle ; car celle-ci se trouve toujours dirigée, tandis que celle-là ne peut réellement l'être que quand l'initiation s'est accomplie, sous une tutelle nécessairement idéale, dont l'institution honore notre enfance.

Notre première vie, qui maintenant s'achève chez les peuples avancés, se décompose en deux états successifs : l'un plus spontané, susceptible de persister, d'après les modifications convenables, dans l'existence normale ; l'autre, plus systématique, entièrement propre à l'âge préparatoire. La tutelle fictive y présente les caractères respectifs du fétichisme et du théologisme : celui-ci ne devant finalement laisser que des impressions historiques ; tandis que celui-là, toujours reproduit pour l'individu, doit définitivement fournir au positivisme un supplément général. Dans l'existence théologique, il faut distinguer deux modes successifs : la théocratie, essentiellement orientale, qui fournit jusqu'ici le seul type vraiment complet de l'ordre humain ; la transition, de plus en plus révolutionnaire, où, depuis trente siècles, les Occidentaux préparent la sociocratie universelle. Cette succession fut indispensable à notre initiation, où le premier régime, pressentant l'état normal, régla nos forces avant qu'elles ne fussent développées, de manière à comprimer leur essor décisif, qui ne put s'accomplir que d'après trois évolutions partielles nécessairement consécutives. Elles firent respectivement prévaloir d'abord la vie spéculative, puis la vie active, enfin la vie affective, que la théocratie, émanée du fétichisme par

l'astrolâtrie, avait autant combinées qu'elles puissent l'être jusqu'à l'installation de la sociocratie. Quoique la dernière transition, en ébauchant la division fondamentale des deux puissances, ait directement préparé l'ordre définitif, elle était trop incompatible avec l'essor théorique et pratique, pour que l'épuisement du théologisme ne suscitât pas, à l'issue du moyen âge, une anarchie croissante. Universelle et spontanée pendant deux siècles, cette révolution, où durent s'élaborer l'esprit positif et l'activité pacifique, devint de plus en plus systématique dans les trois suivants, en se localisant graduellement, de manière à borner sa phase finale au peuple central, chargé de la solution occidentale.

Il serait ici superflu d'insister davantage sur le résultat social de ma construction religieuse, puisque les hommes d'état qui voudraient l'apprécier devront l'étudier à sa source, quand ils seront assez préparés. Mais, quelle que soit cette étude, je ne saurais espérer, ni même désirer, qu'elle procure aux praticiens une préparation théorique qui ne pourra se concilier avec leur principal caractère que quand l'éducation encyclopédique aura suffisamment prévalu. Sans devoir devenir pleinement positivistes, les vrais conservateurs peuvent aujourd'hui se rendre la nouvelle synthèse assez familière pour en faire sagement des applications décisives, aussi favorables à leur dignité personnelle qu'à leur office social.

Tels sont les motifs qui destinent cet opuscule à choisir, dans le positivisme, les principes essentiels dont l'active combinaison peut suffisamment instituer la politique occidentale. L'assentiment tacite de tous les partis a déjà ratifié la proclamation réitérée où je représentai la religion positive comme venant dignement saisir la

direction, jusqu'ici vacante, de l'ensemble des affaires terrestres, en laissant aux divers théologistes le domaine céleste. Mais, avant que cette mission, où le conseil doit toujours prévaloir, puisse être directement assistée par le commandement, son avénement décisif a besoin d'être préparé par une influence indirecte, réservée aux conservateurs proprement dits.

Pour les y guider, je vais consacrer la première et principale partie de cet opuscule à composer la doctrine, d'abord abstraite, puis concrète, qui maintenant suffit aux hommes d'état susceptibles de devenir systématiques. Dans les deux autres parties, la solution générale sera spécialement développée envers les rétrogrades et les révolutionnaires, en expliquant comment deux écoles diversement vicieuses peuvent désormais être également contenues et secondairement utilisées. Enfin, ma conclusion offrira le complément dynamique d'un tel ensemble d'indications statiques, en caractérisant la marche générale des conservateurs systématisés, jusqu'à leur fusion finale parmi les positivistes, qui seuls aujourd'hui peuvent dignement servir l'ordre et le progrès.



# PREMIÈRE PARTIE.

## DOCTRINE PROPRE AUX VRAIS CONSERVATEURS.

---

### 1° Explication abstraite.

La nouvelle synthèse peut être préalablement caractérisée d'après une suffisante combinaison entre les sept qualifications irrévocablement condensées sous le titre *positif*, qui désormais signifie à la fois *réel*, *utile*, *certain*, *précis*, *organique*, *relatif*, et même *sympathique*. Chacune étant spécialement comparée à la suivante, le premier couple indique les conditions fondamentales, le second les attributs intellectuels, et le troisième les propriétés sociales de la doctrine universelle; leur succession conduit à signaler sa source morale par l'acception finale.

Quoique la réalité semble d'abord suffire pour constituer la positivité, cette appréciation ne convient qu'au régime préliminaire, où le développement des forces théoriques exigeait que l'esprit scientifique abordât toutes les questions susceptibles d'une vraie solution. Mais,

dans l'état normal, l'utilité doit toujours compléter la prescription fondamentale, puisque la plupart des recherches vraiment accessibles sont essentiellement oiseuses. La philosophie pratique a, sous cet aspect, devancé la philosophie théorique; parce que, la condition initiale s'y trouvant spontanément remplie, l'attention dut s'y concentrer sur l'autre, qui ne pouvait être abstraitement appréciée avant notre pleine maturité.

Malgré la tendance, trop fréquente encore, à confondre la certitude et la précision, le second attribut ne constitue que le complément du premier, qui doit également appartenir à toutes les conceptions vraiment positives, tandis qu'elles ne comportent l'autre qu'avec une inégalité réglée par leur propre complication.

Avant son extension décisive aux phénomènes sociaux, l'esprit positif s'était toujours montré profondément organique; aspirant partout à construire, il n'écarta les causes qu'en y substituant les lois, sans développer, en aucun cas, un caractère directement critique. Mais cette aptitude s'est surtout manifestée depuis qu'il a saisi son principal domaine, en réparant les ravages que l'impuissance théologique et la discussion métaphysique avaient fait graduellement subir à l'ensemble des notions sociales. Le caractère relatif, partout inhérent à sa tendance organique, a dû spécialement prévaloir dans sa construction de la philosophie de l'histoire, nécessairement incompatible avec la nature absolue de l'ancienne synthèse.

D'après l'intime connexité de ces deux propriétés, on peut apprécier comment elles se lient à la qualité finale, seule contestée aujourd'hui chez les positivistes incomplets. Car on ne saurait davantage rester relatif sans

devenir sympathique que rester organique sans devenir relatif, surtout envers le champ principal de nos conceptions, où l'amour doit seul disposer à construire et permettre d'apprécier. Les sept acceptions du terme fondamental de la saine philosophie sont tellement solidaires que leur succession pourrait également s'instituer en accouplant chacune avec la précédente pour aboutir à la première, quoique la marche que je viens de suivre demeure historiquement préférable.

Un second aperçu fera directement pressentir l'ensemble de la religion positive, et surtout sa tendance radicale à concilier l'ordre et le progrès, en appréciant son aptitude universelle à représenter la soumission comme la base du perfectionnement. Que notre obéissance reste involontaire ou qu'elle devienne volontaire, qu'elle se borne aux lois naturelles du monde ou qu'elle s'étende aux institutions artificielles de l'humanité, toujours elle constitue la première condition des améliorations quelconques. Outre que nous ne pouvons jamais modifier les dispositions secondaires de l'ordre réel, tant intérieur qu'extérieur, que d'après une digne résignation envers ses principales fatalités, cette soumission constitue, en elle-même, un précieux perfectionnement, à la fois mental et moral. Notre intelligence se trouve ainsi conduite à mieux refléter l'économie universelle qu'elle doit ensuite idéaliser, en développant la subordination de l'homme au monde, spontanément ébauchée par le fétichisme et systématiquement établie dans le positivisme. En même temps, la soumission tend toujours à faire davantage prévaloir l'altruisme sur l'égoïsme en comprimant la personnalité, d'où procède toute révolte, malgré les sophismes qu'inspire l'ensemble des instincts

anarchiques pour attribuer les insurrections à la sociabilité.

Ce double préambule ayant assez placé le lecteur au point de vue convenable, je dois directement instituer la doctrine propre aux vrais conservateurs, en exposant d'abord son explication abstraite, puis son appréciation concrète. Quoique la première soit surtout consacrée au principe universel de la religion positive, il a besoin d'être précédé par l'examen des trois conditions fondamentales, et suivi de l'indication des trois institutions caractéristiques. La doctrine des conservateurs systématiques doit donc consister dans l'ensemble de sept notions profondément connexes, dont la succession est inaltérable.

Conditions fondamentales.

1° *Suprématie du sentiment.* Instinctivement ébauchée par le fétichisme, et spontanément respectée sous la théocratie, la première condition de la vraie synthèse ne put être assez maintenue pendant la triple transition qui dut graduellement conduire l'Occident à l'état sociocratique. L'élaboration grecque tendit de plus en plus à consacrer le principal abus du régime théocratique en s'efforçant de faire universellement prévaloir, parmi les trois éléments de la constitution humaine, celui qui peut et doit le moins dominer. Mais l'incorporation romaine rectifia, chez l'élite de l'humanité, la déviation initiale de l'esprit occidental, en complétant la liaison primitive de la vie privée à la vie publique par la subordination définitive de la spéculation à l'action. Au moyen âge, le mode final du théologisme progressif accomplit, envers la synthèse universelle, un dernier préambule, en proclamant la prééminence du sentiment sur l'activité comme sur l'intelligence. Toutefois, le programme normal ne put

être suffisamment institué que par le positivisme, vu l'attitude contradictoire du catholicisme, qui s'efforça de systématiser la morale en séparant l'homme de la société, dont l'antique ascendant ne fut alors respecté que dans la chevalerie.

La religion positive doit directement réparer tous les ravages résultés de la synthèse catholique envers l'ensemble des traditions humaines, puisque sa réalité théorique la pousse dogmatiquement à proclamer l'existence naturelle des instincts sympathiques. Toujours individuel, le théologisme fut implicitement incompatible avec cette loi, qu'il dut explicitement nier dans la concentration monothéique, malgré les protestations continues de l'empirisme universel. Elle est donc propre au positivisme, qui seul la consacre et la développe, en faisant consister le problème humain à subordonner l'égoïsme à l'altruisme. Quoique le sentiment constitue l'unique régulateur de l'intelligence et de l'activité, cette condition ne pourrait suffire pour instituer une unité réelle et durable, si la synthèse ne devait exclusivement émaner de la sympathie. C'est seulement au moindre degré d'animalité que l'harmonie vitale comporte une source égoïste, quand tous les instincts se réduisent au penchant nutritif. Partout ailleurs, la pluralité des impulsions égoïstes, dont chacune tend à prévaloir, ne permet habituellement l'ordre que d'après leur commune subordination à l'ensemble des dispositions sympathiques, toujours susceptibles de concorder entre elles et de lier le dedans au dehors. Nécessairement exceptionnelle, même en mécanique, la concentration de tout système d'influences en une résultante générale ne devient possible, en sociologie, que d'après une digne prépondérance de l'amour universel,

Pour faire mieux ressortir le privilége du positivisme envers le premier fondement de la vraie synthèse, il faut rattacher la prééminence systématique du sentiment à la loi constante du classement normal suivant la généralité décroissante. Car, si le domaine de la spéculation est justement regardé comme plus vaste que celui de l'action, il reste autant inférieur à celui de l'affection. Quoique l'ancien dogmatisme, préoccupé de considérations chimériques, ait dû proclamer que pour aimer il faut d'abord connaître, l'empirisme universel annonce que l'amour précède, et même suscite, la connaissance, pourvu que l'existence soit admise. Le positivisme systématise cette inspiration en représentant le domaine moral comme seul synthétique, parce qu'il embrasse toujours les êtres, tandis que le champ théorique et pratique reste analytique, en tant que concernant les phénomènes qu'on doit apprécier et modifier. Un tel contraste se trouve profondément consacré dans la constitution relative de la religion universelle, où le culte domine non-seulement le régime mais aussi le dogme, que le mode absolu tendait à faire prévaloir contre d'unanimes prédilections.

2° *Relativité complète.* Je dois moins insister envers la seconde condition de l'état positif, parce que le préambule théorique des Occidentaux, vulgarisé d'après leur essor pratique, la fit graduellement présider à toutes les élaborations abstraites. Dès le début de la science grecque, la relativité fut irrévocablement introduite dans les plus simples conceptions, où l'absolutisme semblait mieux motivé. Toujours développée avec la positivité, sa prépondérance devait surtout convenir aux événements les plus complexes, puisqu'ils sont les plus modifiables,

comme le confirme la résistance croissante de l'esprit historique aux prétentions absolues. La seule explication qu'il faille ici noter à cet égard consiste dans le besoin d'étendre le relativisme, non-seulement à tout le domaine intellectuel, où son universalité n'est plus contestée que par des penseurs arriérés, mais encore à l'ordre pratique et même moral. Envers le sentiment, cette extension devient irrécusable en considérant l'affinité, ci-dessus signalée, entre le caractère relatif et la disposition sympathique, par contraste avec la connexité spontanée entre l'égoïsme et l'absolu. Quant à l'activité, le relativisme doit toujours dominer nos projets et nos espérances, puisque le perfectionnement continu suppose l'imperfection constante. Au lieu de représenter le mieux comme l'ennemi du bien, le positivisme proclame le bonheur, et même le devoir, incompatibles avec toute aspiration absolue, sous l'un quelconque des aspects propres à l'existence humaine.

3° *Indivisibilité de la vraie synthèse.* Quoique la moins respectée aujourd'hui, vu la difficulté d'y satisfaire, la dernière condition de l'unité positive n'a besoin que d'être directement formulée pour devenir dogmatiquement incontestable. La vie étant toujours caractérisée par une indivisibilité d'autant plus prononcée que l'existence est plus éminente, on ne saurait immédiatement méconnaître l'obligation de ne jamais scinder les divers aspects de la religion destinée à la régler. En instituant une synthèse provisoire, le fétichisme et la théocratie ont partout développé des habitudes qu'il suffit de ranimer pour surmonter les tendances, de plus en plus dispersives, de l'évolution occidentale. Tous les efforts, même théoriques, tentés, sous l'anarchie mo-

derne envers des systématisations partielles, concourent à démontrer l'impossibilité de rien coordonner autrement qu'en liant tout. De là résultent à la fois la difficulté principale et le privilége décisif de la religion positive, forcée, sous peine d'inanité totale, d'embrasser l'ensemble du domaine humain, tant affectif qu'actif et spéculatif, que la théocratie put seule ébaucher.

**Principe universel.** Ainsi destinée à devenir indivisible, relative, et sympathique, la nouvelle synthèse combine ces conditions en érigeant en principe universel le dogme de l'Humanité, graduellement surgi sous la tutelle fictive, qui se trouve irrévocablement épuisée.

Envers une telle préparation, le cœur a longtemps devancé l'esprit, qui n'a pu l'atteindre que d'après la récente fondation de la science sociale. La Famille et la Patrie constituent à la fois les éléments nécessaires, l'un médiat, l'autre immédiat, et les préambules spontanés, d'abord collectifs puis individuels, de l'Humanité. Source naturelle de toute initiation, le fétichisme, instituant, par l'attachement, l'existence domestique, fonda la consistance et la dignité de la vie personnelle en la liant à celle d'un être perpétuel et composé. D'après cette base, le théologisme conservateur ébaucha l'état civique en développant la vénération. Mais l'insuffisance de ce régime envers l'activité collective ne lui permit de réaliser que l'institution de la caste, intermédiaire normal entre la Famille et la Patrie. Celle-ci ne put être assez constituée que sous le mode social du théologisme progressif. Alors, la seule activité qui d'abord comportât un essor collectif fit irrévocablement prévaloir une existence composée et continue, qui, quoique fondée sur l'égoïsme

national, tendait, par son extension spontanée, à faire directement pressentir l'Humanité.

Cette tendance devint irrécusable, même envers la vie privée, aussitôt que l'incorporation romaine fut assez développée pour susciter l'admirable sentence : *Homo sum, et nihil humani a me alienum puto.* Deux siècles après, la phase dictatoriale de la transition active fit directement surgir, de la vie publique, la devise décisive : *Non sibi, sed toti genitum se credere mundo.* Les aspirations spontanées des populations avancées à l'universalité de foi montrèrent, en même temps, que l'intelligence s'efforçait de construire la conception correspondante à ce double pressentiment.

Mais l'avénement du dogme de l'Humanité n'était pas moins incompatible avec le théologisme qu'avec la guerre, malgré leur commune aptitude à le préparer. En devenant monothéique, afin d'obtenir l'universalité, la synthèse fictive dut à la fois développer sa nature égoïste et son caractère absolu. Quoique les vices de la doctrine fussent longtemps compensés par la sagesse du sacerdoce, le moyen âge aurait finalement entravé la préparation du Grand-Être sans la prépondérance spontanée de l'instinct chevaleresque, mieux préservé que l'esprit catholique des dangers propres à la foi dominante. Sous cette impulsion, résultée de la transformation de la conquête en défense, le dernier mode du théologisme progressif, malgré son inaptitude pratique, fit faire un pas décisif à l'initiation religieuse en consacrant l'occidentalité, qui seule permit la transition finale entre la Patrie et l'Humanité. La séparation provisoire des deux puissances ayant conduit des populations temporellement indépendantes à former une véritable communauté d'après

des liens purement spirituels, la vraie nature de l'association universelle put dès lors être comprise à travers une doctrine incapable de l'instituer. On dut ainsi sentir que l'essor connexe de l'esprit positif et de l'activité pacifique constituait le fondement direct de la régénération théorique et pratique que la synthèse définitive pouvait seule compléter et résumer pour la consolider et développer. Aussitôt que la double élaboration fut assez avancée, l'intelligence moderne, s'élevant au niveau de l'antique sociabilité, se trouva poussée, d'après un ébranlement décisif, à construire le dogme capable de procurer aux éléments de l'ordre final la généralité comme la générosité nécessaires à leur destination.

Sans présenter, sur le principe de l'Humanité, des indications systématiques qui seraient ici déplacées, il me suffit de noter que la raison occidentale a fait spontanément prévaloir deux formules usuelles, dont le concours annonce le prochain ascendant du Grand-Être. Dans le triple ensemble qui caractérise la suprême existence, l'élément auquel elle se rapporte dut, le premier, recevoir une désignation collective, sous le nom de Postérité, d'abord domestique, puis civique, enfin universelle, suivant la loi propre à la sociabilité. Quand l'évolution du Grand-Être fut assez avancée pour faire spontanément sentir sa prépondérance directe, la dénomination de Public surgit, chez les modernes, avec une autorité croissante, envers le groupe objectif où réside le service immédiat de l'Humanité. Ce double préambule ne laisse dépourvu de titre spécial que l'élément passé de la population subjective, qui seul fournit à la fois les impulsions et les moyens qu'exigent la conservation et le perfectionnement de la suprême existence.

Mais, outre qu'on pourrait l'appeler Priorité, l'ensemble des prédécesseurs devenant le principal objet du culte universel, il se trouve dispensé d'un nom distinct, pouvant toujours rester désigné, sans confusion, comme le Grand-Être dont il forme, de plus en plus, la base nécessaire.

L'avénement de ce principe résume et termine l'initiation humaine, puisque sa construction suppose et représente l'épuisement, intellectuel et social, du régime préparatoire; la tutelle fictive devait spontanément s'éteindre aussitôt que sa nature et sa destination seraient systématiquement appréciées. Toutes les populations actuelles aspirent, plus ou moins, à développer l'amour universel d'après une activité pacifique guidée par une foi démontrable, en regardant comme dégradantes les croyances chimériques et les impulsions destructives qui durent provisoirement prévaloir. Quoique la régénération finale doive spécialement commencer en Occident, et même chez le peuple central, son accomplissement constitue, sur l'ensemble de la planète humaine, l'unique issue de l'orageuse stagnation partout résultée de l'épuisement radical des divers modes du régime préliminaire.

Intellectuellement considéré, le principe universel présente directement les propriétés, esthétiques et théoriques, qu'exige sa destination fondamentale. Érigeant l'amour en source continue de la suprême existence, il subordonne à l'essor affectif l'évolution spéculative et même active, de manière à constituer la véritable unité. Consacrant le caractère subjectif que le fétichisme dut spontanément imprimer à la synthèse humaine, il y substitue le relatif à l'absolu, d'après un irrévocable remplacement du type individuel par le type collectif,

en écartant à jamais la systématisation objective vainement poursuivie sous le théologisme. Devenant inséparable du culte, l'art s'élève au-dessus de la science, comme mieux apte à seconder le développement de l'unité réelle, en idéalisant l'avenir et le passé dont la combinaison doit de plus en plus dominer l'existence humaine. Mais en restreignant l'essor théorique autant que l'exige sa destination normale, le principe positiviste lui procure une incomparable consécration en le vouant à l'étude de l'ordre universel, tant extérieur qu'intérieur, que le Grand-Être résume et perfectionne.

Quelle que soit l'importance de la discipline spéculative que l'Humanité vient ainsi fonder au milieu d'une anarchie essentiellement intellectuelle, je dois ici faire davantage sentir l'efficacité sociale, d'abord morale, puis politique, de la foi régénératrice, dont un tel service peut mieux caractériser l'urgence.

Attaquant, à sa vraie source, la révolution moderne, elle institue, plus qu'au moyen âge, la culture du sentiment, graduellement effacée sous l'essor désordonné de l'intelligence et de l'activité. Cette reconstruction s'y trouve préservée de toute mysticité, parce qu'elle est toujours rapportée au développement direct de la discipline humaine. Le progrès final étant ainsi conçu comme devant surtout régler des forces déjà surgies, sa conciliation avec l'ordre normal ressort aussitôt d'un tel régime, qui dissipe autant la rétrogradation que l'anarchie, en satisfaisant mieux que chacune d'elles à la destination correspondante.

Politiquement envisagé, le principe de l'Humanité fournit à des pouvoirs empiriques, tant privés que publics, la consécration et le régulateur qui leur manquent,

en systématisant la domination nécessaire que les morts exercent de plus en plus sur les vivants. Dissimulé sous l'interposition théologique, ce joug a toujours régi l'essor spontané de la sociabilité préliminaire, et maintenant il limite l'anarchie malgré les dénégations sophistiques qu'elle lui suscite.

On ne peut assez apprécier un tel service qu'en se formant une juste idée de l'étendue et de la gravité des ravages développés par l'état révolutionnaire, même chez les âmes qui s'en croient le mieux préservées. Jusqu'au moyen âge, la continuité générale n'avait jamais été radicalement méconnue; quoique le fétichisme eût seul institué provisoirement une religion vraiment universelle, en tant que commune à tous les peuples dans leur première enfance. En succédant au régime initial, la théocratie l'avait profondément consacré, d'après une véritable incorporation, fondée sur ses antécédents astrolatriques. Dans l'évolution propre à l'Occident, le mode social du théologisme progressif finit par se concilier essentiellement avec son mode intellectuel, qui pourtant avait dû le précéder. Mais quand le mode affectif eut assez prévalu sur les deux autres, la continuité se trouva directement compromise, d'après l'attitude radicalement hostile du catholicisme envers tous les états précédents, sans excepter ceux d'où devait spécialement résulter sa propre élaboration. Sous une telle déviation, que l'islamisme a vainement tenté de réparer, l'instinct pratique est devenu le seul organe d'une tradition qui ne peut jamais être entièrement suspendue. La raison théorique se trouva de plus en plus entraînée à briser le joug du passé, d'abord envers le moyen âge quand le protestantisme eut surgi, puis relativement à l'ensemble

des ancêtres lorsque les occidentaux du centre, investis de l'initiative régénératrice, furent livrés au déisme.

D'après cette suite d'altérations, la transmission sociale a subi de telles atteintes, surtout chez le peuple chargé de la solution universelle, qu'aucun parti n'y saurait invoquer l'autorité de quelques siècles. Le plus souvent même, on n'y peut plus remonter au delà de l'explosion française, et la chaîne des temps s'y trouve autant rompue dans le camp conservateur que parmi les révolutionnaires, les rétrogrades offrant seuls une vaine apparence de continuité. Tandis que l'épuisement du principe divin, à mesure qu'il laissa surgir et développer l'anarchie, est généralement senti, le principe humain ne peut fournir une suffisante protection que d'après la systématisation accomplie par le positivisme.

Cette garantie est déjà devenue aussi nécessaire à la propriété qu'à l'autorité, pareillement exposées à l'ensemble des tendances subversives, contre lesquelles l'Humanité doit seule réparer l'impuissance de Dieu. Destinée à régler les forces quelconques, la religion positive se trouve d'abord obligée de les consolider; mais elle ne les consacre qu'en les disciplinant, de manière à ne laisser aucun prétexte aux sophismes anarchiques. Son empire sur le présent ne peut résulter que d'une pleine justice envers l'ensemble du passé, qui ne comportait pas plus de glorification que d'explication jusqu'à ce que l'avenir en eût été déduit. Un tel privilége se trouve surtout caractérisé par l'aptitude nécessaire du principe positiviste à consacrer toutes les croyances antérieures, comme des institutions spontanées que l'instinct du Grand-Être fit successivement surgir pour guider son incomparable préparation. Quelque difficile qu'on

juge aujourd'hui d'accepter l'ensemble de la succession humaine, ce devoir constitue l'obligation universelle d'une religion qui, privée de révélation quelconque, ne peut dominer l'avenir qu'en absorbant tous les programmes du passé, de manière à les faire finalement converger.

Institutions caractéristiques.

Je n'ai plus besoin d'insister sur l'appréciation directe du principe universel, que tout le reste de cet opuscule devra naturellement développer d'après des applications décisives. Pour compléter l'explication abstraite de la doctrine propre aux vrais conservateurs, il faut maintenant signaler les trois institutions qui caractérisent l'ensemble du régime, intellectuel et social, systématisé par la religion de l'Humanité.

Toutes sont destinées à combiner les deux programmes, l'un romain, l'autre catholico-féodal, où se trouvent spontanément condensés ceux des autres âges préparatoires. En effet, le programme romain avait essentiellement absorbé celui de l'évolution grecque ; le programme du moyen âge tendait, spirituellement, vers celui de l'état théocratique, et, temporellement, vers celui de la révolution moderne. Or les deux programmes auxquels on peut ainsi réduire l'ensemble des aspirations humaines consistent surtout, l'un à faire prévaloir l'action sur la spéculation, pour compléter la subordination de la vie privée à la vie publique; l'autre à discipliner l'intelligence et l'activité d'après le sentiment. Dans leur essor successif, les deux conditions de la véritable unité devaient longtemps sembler radicalement inconciliables. Les trois institutions qui caractérisent le régime positif sont surtout destinées à régler leur combinaison nécessaire, suivant les lois propres aux aspects correspondants

de notre nature, spéculative, active, affective, respectivement élaborés par les trois âges de la transition occidentale.

1° *Prépondérance de la morale.* Rien ne peut faire mieux apprécier la puissance organique de la nouvelle synthèse que son aptitude spontanée à placer la morale au sommet de la hiérarchie encyclopédique, comme résumé, théorique et pratique, de tout le savoir humain. Car, le caractère anarchique de l'évolution moderne réside surtout dans l'intelligence; puisque l'activité, quoique trop disposée à négliger ou dédaigner la culture affective, n'est pas en révolte directe contre le sentiment. L'état révolutionnaire ne pouvait donc être irrévocablement terminé qu'en systématisant la soumission de l'esprit au cœur par la suprématie encyclopédique de la morale, suivant la loi de classement surgie de l'ensemble des études réelles.

Au point de vue positif, tout le problème humain consiste à constituer l'unité, personnelle et sociale, par la subordination continue de l'égoïsme à l'altruisme. C'est ainsi que les individus, les familles, et les peuples se trouvent entièrement voués au service de l'Humanité, comme l'exigent à la fois leur devoir et leur bonheur. Directement destinée à guider notre conduite, la morale ne peut être érigée en suprême étude sans que la subordination de la spéculation à l'action ne se trouve normalement établie. Poussée, par sa nature et sa destination, à s'occuper surtout des sentiments, comme moteurs nécessaires de toute l'existence, elle fait spontanément prévaloir le cœur sur l'esprit et le caractère. Le double programme du passé se trouve ainsi réalisé, sans susciter aucune tendance ascétique ou quiétiste, puisque la théo-

rie n'est alors cultivée qu'en vue immédiate de la pratique. Quoique la connaissance de la nature humaine offre plus de réalité, d'importance, et de difficulté qu'aucune autre, elle reste toujours rapportée à l'être éternel et composé dont l'individu doit objectivement devenir le digne serviteur afin d'y demeurer subjectivement incorporé. Son étude consacre et discipline toutes nos spéculations; l'ordre moral repose sur l'ordre social, qui dépend de l'ordre vital, comme celui-ci de l'ordre matériel, première base de la vraie synthèse, tant pratique que théorique, où tout progrès consiste à développer l'ordre.

Voilà comment la sociocratie systématise la discipline ébauchée par la théocratie envers la culture intellectuelle, afin que l'esprit ne puisse jamais éluder sa destination. Tout le contraste du régime final avec le mode provisoire peut donc se rattacher à cette maxime :

**Entre l'Homme et le Monde, il faut l'Humanité.**

Le premier hémistiche ayant consacré le dualisme de l'ancienne synthèse, le second institue la progression qui distingue la nouvelle, en intercalant le Grand-Être sans lequel le monde ne pourrait assez dominer l'homme, ni l'homme assez modifier le monde, pour établir l'harmonie universelle.

2° *Séparation des deux puissances.* Quoique la révolution moderne ait radicalement méconnu l'admirable effort du moyen âge envers la division normale des deux pouvoirs sociaux, la précocité de cette tentative ne pouvait éteindre la tendance la mieux appropriée au programme occidental. On ne peut régler l'ensemble des forces humaines qu'en érigeant, au-dessus des diverses

autorités pratiques, une même influence théorique, destinée à subordonner les activités partielles à la providence générale, dont le vrai sacerdoce constitue l'interprète systématique. Cette hiérarchie, normalement conforme à la loi naturelle de tout classement, se trouve spécialement fondée, en politique, sur l'extension territoriale des pouvoirs correspondants. Après que les rois eurent annulé la papauté, leurs désastreuses aspirations à l'universalité de la domination temporelle firent partout surgir des tendances irrésistibles vers la dislocation finale des grands États provisoirement résultés de la révolution occidentale. Malgré le protestantisme et le déisme, les mœurs modernes sont ainsi disposées à ratifier la solution décisive que le positivisme vient offrir envers la question, irrévocablement posée au moyen âge, pour une digne conciliation entre l'indépendance et le concours. D'une part, le monothéisme oriental, après d'incomparables succès, a dû renoncer, autant que le polythéisme romain, à fonder l'association universelle sur la confusion des deux pouvoirs humains. En même temps, le monothéisme occidental n'a pu résoudre, par leur séparation, la question d'universalité qu'il avait dignement posée, et qui n'a jamais cessé d'être de plus en plus poursuivie chez toutes les populations avancées, d'où les autres peuples en attendent l'issue.

Puisque les deux formes propres au mode final du théologisme progressif ont également échoué dans une entreprise qui persistera toujours jusqu'à ce qu'elle soit accomplie, la raison publique ne tardera point à reconnaître, tant en Orient qu'en Occident, que le positivisme peut seul y réussir. Il proclame, avec les occidentaux, que l'association universelle doit exclusivement reposer sur

une séparation réelle et durable entre l'autorité pratique et l'influence théorique. Mais il confirme le jugement des orientaux envers l'inaptitude radicale du catholicisme à séparer le commandement et le conseil. Cette division était plus incompatible avec l'absolutisme du sacerdoce théologique qu'avec celui des gouvernements militaires. Elle ne peut s'établir que quand les croyances surnaturelles et l'activité guerrière se trouvent essentiellement éteintes. Alors elle doit spontanément surgir de l'universalité propre à la foi démontrable et de la liberté qui distingue l'activité pacifique. Dans un tel milieu, la religion positive vient aisément systématiser une séparation normale entre deux puissances dont chacune se sent nécessairement incapable d'absorber l'autre, quels que puissent jamais être leurs conflits privés ou publics.

3° *Dignité de la femme.* Il est facile de sentir combien le dernier caractère du régime positif se lie naturellement aux deux autres. Car, on aurait vainement proclamé l'universelle prépondérance de la morale, si le sexe actif et spéculatif n'accordait point au sexe affectif un digne ascendant. De même, la séparation des deux puissances deviendrait illusoire dans la cité si le commandement n'était pas convenablement modifié par le conseil au sein des familles.

Mais le privilége du positivisme a peu besoin d'explication envers son caractère final, où l'impuissance de l'ancienne synthèse est facilement appréciable. Parmi tous les modes propres au régime provisoire, le fétichisme, seul incorporable au régime définitif, fut aussi le seul qui pressentit la dignité féminine, d'après la suprématie spontanée qu'il accordait au cœur. Sous les autres phases, sans excepter l'état théocratique, l'évolution so-

ciale du sexe affectif, qui fournit la meilleure mesure du progrès humain, ne se trouva réellement secondée que par l'ensemble des instincts pratiques. C'est ainsi que, d'après la polygamie initiale, surgirent d'abord l'institution, puis le perfectionnement, de la monogamie. Le pas que firent, au moyen âge, les mœurs occidentales résulta des impulsions chevaleresques, le catholicisme ne l'ayant préparé qu'en systématisant la pureté, sans pouvoir consacrer la tendresse, qui, repoussée par son dogme et même son régime, ne trouva d'accès que dans son culte.

Ces aspirations sont directement réalisées et développées dans la religion positive, où, l'existence du Grand-Être étant toujours fondée sur l'amour, le sexe aimant fournit sa meilleure personnification. La femme, qui présente, à tous égards, le vrai type de notre espèce, constitue un médiateur nécessaire entre l'homme et l'Humanité, comme le sacerdoce s'interpose entre les deux sexes. En vertu de sa prééminence affective, l'épouse accomplit, au nom du Grand-Être, l'intime perfectionnement de l'époux, et la mère préside à l'éducation des enfants quelconques, sauf le complément théorique qui doit toujours émaner du clergé. Mais ce double office ne saurait être dignement exercé si la situation sociale du sexe aimant ne se trouvait sans cesse en suffisante harmonie avec sa nature et sa destination. Pour y pourvoir, le positivisme, systématisant les tendances occidentales, supprime à la fois les dots et les successions féminines, en fondant l'économie domestique, et par suite civique, sur l'axiôme : *L'homme doit nourrir la femme.*

Telles sont les sept notions, profondément connexes,

dont l'ensemble suffit aux hommes d'État qui, sans être maintenant convertis à la religion positive, peuvent déjà sentir son aptitude à terminer la révolution moderne. Mais, malgré l'évidence de chacune d'elles et leur consolidation mutuelle, leur explication abstraite exige le complément qui va résulter de leur application combinée aux trois degrés de l'existence humaine, d'abord personnelle, puis privée, enfin publique.

### 2° Appréciation concrète.

Dans le développement ordinaire de la société, le public assiste spontanément ses guides, parce que la marche s'accomplit sous une impulsion unanimement sentie. Mais les difficultés propres aux temps de transition se trouvent naturellement aggravées par la résistance, passive ou même active, de la masse sociale aux âmes d'élite qui seules comprennent alors l'ensemble des besoins humains. Quand il faut modifier ou renouveler la doctrine fondamentale, les générations sacrifiées au milieu desquelles s'opère la transformation y demeurent essentiellement étrangères et souvent y deviennent directement hostiles. Leur masse ne participe à la marche générale de l'humanité que par l'élaboration, toujours nécessaire, du trésor matériel; loin de seconder l'essor intellectuel et moral, elle entrave les efforts exceptionnels qui s'y vouent. Cette situation oblige les dignes serviteurs du Grand-Être à s'affranchir spécialement des influences contemporaines, en contemplant l'avenir qu'ils préparent et le passé qui les soutient.

Adaptées aux transitions quelconques, ces dispositions sont surtout propres à la phase actuelle de la grande crise

où devait aboutir la révolution occidentale. La rénovation vers laquelle tend l'ensemble du mouvement moderne constitue la plus profonde transformation de notre espèce, dont l'état normal s'y doit directement instituer, d'après l'entier accomplissement de l'initiation nécessaire. Pendant la génération qui vient de finir, la doctrine destinée à guider cette reconstruction fut pleinement élaborée, en fondant, sur l'explication du passé, la conception de l'avenir et l'appréciation du présent. Tandis qu'elle se développe et se propage, les hommes d'État y peuvent déjà puiser les moyens de seconder la réorganisation universelle en surmontant l'orageuse fluctuation d'un milieu dominé par des habitudes rétrogrades et des tendances anarchiques. Mais ils ne sauraient ainsi concourir à la construction qui doit seule caractériser un siècle exceptionnel qu'en se rendant assez familière l'existence finale dont il accomplira l'installation.

En considérant d'abord l'ensemble de l'état normal, on peut aisément reconnaître que la religion positive s'y trouve complétement adaptée. Car, le sentiment, l'intelligence, et l'activité doivent simultanément recevoir un essor continu, jusqu'alors impossible, en se vouant au service direct de l'Humanité, seule base inaltérable de consécration et de discipline. L'unité fondée sur l'union trouve la source et le but de toute digne vie, individuelle ou collective, dans le concours permanent qu'exigent la conservation et le développement du Grand-Être qui préside au perfectionnement universel, dont il offre le meilleur type. D'après sa nature relative, la suprême existence est directement préservée des contradictions insurmontables que présentait l'omnipotence divine. Néanmoins, sa prépondérance nécessaire n'est pas plus

contestable que sa réalité directe. A mesure que l'Humanité se développe, chacun de ses trois éléments collectifs exerce un ascendant croissant sur tous ses serviteurs : la Priorité nous domine mieux, l'homme dépend davantage du Public, et nous sommes plus liés à la Postérité. Sous ce triple empire, la loi du devoir et celle du bonheur coïncident spontanément, parce que tous deux consistent à *vivre pour autrui*, d'après l'essor continu qui devient ainsi propre aux instincts sympathiques, seuls susceptibles de prépondérance finale, malgré leur infériorité primitive.

Le culte, complété par l'art, se développe et se purifie en exprimant la gratitude et la vénération dues à la suprématie d'où dérivent toujours les matériaux et les procédés des opérations humaines. En adorant la source directe de tous nos biens, nous devons aussi glorifier son siége nécessaire, que l'incorporation du fétichisme au positivisme nous permettra d'honorer dignement, en idéalisant la Terre et ses annexes célestes, de manière à réparer l'ingratitude croissante du théologisme. Mais notre reconnaissance ne saurait être complète qu'en passant du concret à l'abstrait, pour s'étendre jusqu'à la fatalité modifiable qui domine à la fois le Monde et l'Humanité. Sa suprématie nécessaire, que l'égoïsme et l'aveuglement théologique nous détournaient d'honorer, doit naturellement obtenir de dignes hommages dans la sociolâtrie, comme fournissant, même d'après son immuabilité, la première base de toute notre existence. C'est seulement ainsi que le culte se trouve en pleine harmonie avec le dogme et le régime, directement voués à l'ordre universel, pour l'apprécier et l'améliorer. Dans ce double complément du culte fondamental, la recon-

naissance et la soumission sont simultanément développées, d'après les réactions normales de l'expression sur l'impression. Il nous fait naturellement apprécier les meilleurs types d'une régularité que la providence systématique étendra jusqu'à l'ordre le plus complexe, pour réparer les imperfections spontanées de l'économie universelle.

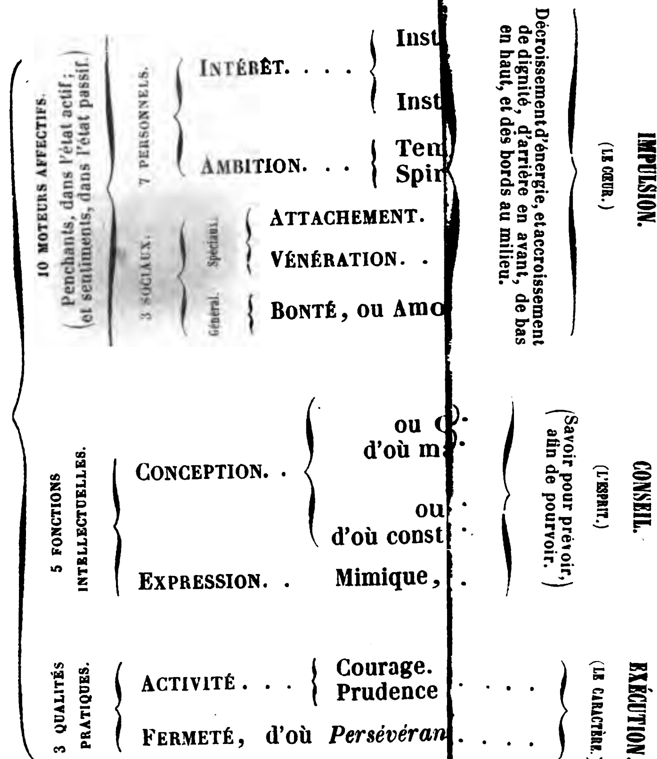
Je dois maintenant signaler l'aptitude spéciale de la religion positive envers chacun des trois degrés de l'existence humaine. Cette seconde moitié de mon exposition générale de la doctrine propre aux vrais conservateurs est surtout destinée à faire convenablement sentir ce que la régénération finale offre d'immédiatement réalisable. La transition organique doit toujours s'accomplir d'après les mêmes influences que développera l'état normal, leur essor actuel étant à la fois moins régulier et plus intense.

Existence personnelle.

Quoique directement sociale, la religion positive ne discipline l'individualité qu'en la consacrant, comme siége nécessaire du service objectif de l'Humanité, dont chaque fonction, malgré sa nature collective, ne peut jamais s'accomplir que d'après une concentration personnelle. L'existence du Grand-Être n'exige pas moins l'indépendance que le concours chez tous ses serviteurs directs; sa supériorité cesserait aussitôt que ses organes deviendraient inséparables. Ses meilleurs attributs supposent une harmonie toujours volontaire, d'où résultent à la fois l'ordre par l'amour et le progrès d'après la liberté. Mais, réciproquement, la pleine consécration de l'homme au service continu de l'Humanité procure à l'individu la consistance et la dignité qu'il chercha vainement dans un céleste isolement. Pour faire vraiment prévaloir la sociabilité, la religion positive accorde à la

[A]

**HUMANITÉ.** DES [P]OUR AUTRUI.




L'ensemble de ces dix-huit organes constitue l'apparei liant ses deux sortes de fonctions extérieures. Sa région spéculative commu a de connexités nerveuses qu'avec les viscères végétatifs, sans aucune c e essentiel de toute l'existence humaine fonctionne continuellement, d'aprè mittence périodique est aussi complète que celle des sens et des muscles. Ai irigent les relations, actives et passives, de l'âme avec le milieu.

E,

Troisième édition, août 1855, dans l'*Appel au* ve;

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cᵉ, 26, rue Racine.

personnalité les satisfactions qu'exige l'existence corporelle, base nécessaire de la vie cérébrale, quoique celle-ci soit seule vouée au Grand-Être.

C'est ainsi que tous les besoins individuels s'ennoblissent par une destination collective, qui réprouve, outre tout suicide, les austérités capables d'altérer l'aptitude de chacun à servir l'ensemble. Mais, au delà de cette mesure, les appétits personnels exigent une répression permanente, sans laquelle la subordination normale de l'égoïsme à l'altruisme ne pourrait jamais s'établir. Afin de mieux caractériser cette lutte, j'ai cru devoir ici reproduire le tableau cérébral (*A*, *ci-contre*) que je construisis, dans ma *Politique positive*, pour systématiser l'appréciation et l'amélioration de la nature humaine. Il institue une théorie qui, d'après un libre examen de l'économie réelle, représente la plupart des impulsions personnelles comme autant d'infirmités organiques, d'où résultent les principales imperfections de notre existence, tant collective qu'individuelle. Une telle appréciation convient surtout à l'instinct sexuel, le plus perturbateur de tous nos penchants, et le moins susceptible d'être utilement transformé.

Réorganisant, sur de meilleures bases, la purification systématique que le catholicisme sut dignement ébaucher envers l'ensemble des inclinations personnelles, le positivisme se caractérise en la rattachant à l'essor continu des affections sympathiques, toujours inconciliables avec le théologisme. Le culte individuel de l'Humanité, d'après l'intime adoration de ses meilleurs représentants, tend directement à développer les sentiments bienveillants pour consolider la véritable unité, par une suite quotidienne de pratiques secrètes, où chacun des vrais

croyants devient un prêtre spécial. Cette institution résulte de la nature composée du Grand-Être, qui suscite à la fois le besoin et la possibilité d'une personnification, spontanément émanée du sexe le mieux doué de l'attribut fondamental de l'Humanité.

Base nécessaire du culte autant que du régime, la famille fournit à chacun, dans les seules individualités qu'il puisse assez apprécier, ses meilleures représentations de la suprême existence, d'après les affections graduellement surgies en lui. Le positiviste trouve ainsi, dans sa mère, sa principale patronne, normalement complétée par l'épouse et la fille; la sœur développe ou remplace l'un quelconque des trois types, tous susceptibles aussi d'adjonctions variées, même masculines. Voilà comment la religion de l'Humanité supplée aux anges gardiens que le catholicisme tira du judaïsme, et même aux dieux domestiques, plus spontanés et plus efficaces, que le fétichisme transmit au polythéisme. Dans le triple patronage, la vénération, l'attachement, et la bonté reçoivent à la fois une culture spéciale, convenablement dirigée vers le passé, le présent, et l'avenir, en caractérisant nos liens respectifs avec nos supérieurs, nos égaux, et nos inférieurs. Au lieu de redouter la mort, ce culte y trouve un essor plus complet et même plus pur, d'après le perfectionnement spontané toujours résulté de l'existence subjective, où les défauts s'effacent et les qualités s'exaltent. Ces habitudes sont surtout nécessaires au sexe actif et spéculatif, pour compenser les tendances continues de l'essor pratique ou théorique à développer l'égoïsme et comprimer l'altruisme. Quoique la femme, mieux préservée par sa nature et sa situation, ait moins besoin de l'intime patronage, il peut aussi s'adapter à ce

cas, où l'insuffisance spontanée concerne davantage l'énergie que la tendresse; sans altérer le type principal, on se borne alors à changer le sexe des deux autres.

Un tel culte est éminemment esthétique, puisque l'idéalisation s'y pousse jusqu'à l'évocation subjective, de manière à faciliter l'essor d'une religion qui nous fait habituellement vivre avec ceux que nous ne pouvons voir. Mais cette aptitude ne saurait aucunement altérer l'efficacité théorique de la prière positiviste, où la commémoration suivie d'effusion ne peut atteindre son but normal que d'après un respect continu pour les lois qui lient l'ordre moral à l'ordre intellectuel et même à l'ordre physique. C'est ainsi que l'indivisibilité de la synthèse universelle se trouve profondément sentie, de manière à faire chérir la discipline involontaire sur laquelle doit toujours reposer la règle volontaire; toute consistance est interdite aux sentiments qui ne sont point assistés par des convictions. En même temps, la connexité directe entre la spéculation, l'affection, et l'action nous devient assez familière pour éviter également l'empirisme et le mysticisme, en représentant la foi, l'amour, et l'activité comme devant se stimuler et se régler mutuellement. Ayant ainsi lié le dogme et le régime à notre culte le plus cher, nous pouvons toujours prévenir l'arbitraire, en suppléant, par le sentiment, à la fréquente insuffisance des motifs théoriques et pratiques. L'intime adoration nous fait habituellement reconnaître que l'imperfection de notre nature nous expose sans cesse à la domination des instincts les moins disciplinables et les plus contraires au bonheur comme au devoir. Nous sommes ainsi conduits à sentir que notre existence ne peut acquérir une vraie consistance qu'en appliquant à tous

ses modes la double liaison qu'indique le mot *religion*, au dedans par l'amour, au dehors par la foi.

Vie privée. Puisque le positivisme surpasse le théologisme pour la morale personnelle, seule directement accessible à la synthèse absolue, sa supériorité demande peu d'explications envers la famille, source nécessaire et continue de l'essor sympathique sur lequel repose la systématisation universelle. Non moins liée à la vie individuelle qu'à la vie collective, l'existence domestique constitue l'unique base de la subordination de l'égoïsme à l'altruisme. Quoique surtout propre à développer l'attachement, elle procure à la vénération, et même à la bonté, la culture fondamentale sans laquelle l'amour universel serait toujours illusoire et deviendrait souvent perturbateur.

Mais, le positivisme ne consacre la Famille qu'en la disciplinant, d'après sa subordination à l'Humanité par l'entremise de la Patrie. Outre la célébration propre à l'existence domestique dans le culte général du Grand-Être, il institue pour elle un culte spécial, où toutes ses phases normales sont autant réglées que sanctifiées par les neuf sacrements sociaux. Je dois ici me borner à signaler le triple aspect sous lequel la religion de l'Humanité développe et consolide l'association élémentaire où surgit la séparation nécessaire entre le conseil et le commandement.

Normalement érigée en centre fondamental de la famille, la femme exerce, au sanctuaire domestique, deux offices sociaux, en perfectionnant le serviteur actuel et préparant le serviteur futur du Grand-Être dont elle offre à chacun d'eux la meilleure personnification.

Sous le premier aspect, le positivisme consolide et développe l'union conjugale en complétant l'institution de

la monogamie par l'obligation morale du veuvage éternel, aussi conforme à la religion de l'Humanité que contraire à la foi théologique. Faute de ce libre engagement, la sainte influence de l'épouse cesserait au temps où la mort lui procure sa principale efficacité. Le mariage subjectif devient également nécessaire à la suprême domination, qui, composée surtout d'actions posthumes, ne serait point assez sentie si les liens moraux étaient dédaignés quand ils perdent leurs siéges physiques.

En tant que mère, la femme doit toujours présider à l'ensemble de l'éducation humaine, où le sentiment ne pourrait autrement prévaloir. Ce privilége est directement incontestable envers la première phase septennale, dont la destination, essentiellement affective, ne laisse aucun doute sur une attribution d'où dépend tout le succès de notre préparation. Mais l'ascendant maternel ne convient pas moins à la période plus équivoque qui s'étend de la dentition à la puberté. Là commence l'essor régulier de l'intelligence, à la fois spontané quant aux faits et procédés de tout genre qui seront ultérieurement coordonnés, et systématique envers les principales études esthétiques. Devant surtout consister en exercices habituels, celles-ci peuvent toujours se rattacher au culte intime, qui s'organise alors; en sorte que la mère peut encore suffire à tout diriger, si sa propre éducation l'a convenablement préparée à sa destination.

Il en est autrement pour le complément septennal où l'essor théorique doit consolider l'initiation domestique, d'abord affective, puis esthétique, en la liant à l'appréciation fondamentale de l'ordre universel que l'Humanité subit et modifie en le résumant. Ce noviciat systématique, dont chaque année nous fait monter le degré correspon-

dant de l'échelle encyclopédique, peut seul nous faire assez sentir l'ensemble des lois abstraites, pour instituer des convictions sans lesquelles les meilleurs sentiments ne sauraient résister aux perturbations habituelles. Mais il n'appartient qu'au sacerdoce d'établir la liaison fondamentale de l'homme au monde par le Grand-Être, pendant la dernière période où la providence civique, complétant la tutelle domestique, nous préserve des sollicitudes pratiques. Normalement commune à tous les rangs, et même aux deux sexes, cette préparation pose, dans chaque âme, les bases nécessaires de l'influence systématique que le pouvoir spirituel doit ensuite exercer sur toute l'existence humaine. Toutefois, la surintendance maternelle, toujours respectée par le sacerdoce, est spécialement convenable envers ce complément de l'éducation universelle, pour éviter ou réparer les dangers moraux qui resteront propres à la culture théorique, quels que soient les progrès de la discipline philosophique.

Relativement au sexe dirigeant, le positivisme consolide et développe la constitution domestique en étendant l'autorité maritale et paternelle par la double faculté de tester et d'adopter. La femme devant toujours être dispensée du travail extérieur afin de pouvoir assez remplir ses deux offices intérieurs, elle doit librement abandonner les dots et les héritages qui, n'ayant plus de motifs matériels, nuiraient à sa mission morale, en suscitant de vicieuses aspirations. Ainsi s'établit la concentration normale des capitaux chez les serviteurs pratiques de l'Humanité, pour que leur puissance et leur responsabilité reçoivent toute l'extension convenable. Mais cette condensation, indispensable à l'efficacité sociale du tré-

sor matériel, resterait insuffisante si les administrateurs de nos richesses ne pouvaient librement instituer leurs successeurs. Loin d'altérer l'harmonie domestique, la plénitude procurée à l'autorité pratique doit resserrer les liens intimes, en les purifiant des motifs intéressés, pour faire mieux prévaloir la constitution, essentiellement sympathique, de l'association élémentaire.

Voilà comment la religion positive, d'après son caractère directement social, consacre toutes les saines aspirations que l'initiation humaine fit successivement surgir envers la famille, en les dégageant des déviations empiriques qui seules empêchaient de les concilier. La dignité féminine et l'empire masculin reçoivent à la fois des développements décisifs, aussi favorables au bonheur domestique qu'à la prospérité civique. Alors la famille se trouve directement appréciée comme l'élément et l'école de la société; de manière à surmonter irrévocablement tous les sophismes suscités par l'anarchie métaphysique et l'impuissance théologique. Normalement liée à la vie publique, la vie privée acquiert la grandeur et la consistance que la chevalerie rêvait à travers le catholicisme, et qui ne furent assez ébauchées que sous l'essor romain. Mais cette connexité n'est pas moins précieuse à la Cité qu'à la Famille; car l'existence politique se purifie et se précise en puisant sa garantie et sa destination dans l'existence domestique, qu'elle doit partout étendre et consolider, comme principale source de l'ordre et du progrès.

Ce développement universel de la vie privée constitue le meilleur privilége du régime positif, où le problème social consiste à diriger l'activité par le concours de l'amour avec la foi, pour systématiser les liens sponta- Vie publique.

nés qui peuvent seuls assurer le bonheur et le devoir. L'organisme politique, dont le sacerdoce est l'âme, doit ainsi devenir, comme l'organisme domestique condensé chez la femme, l'extension décisive de l'organisme individuel, représenté dans le tableau cérébral. Une telle connexité se trouve directement consacrée par le culte universel du Grand-Être, où les treize mois de l'année positiviste sont respectivement voués à célébrer d'abord les six liens fondamentaux, puis les trois états préparatoires, enfin les quatre fonctions normales. Dans cette dernière partie, la sociolâtrie idéalise à la fois la providence humaine et la constitution sociocratique. Après avoir adoré la providence morale qu'exerce la Femme, on y glorifie, suivant la dignité décroissante, la providence intellectuelle du sacerdoce, la providence matérielle du Patriciat, et la providence générale qui doit spontanément émaner du Prolétariat.

Je ne puis ici faire assez comprendre comment le positivisme institue l'harmonie normale des quatre éléments nécessaires du régime humain. Le but de cet opuscule me permet seulement d'indiquer la solution religieuse du principal problème politique, concilier l'ordre et le progrès. Elle émane de la Famille dans l'éducation universelle, et se trouve complétée d'après la systématisation de la Patrie.

Mais, avant de caractériser cette solution, je dois spécialement rappeler qu'elle exige, par-dessus tout, une pleine et constante séparation entre le sacerdoce et le gouvernement. Or la division des deux puissances, prématurément ébauchée au moyen âge, ressort spontanément de la nature, spirituelle et temporelle, du régime positif, dont elle constitue le fondement général. Elle

n'y peut jamais être gravement compromise par le pouvoir pratique, qui fit directement avorter la noble tentative du catholicisme. Les seuls dangers qu'elle doive finalement redouter, résulteraient d'une vicieuse ambition du sacerdoce, abusant de son ascendant normal sur le prolétariat pour faire dégénérer la sociocratie en théocratie, ou plutôt en pédantocratie, en opprimant le patriciat. C'est afin de prévenir cette altération que le clergé positif doit autant renoncer à la richesse qu'au commandement, en fondant toute sa subsistance, même chez le Grand-Prêtre de l'Humanité, sur de modestes annuités, librement émanées des chefs civiques.

Ainsi garantie de la corruption, l'autorité morale que le sacerdoce puise dans le complément encyclopédique de l'éducation universelle peut systématiser l'harmonie nécessaire entre les patriciens et les plébéiens. Il doit, pour cela, développer à la fois le dévouement des forts aux faibles et la vénération des faibles envers les forts. Malgré la connexité normale de ces deux sentiments, le premier devient le plus actif sous le régime qui discipline les forces, au lieu que le second prévalut pendant qu'elles surgissaient. Néanmoins, c'est dans la vie publique que le positivisme développe le mieux son aptitude caractéristique à ne régler qu'en consacrant, déjà sensible envers la vie privée, et même pour l'existence personnelle. Car, il fait partout comprendre que l'accomplissement habituel des grands devoirs exige la concentration et la stabilité des forces correspondantes.

L'éducation universelle est surtout destinée à constituer l'opinion publique en instituant des mœurs systématiques, non moins opposées à la sédition qu'à la servilité. Faisant toujours sentir les avantages de la soumission,

elle représente l'orgueil et la vanité comme des infirmités radicales, aussi nuisibles aux prolétaires qu'aux femmes. C'est seulement parmi les chefs, pratiques et théoriques, que la sagesse humaine transforme ces vices naturels en conditions artificielles d'un développement exceptionnel de l'activité cérébrale, impossible, surtout au début, sans de telles stimulations.

En systématisant l'évolution sympathique et la vie subjective, l'éducation positive dispose les plébéiens à mieux aspirer que les patriciens et les prêtres à la véritable félicité, résultée surtout de l'existence domestique, dont les deux pouvoirs doivent leur assurer le paisible essor. A des prolétaires ainsi préparés, la puissance pratique, seule habituellement enviée pour la richesse qui la caractérise, se présente sous son vrai jour, comme le ministre nécessaire de la providence matérielle du Grand-Être envers tous ses serviteurs. Les dignes patriciens deviennent les organes sacrés de la volonté qui, résumant la vie objective, comble la seule lacune propre à la nature, essentiellement subjective, de la suprême existence, suivant l'axiome :

Pour compléter les lois il faut des volontés.

Une telle prépondérance trouve son contrôle normal dans la double sollicitude spontanément émanée du prolétariat et systématisée par le sacerdoce. L'ensemble du régime positif conduit les plébéiens au digne exercice de la disponibilité mentale et morale qui résulte de la facilité des opérations et d'une faible responsabilité. Surveillants naturels d'une administration destinée surtout à garantir leur existence pour assurer leur service, leur situation les pousse aux vues générales, comme le cœur

y dispose les femmes et l'esprit les prêtres, en laissant aux patriciens la spécialité qui doit les distinguer. C'est par un tel contrôle que chaque prolétaire peut mériter la glorification sociale, même objective, et surtout subjective, d'après la tendance normale du classement personnel à surmonter la subordination officielle sans altérer l'économie pratique. En indiquant aux plébéiens l'importance de leurs offices spéciaux, ce régime leur en montre la dignité; car il proclame la gratuité du travail, déjà sentie pour les professions toujours libres, où le salaire indemnise le fonctionnaire et ne saurait payer la fonction qui jamais ne comporte d'équivalent matériel.

D'après la loi de transmission ci-dessus appliquée à la vie privée, le positivisme systématise la continuité par la faculté, normalement étendue à chaque chef pratique, de choisir son successeur, sous sa propre responsabilité, sauf la sanction du supérieur immédiat. Non moins convenable au commandement qu'à la richesse, ce mode dissipe à la fois les vices opposés de l'élection révolutionnaire et de l'hérédité théocratique, en combinant les garanties respectives qu'elles offrirent imparfaitement. Il constitue le caractère pratique de la sociocratie, où la régénération des opinions et des mœurs permet d'établir l'harmonie civique d'après ce seul amendement, qui discipline la puissance en la développant.

Je dois maintenant signaler le complément nécessaire que la systématisation de la Patrie fournit à l'ensemble de la constitution sociocratique, pour que la Famille s'y trouve assez liée à l'Humanité. Suivant la loi qui place l'appréciation normale d'un intermédiaire quelconque après celle des deux extrêmes correspondants, l'éducation positive fait d'abord sentir la Famille pendant la

double phase affective, puis elle apprend à connaître l'Humanité dans l'initiation théorique. La Patrie ne devient distinctement appréciable que quand la préparation encyclopédique se trouve complétée par la libre ébauche de l'existence pratique. Mais la substitution finale de l'activité pacifique à l'essor guerrier doit radicalement modifier l'instinct patriotique. Il importe d'apprécier ce changement nécessaire, afin d'éviter les illusions et les perturbations que susciterait, dans l'existence moderne, une vaine aspiration à reproduire l'ancienne sociabilité.

Ce n'est pas seulement d'après l'exorbitante extension des états actuels que nous sommes moins accessibles au patriotisme habituel que nos pères romains et même féodaux. La différence est surtout due à la diversité des existences; en sorte qu'elle doit essentiellement persister après la rectification prochaine des anomalies politiques graduellement résultées de la révolution occidentale. En effet, l'agrandissement de la domination romaine n'empêcha point l'essor continu des sentiments patriotiques, tant que l'incorporation ne fut pas suffisamment accomplie. Même ils devinrent plus vifs à mesure que cet accroissement développait les moyens d'atteindre le but auquel ils se rapportaient. Outre que l'existence militaire fit mieux sentir la solidarité, le citoyen dut s'attacher davantage à la patrie, quand il aspirait à la faire universellement prévaloir, sans placer au-dessus d'elle d'autre autorité que celle des dieux liés à cette domination. Un autre caractère convient aux mœurs finales, pour développer la seule activité susceptible d'être simultanée chez tous les peuples, sous la commune suprématie de l'Humanité. Dans chaque sociocratie, les familles sont directement subordonnées au Grand-Être par la religion,

et la Patrie ne se fait assez sentir que d'après la coopération pratique.

Sans comporter autant d'intensité que sous le régime préliminaire, le patriotisme doit cependant rester indispensable au développement final de l'instinct social, qu'il peut seul préserver à la fois de la restriction domestique et de la divagation philantropique. L'existence normale permet, et même exige, une telle interposition, en transformant la lutte des peuples aspirant à constituer le Grand-Être en émulation des Cités qui concourent à le servir. Mais ce patriotisme ne peut habituellement devenir utile et rester réel que si les États sont assez restreints pour que tous les citoyens y puissent familièrement sentir le concours et la comparaison, sans que le lien politique y soit jamais forcé.

Quand les deux puissances seront vraiment séparées, la condition fondamentale du patriotisme normal se trouvera mieux remplie qu'au moyen âge, pour développer une harmonie stable entre toutes les sociocraties. Irrévocablement unies sous le sacerdoce terrestre, par l'éducation et le culte, et toujours livrées à des travaux convergents, elles pourront, sans aucun danger, circonscrire leur territoire respectif autant que l'exigeront la persistance et l'intensité des liens civiques. Rien ne saurait empêcher une modification également propre à développer la dignité sacerdotale, la puissance patricienne, et l'influence plébéienne; elle peut seule instituer le civisme féminin, qui doit finalement transformer la Patrie en Matrie.

L'ensemble des indications précédentes fait assez sentir comment les âmes sympathiques et synthétiques

peuvent bientôt prévaloir en se liguant d'après la foi qui, substituant les lois aux causes et les devoirs aux droits, remplace Dieu par l'Humanité. Dès lors affranchis du scepticisme qui les dégrade et les énerve, les hommes d'État exerceront une digne tutelle sur les rétrogrades et les révolutionnaires, dont le vain conflit détourne le dix-neuvième siècle de sa vraie destination. Afin de mieux instituer la politique propre à seconder la terminaison religieuse de la crise occidentale, il me reste à développer successivement les deux applications simultanées de la doctrine toujours fondée sur la formule sacrée du positivisme :

L'Amour pour principe, et l'Ordre pour base; le Progrès pour but.



# SECONDE PARTIE.

## CONDUITE DES CONSERVATEURS ENVERS LES RÉTROGRADES.

---

Appréciation générale.

Les conservateurs empiriques, en s'efforçant de surmonter à la fois les rétrogrades et les révolutionnaires, ont toujours montré plus d'estime et d'affinité pour ceux-là que que pour ceux-ci. Cette préférence se trouve systématisée par le positivisme, qui la consolide et la développe en la liant à la politique destinée à fonder la transition finale des occidentaux. Quelque vicieuses que soient les tendances rétrogrades, elles sont, à tous égards, moins contraires que les dispositions révolutionnaires à la grande construction qui doit caractériser le dix-neuvième siècle. En représentant un régime irrévocablement déchu, mais dont les services ont mérité l'éternelle reconnaissance de l'humanité, les unes rappellent nécessairement les conditions d'ordre communes à tous les États possibles. Au contraire, les autres, résultées d'une décomposition croissante, n'indiquent vaguement les aspirations au progrès qu'en les liant à des

doctrines purement subversives, qui font radicalement méconnaître la nature et le caractère de la régénération occidendale [illegible]

Cette co[illegible] trouve actuellement représentée par la composition spontanée des partis correspondants. Dans la population investie de l'initiative régénératrice, les rétrogrades ont pour principal appui le sexe le mieux apte à caractériser l'état normal. Parmi les quatre nations placées autour du centre occidental, ils prévalent chez le couple méridional, qui, resté nominalement catholique, est réellement supérieur, sous les aspects les plus essentiels, aux deux peuples devenus officiellement protestants.

Afin de mieux apprécier l'ensemble des tendances rétrogrades, il faut reconnaître qu'aucun grand problème ne peut être vraiment posé que d'après une solution quelconque. Cette nécessité, sensible envers les moindres domaines, doit surtout convenir au monde moral et social, où les questions sont spontanément négligées tant qu'elles restent dépourvues de toute réponse. Outre le besoin pratique de s'appuyer sur la rétrogradation pour combattre l'anarchie, on voit ainsi surgir un motif théorique qui représente les dispositions à rétablir le régime déchu comme provisoirement nécessaires à l'élaboration de la doctrine régénératrice.

D'après cette connexité, les conservateurs peuvent désormais inspirer d'actives sympathies aux rétrogrades, qu'ils n'ont jusqu'ici ralliés que passivement, pour éviter les révolutionnaires. Le positivisme doit bientôt toucher les partisans sincères du régime propre au moyen âge, en rendant une pleine justice à tous les services du catholicisme et de la féodalité. Rien ne peut mieux carac-

tériser la synthèse relative que son aptitude spontanée à glorifier simultanément les divers régimes quelconques, sans aucune inconséquence, en les rapportant aux destinations correspondantes, qui durent toujours converger vers le règne de l'Humanité. Ce privilége est surtout applicable au moyen âge, où le programme général de la réorganisation occidentale dut provisoirement résulter d'une ébauche prématurée mais décisive. Quoique les rétrogrades, entravés par une doctrine absolue, ne puissent rendre aux positivistes une justice équivalente à celle qu'ils en reçoivent, ils sentiront que l'ensemble du régime catholico-féodal, condensé dans la chevalerie, ne put être assez apprécié que d'après la synthèse universelle.

En développant une telle affinité, la religion de l'Humanité doit graduellement pénétrer chez ses meilleurs adversaires, au nom des sollicitudes qu'ils représentent, quand un fanatisme exceptionnel ne détourne pas vers les moyens l'attention d'abord fixée sur le but. Le problème de la réorganisation étant éminemment indivisible, ceux qu'il préoccupe sont ainsi disposés à reconnaître que le positivisme en a seul embrassé l'ensemble. Instituant le progrès comme le développement de l'ordre, la nouvelle synthèse fait nécessairement sentir que la rétrogradation ne comporte jamais un caractère pleinement organique.

On peut conduire les rétrogrades à reconnaître que leur état est contradictoire, puisqu'ils aspirent à l'unité sans remplir ses principales conditions. Elle doit être autant mentale que sociale, pour terminer une révolution plus spirituelle que temporelle. Rien ne peut désormais dispenser la religion de reposer sur la philosophie, et

celle-ci sur la science; comme, en sens inverse, notre siècle rejette la science incapable d'aboutir à la philosophie, et la philosophie qui ne peut se transformer en religion. La stagnation subversive, qu'on déplore envers les théories morales et politiques, s'étend déjà sur les domaines moins éminents, en proportion de leur propre complication. Bientôt elle atteindrait les doctrines les plus élémentaires, si la vraie discipline n'émanait à temps d'une systématisation qui, pour devenir efficace, devait tout embrasser, en subordonnant au sentiment l'intelligence et l'activité.

Tandis que les rétrogrades restreignent vicieusement la conception abstraite de l'ordre, ils sont plus impuissants envers son appréciation concrète. On ne saurait désormais méconnaître, entre toutes les populations humaines, une intime solidarité, que les événements journaliers font graduellement ressortir. L'universalité religieuse, déjà cherchée depuis vingt siècles, constitue maintenant une question urgente, que les rétrogrades ne peuvent pas plus résoudre qu'éluder.

Mais, pour être suffisamment apprécié, le problème de l'unité doit subir une dernière extension, naturellement propre à condenser les deux précédentes. Il faut que la vraie synthèse puisse autant embrasser tous les temps que tous les lieux et tous les modes : la continuité proprement dite est même supérieure à la simple solidarité. La véritable unité n'étant pas davantage immobile qu'absolue, les phases quelconques de l'évolution humaine durent de plus en plus tendre vers une harmonie qui ne saurait jamais être pleinement réalisée.

Sous cet aspect, qui résume tous les autres, le positivisme peut faire mieux sentir aux rétrogrades combien

ils méconnaissent les conditions fondamentales de l'ordre qu'ils recommandent. L'irrécusable obligation d'accepter l'ensemble de la succession humaine doit d'abord s'appliquer au siècle immédiatement précédent, qui nous a nécessairement transmis le résultat général des évolutions antérieures. Or les rétrogrades conçoivent le dix-neuvième siècle en l'isolant du dix-huitième, de manière à rompre la chaîne des temps dès son premier anneau. D'une autre part, ils apprécient le moyen âge en écartant sa filiation nécessaire envers l'antiquité. C'est ainsi que, méconnaissant l'indivisibilité de l'ordre humain, les rétrogrades veulent instituer une synthèse partielle, locale, et temporaire, qui ne peut dominer l'avenir faute d'embrasser le passé.

Non-seulement l'ensemble des temps écoulés jusqu'ici ne comprend que l'âge préparatoire, d'où devait graduellement surgir l'élaboration de l'état normal. Mais en décomposant cette initiation dans ses deux principales phases, le théologisme n'y constitue qu'une transition, nécessaire à l'évolution collective, évitable pour l'éducation individuelle, entre le fétichisme primitif et le positivisme définitif. Si la synthèse initiale avait dû toujours durer, elle aurait certainement conservé son premier mode, seul incorporable à l'état final, où le mode intermédiaire ne laissera que des souvenirs. En second lieu, le théologisme progressif, essentiellement propre aux occidentaux, comporta moins de consistance et de durée que le théologisme conservateur, nécessairement commun à tous les peuples, et qui seul peut pleinement caractériser l'état théologique. Parmi les deux modes, polythéique et monothéique, que dut successivement offrir la progression occidentale, le dernier était le moins durable,

surtout en vertu de la séparation provisoire des deux puissances. Il ne semble s'être le plus prolongé que d'après la nécessité d'accomplir, sous sa domination apparente, l'élaboration directe de l'état final, dont il fut le précurseur immédiat. Ainsi, les rétrogrades veulent imposer à l'existence normale de l'Humanité le plus précaire et le plus passager de tous les régimes successivement propres à sa vie préparatoire.

La synthèse catholico-féodale n'a pas succombé, comme toutes les précédentes, sous l'impulsion continue de celle qui devait lui succéder : elle s'est seule décomposée d'après son incohérence spéciale, par l'antagonisme spontané de ses principaux éléments. Ayant maudit tous ses ancêtres, le monothéisme occidental voulait être béni chez ses descendants quelconques, comme il prétendait toujours enchaîner le raisonnement d'où son avénement était issu. Plus il s'efforçait de tout coordonner, mieux il manifestait l'impuissance du théologisme envers une systématisation réservée à la seule doctrine capable, en vertu de sa réalité, d'embrasser l'ensemble d'un problème indivisible. Émané du sentiment par le fétichisme, le polythéisme avait, à sa manière, consacré l'essor spéculatif, tant théorique qu'esthétique ; la confusion des deux pouvoirs lui permit même de s'étendre, quoique empiriquement, à l'existence pratique, d'où surgit la positivité. Mais la concentration monothéique manifesta l'inaptitude radicale de l'esprit théologique à représenter le point de vue collectif : la synthèse du moyen âge écarta la contemplation comme l'action, pour se borner à l'affection, qu'elle devait spécialement élaborer. Cette culture devint nécessairement contradictoire, puisque le développement de l'amour universel y reposait

sur un irrésistible égoïsme, d'après lequel la religion provisoire aspirait, sous son dernier mode, à régler sans rallier, en séparant l'homme de l'Humanité. Quand le sacerdoce catholique, après avoir accompli son principal office, eut irrévocablement perdu, d'abord son indépendance, puis sa moralité, ces vices radicaux, que sa sagesse avait longtemps contenus, prirent un libre cours, qui décomposa le régime et le dogme, en ne maintenant que le culte.

C'est à celui-ci que s'est vraiment réduit le monothéisme occidental, chez les peuples disposés à conserver, autant que possible, la synthèse propre au moyen âge jusqu'à ce qu'elle soit réellement remplacée. Depuis que le clergé catholique se trouve annulé, le régime qu'il dirigeait a perdu toute efficacité directe, d'abord envers la vie publique, puis quant à la vie privée. Sa morale si vantée n'inspire que de vagues déclamations, qui peuvent, suivant les impulsions, devenir alternativement oppressives à l'égard des pauvres et subversives contre les riches, en prêchant la servilité comme la sédition. Elle n'offre d'efficacité personnelle que d'après des préceptes depuis longtemps incorporés aux mœurs occidentales, surtout chez le sexe qui nous a vraiment transmis les traditions du moyen âge. Quant au dogme catholique, les contradictions inhérentes au monothéisme s'y trouvent aggravées par la complication qu'exigea la séparation provisoire des deux puissances; en sorte qu'il suscita d'invincibles répugnances lorsque cette division fut devenue illusoire. A cet égard, le catholicisme est inférieur à l'islamisme, où, les chefs temporels ayant toujours gardé le pouvoir spirituel, la foi put et dut être assez simplifiée pour n'y laisser que l'irrationnalité propre

à l'omnipotence divine. Vu la décomposition de leurs croyances, les rétrogrades occidentaux ne paraissent pourvus d'une doctrine que comparativement aux révolutionnaires, qui consacrent l'état négatif, et même aux conservateurs, jusqu'à ce que ceux-ci mettent leurs pensées en harmonie avec leurs sentiments.

Il n'existe pas plus d'accord entre les partisans d'un système irrévocablement déchu que d'homogénéité parmi les degrés successifs de sa décomposition spontanée. Ses défenseurs les plus dogmatiques se trouvent d'abord divisés en deux camps, l'un religieux, l'autre politique, plus discordants que ne le furent, au moyen âge, l'esprit catholique et l'instinct féodal, empiriquement combinés par la chevalerie. En second lieu, ses admirateurs temporels se partagent entre l'aristocratie et la royauté, non-seulement dans l'ensemble de la population occidentale, mais chez le peuple central. Les deux schismes principaux, d'où résultent beaucoup de divisions secondaires, se sont toujours reproduits quand la situation a fait momentanément prévaloir les rétrogrades, dont les dissidences ne se trouvent habituellement dissimulées que d'après leur état passif. Au fond, la phase la plus décisive de la révolution moderne fut essentiellement commune à tous les occidentaux, puisqu'elle consista dans la décomposition spontanée que le régime spirituel et temporel du moyen âge subit pendant les quatorzième et quinzième siècles. Cette dissolution inaperçue, d'où résulta la doctrine révolutionnaire, s'accomplit d'après un concours involontaire de toutes les classes, dont chacune, vaincue ou triomphante, accepta sa nouvelle position, en cessant de représenter, et même de comprendre, l'état antérieur. Malgré les traces qu'il laissa chez les femmes,

mieux préservées de l'entraînement universel, l'ensemble du moyen âge n'est plus apprécié que par les positivistes, seuls capables de le lier à ses conséquents comme à ses antécédents.

On est ainsi conduit à reconnaître que les sentiments propres aux rétrogrades ne sont point assistés de convictions suffisantes. D'éclatants exemples ont déjà prouvé que les défenseurs les plus systématiques du régime déchu peuvent aisément devenir d'ardents révolutionnaires. Mais, outre les cas exceptionnels, l'expérience journalière montre que, malgré leur respect dogmatique pour l'autorité, les rétrogrades sont incapables de résister aux séductions universelles du principe anarchique qui dispose chaque occidental à s'ériger en juge suprême de toutes les questions. Collectivement, ils ont souvent altéré leurs convictions afin d'obtenir une vaine influence en participant à des actes démagogiques directement contraires à leur doctrine et même aux vœux de leurs chefs. Néanmoins, ces inconséquences n'empêchent pas les rétrogrades de remplir, dans la situation actuelle de l'Occident, un office qui leur est propre, en représentant, d'après l'ensemble de leurs traditions, les principales conditions, soit morales, soit politiques, de l'ordre humain.

Appréciées surtout par les femmes, les premières consistent : d'une part, à séparer les deux pouvoirs sociaux; de l'autre, à faire toujours prévaloir le sentiment sur l'intelligence et l'activité. Ce double programme du moyen âge, repoussé chez les révolutionnaires et peu senti parmi les conservateurs empiriques, se trouverait maintenant oublié si les rétrogrades ne l'avaient spontanément gardé. Tel est leur principal titre à la reconnaissance des positivistes, qui viennent systématiquement

consolider et développer ces précieuses traditions, en les liant irrévocablement à l'ensemble de la régénération occidentale.

Plus ces conditions sont senties, mieux on reconnaît que la religion de l'Humanité peut seule y satisfaire. Les deux puissances ne sauraient être vraiment séparées que quand l'amour universel se trouve assisté d'une foi démontrable pour diriger une activité pacifique. Alors l'examen permet la concordance; la religion obtient l'universalité vainement espérée du théologisme; le sacerdoce terrestre devient indépendant des gouvernements nationaux. De même, les âmes dignement préoccupées de la culture affective devront bientôt respecter la doctrine où le perfectionnement moral se place au sommet de l'échelle générale du progrès humain, qui d'abord concerne l'activité, puis l'intelligence, enfin le sentiment. Outre qu'on ne saurait maintenant empêcher la religion de devenir positive et sociale, on ne peut longtemps méconnaître le pas capital qu'elle fait ainsi vers l'institution d'une unité complète et durable. Mais ceux qui concourent à l'avénement de la foi définitive doivent profondément apprécier le service que rendent encore les vrais représentants de la synthèse provisoire, en préservant les occidentaux de la discontinuité religieuse. Quelque imparfaite que dût être la systématisation catholique de la morale, elle développe des besoins de consistance et de dignité sur lesquels le positivisme doit aujourd'hui s'appuyer pour transformer la dévotion en dévouement, en remplaçant Dieu par l'Humanité.

Sous l'aspect politique, les rétrogrades font spécialement ressortir les conditions générales de l'ordre humain, d'après leur doctrine de la légitimité, qui n'a ja-

mais été convenablement appréciée. Elle consiste : d'une part, à faire toujours respecter le pouvoir en vertu de son origine, indépendamment de son exercice; de l'autre, à transmettre l'autorité suivant le même mode que la propriété. Quoique le développement de l'anarchie occidentale ait maintenant discrédité ces prescriptions connexes, le positivisme les fera bientôt revivre en les systématisant pour instituer l'état normal. La première caractérise un besoin qui devient de plus en plus appréciable, à mesure qu'on voit des autorités précaires ne pouvoir obtenir de respect que d'après un long exercice, dont la possibilité leur est, par cela même, interdite. Pareillement, la seconde indique, entre la puissance civile et la force politique, une similitude nécessaire; l'harmonie sociale reste insuffisante quand le commandement ne se trouve pas transmis comme la richesse.

En acceptant ce programme politique des rétrogrades autant que leur programme moral, le positivisme fait aussi sentir que la réalisation de l'un appartient, ainsi que celle de l'autre, à la religion de l'Humanité. Le théologisme est tellement épuisé qu'il se trouve non moins incapable de consacrer un pouvoir quelconque que de le discipliner : il ne peut même éviter de compromettre ce qu'il s'efforce de protéger. Il faut représenter les chefs temporels, civils ou politiques, comme les ministres nécessaires de l'Humanité, pour inspirer envers eux une vénération que l'invocation de Dieu dispose maintenant à leur refuser. Mais cette consécration exige que la continuité se trouve pleinement respectée dans la transmission de tout pouvoir, en procurant à chaque fonctionnaire la faculté de choisir son successeur. Par ce développement décisif de l'autorité, privée ou publique, le positi-

visme satisfait directement à la double prescription que les légitimistes ont vainement proclamée.

Toutes les conditions justement chères aux rétrogrades doivent donc trouver leur seul accomplissement dans la synthèse universelle, dont la puissance organique résulte de son aptitude radicale à concilier l'ordre et le progrès. Ceux qui maintenant sentent le mieux les besoins de conservation restent essentiellement privés d'initiative, même pendant leur règne officiel, d'après les inquiétudes qu'ils inspirent sur le rétablissement d'un régime finalement hostile au perfectionnement. Leur efficacité sociale se réduit habituellement à protester contre l'anarchie, qu'ils ne parviennent à surmonter que dans les cas secondaires où leurs tendances concourent avec l'amélioration spontanée de la raison publique. Ils s'honorent, par exemple, d'avoir délivré le peuple central d'une vicieuse substitution de la décade à la semaine, et plus tard d'une déplorable importation du divorce protestant. Mais, quoique le parti rétrograde ait été l'organe de ces deux rectifications, elles sont surtout dues à l'instinct pratique, qui, surmontant les aberrations théoriques, fit directement prévaloir les inspirations sociales, en écartant les motifs surnaturels. Sous la principale domination des légitimistes, leurs meilleures tentatives pour concentrer la richesse et le pouvoir ont suscité, dans l'opinion publique, d'invincibles résistances. Au contraire, le positivisme, ayant pleinement garanti le progrès, a pu proposer, en faveur de l'ordre, des institutions plus décisives, sans soulever d'autres antipathies que celles qu'il doit normalement surmonter.

L'attitude politique des rétrogrades est donc devenue irrévocablement passive, sauf les courts accès où l'immi-

nence de l'anarchie conduit à leur procurer une prépondérance active, qui bientôt passe aux conservateurs proprement dits. Il importe que ce parti reconnaisse une fatalité qui, bien appréciée, consolide son existence et même sa dignité, toujours compromise par la vaine poursuite d'un ascendant incompatible avec une situation plus disposée au progrès qu'à l'ordre.

Dès le début de la révolution moderne, le régime occidental s'est ouvertement dégagé des liens du moyen âge, en renonçant à la longue lutte entre le catholicisme et l'islamisme; il a paisiblement accepté l'absorption nécessaire de l'empire grec sous la domination musulmane. Cette transformation décisive a directement constaté la décadence sociale d'une religion dont le meilleur titre résultait de son aspiration directe à l'universalité, simultanément interdite aux deux monothéismes. Ainsi réduit à la moitié du monde romain, le domaine officiel du catholicisme subit, deux siècles après, une seconde restriction, quand la sagesse diplomatique termina des conflits sans issue par la répartition légale de l'Occident entre le papisme et le protestantisme. La religion absolue a dès lors été nécessairement écartée d'un régime où devaient habituellement concourir les infidèles et les hérétiques. On reconnaît ainsi que la déchéance politique des rétrogrades se trouve irrévocablement établie depuis deux siècles, malgré leurs protestations continues contre les tendances anarchiques des gouvernements occidentaux. Incapable de prévenir et de surmonter l'ébranlement français, qui compléta sa décadence graduelle, ce parti reste habituellement à l'état d'opposition. Mais son influence passive constitue un élément nécessaire de la transision qui doit terminer la crise finale,

jusqu'à ce que la doctrine régénératrice ait assez modifié les révolutionnaires pour dissiper les craintes permanentes de subversion sociale.

Quand une telle destination sera convenablement acceptée, les représentants du régime catholico-féodal, renonçant à de vains projets, seront dignement accueillis par les vrais conservateurs, dont ils pourront utilement seconder la domination systématique. Les sympathies féminines, cessant de négliger le but pour les moyens, sanctionneront une construction religieuse où leurs meilleures aspirations se trouvent directement consolidées et développées. En même temps, l'élément aristocratique du parti rétrograde sentira l'aptitude spontanée de la politique positive à réorganiser le patriciat, de manière à surmonter toutes les tendances subversives. Sans aspirer au gouvernement, les dignes aristocrates concourront à préparer la sociocratie en secondant l'instinct nécessaire de la continuité, qu'ils doivent spécialement représenter jusqu'à ce que les mœurs occidentales soient régénérées. Par un sage emploi de leurs richesses, ils peuvent profondément faciliter l'extinction spontanée d'une bourgeoisie perturbatrice et l'avénement normal des vrais patriciens, surtout envers l'agriculture.

Mais, en ouvrant aux divers rétrogrades un noble avenir, les conservateurs systématiques doivent aussi leur en faire convenablement sentir la condition nécessaire. Elle consiste à transformer sincèrement leurs prétentions politiques en influence morale et civile. Pour dissiper, chez un public hostile, les inquiétudes habituelles que susciteraient les rapprochements nécessaires entre les conservateurs et les rétrogrades, la domination de ceux-ci doit être proclamée impossible, d'après une garantie

décisive. Il faut ôter au théologisme tout caractère officiel, en supprimant, au dedans un salaire oppressif et corrupteur, au dehors les missions perturbatrices où le monothéisme, épuisé dans son foyer, prétend partout prévaloir sur le polythéisme et le fétichisme. Les prêtres de Dieu, comme ceux de l'Humanité, doivent aujourd'hui subsister d'après les libres subsides émanés de leurs vrais adhérents. Cette mesure, qui complète l'élimination politique du monothéisme occidental, peut seule procurer à ses dignes représentants l'efficacité morale qu'ils doivent encore exercer. Toute crainte de rétrogradation se trouvant ainsi dissipée, les tendances catholiques recouvrant, après cinq siècles d'oppression, plus d'indépendance qu'au moyen âge, pourront s'épurer et se transformer, de manière à seconder la réorganisation religieuse.

Je dois maintenant compléter l'appréciation générale de la politique qu'il faut désormais développer envers les rétrogrades, en indiquant les dispositions spéciales d'après lesquelles ils pourront directement concourir à la régénération occidentale. Les deux aperçus connexes que je vais expliquer conviennent, comme l'ensemble des vues précédentes, aux cinq populations qui participèrent à la révolution moderne. Mais ils concernent surtout le peuple central, dont l'initiative nécessaire doit être principalement assistée par le couple méridional, afin que les influences catholiques concourent davantage que les impulsions protestantes à l'avénement de la transition organique.

Dispositions spéciales.

Chacun des deux modes destinés à préciser l'action des vrais conservateurs sur les rétrogrades exige que ceux-ci subissent dignement l'exclusion politique ci-des-

sus annoncée d'après la suppression nécessaire du budget théologique. Tant que la domination ne pouvait appartenir qu'à des croyances surnaturelles, la foi la plus ancienne et la plus complète ne devait point céder l'empire à des doctrines inconséquentes et précaires. Mais la concurrence change de nature quand la religion positive et sociale a convenablement surgi. Les divers théologistes peuvent alors reconnaître sa supériorité, mentale et morale, envers le domaine terrestre, qu'elle seule aime et comprend, en laissant les synthèses absolues et personnelles se disputer le ciel. Or, la première partie de cet opuscule caractérise le degré d'adhésion au positivisme qui suffit pour faire aujourd'hui participer à cet ascendant, si la conduite privée et publique est assez conforme à la foi proclamée, sans exiger une pleine conversion à la religion de l'Humanité.

Sous de tels conservateurs, les rétrogrades seront bientôt disposés à se contenter d'une influence morale et civile, en abandonnant des prétentions incompatibles avec leurs croyances et leurs habitudes dans un milieu dominé par le besoin du perfectionnement. Quand le cours de la crise occidentale a momentanément transféré l'empire aux partisans du régime éteint, leur apparente prépondérance n'a réellement profité qu'à l'ambition des légistes qui s'étaient mis à leur service. Depuis qu'ils sont irrévocablement passés à l'état d'opposant, leurs vaines espérances n'ont d'autre efficacité que de développer l'influence des littérateurs qui les exploitent. La situation occidentale étant désormais incompatible avec la prépondérance politique des vrais rétrogrades, ils doivent partout imiter la noble résignation des meilleurs types de l'aristocratie britannique. Naturellement exclues

du gouvernement anglican par leurs convictions catholiques, les principales familles ont dignement transformé des aspirations perturbatrices en développant une activité civile, non moins honorable qu'utile.

Une semblable transformation convient pareillement aux influences aristocratiques que la décomposition moderne laisse subsister dans les autres parties de l'Occident, et même chez le peuple central. Quand les hommes d'État régénérés auront assuré l'ordre en garantissant le progrès, les rétrogrades abandonneront sans répugnance des prétentions contraires à leur véritable destination. Leur influence civile, comme l'efficacité morale des femmes, devra spontanément seconder la discipline systématique qui résultera du concours nécessaire entre la domination politique des conservateurs et l'ascendant religieux des positivistes.

1° *Système de ménagement.* — Il faut d'abord transformer l'hypocrisie officielle en une digne tutelle envers les théologistes quelconques, en proportionnant les égards aux services. Cette justice ne peut émaner que des âmes aussi dégagées du scepticisme moderne que de l'ancien dogmatisme. Alors le catholicisme, quoiqu'il soit irrévocablement rangé parmi les sectes depuis qu'il a perdu l'initiative occidentale, recouvrera la vénération due à l'ensemble de ses services, en surmontant les répugnances partout résultées d'une lutte maintenant accomplie.

D'une part, l'influence catholique se trouvera spontanément épurée d'après la suppression du budget ecclésiastique, à laquelle le protestantisme officiel ne pourrait aucunement survivre, mais qui ne saurait subitement éteindre un culte encore susceptible d'efficacité. La dis-

cipline épiscopale, partout dégénérée en influence matérielle, cessera de comprimer les tendances des dignes prêtres, secondés par la plupart des femmes, vers l'établissement d'un pouvoir spirituel vraiment indépendant de tout pouvoir temporel. Alors un culte transformable obtiendra sur un dogme flétri la prépondérance empirique qui doit préparer l'ascendant systématique attribué par le positivisme à l'élément affectif de la religion.

En même temps, les apôtres de l'Humanité répareront l'injustice des trois derniers siècles envers la synthèse catholique en y montrant l'élaboration complémentaire où le théologisme progressif prépara l'avénement de la foi finale, ébauché sous le théologisme conservateur. Les esprits pleinement émancipés feront partout reconnaître que la foi propre au moyen âge n'offre d'autre irrationnalité que celle qui résulte nécessairement de l'omnipotence divine. Admettant le dogme fondamental du monothéisme, les protestants et les déistes ne sont nullement autorisés à critiquer les croyances secondaires qu'exigeait son application occidentale afin de séparer les deux puissances, et que l'islamisme n'évita qu'en consacrant la confusion initiale. Quelque répugnance que ces institutions inspirent à la raison moderne, tous les grands hommes du moyen âge surent spontanément surmonter les doutes qu'elles devaient toujours susciter, en faisant justement prévaloir leur destination morale et sociale. Un semblable motif doit aujourd'hui les faire systématiquement respecter par les vrais philosophes, qui, n'ayant plus à discuter leur réalité, se bornent à proclamer leur utilité. C'est uniquement le positivisme qui peut procurer au catholicisme une digne réhabilitation, surtout envers le passé, mais aussi pour toute la

génération actuelle. Malgré les immortels efforts de l'école rétrograde à laquelle le dix-neuvième siècle dut une noble inauguration, sa juste défense du catholicisme fut tellement altérée par son opposition au progrès que les positivistes l'ont seuls comprise et sanctionnée en la complétant.

Je crois devoir spécifier cette consécration en indiquant le contraste que présentent les positivistes et les protestants envers l'appréciation du chef-d'œuvre catholique. Les prétendus réformateurs prouvèrent autant leur incompétence religieuse en dédaignant l'incomparable résumé du monothéisme occidental qu'en prescrivant la lecture universelle et journalière des livres sacrés du judaïsme. Mais le positivisme, outre qu'il justifie l'ancienne interdiction, est plus propre que le catholicisme à s'incorporer la mystique ébauche où la morale théorique et pratique reçut, d'après l'ensemble du moyen âge, la meilleure idéalisation compatible avec la synthèse provisoire.

Accordant leur principale vénération au mode normal du monothéisme occidental, les conservateurs doivent sincèrement respecter, suivant l'étendue et la durée des églises correspondantes, les fois incomplètes qui ne comportaient pas une vraie consistance. En attribuant à tout croyant l'infaillibilité retirée aux papes, chacune d'elles stimule l'orgueil et la vanité jusqu'au degré voisin de la folie, tandis qu'elle pousse l'intelligence à des divagations illimitées sur des questions insolubles. Mais quoique tous les protestants soient ainsi rangés parmi les révolutionnaires, l'inconséquence qui les caractérise leur permet aussi d'être vraiment rétrogrades, d'après la tendance de chacun d'eux à repousser toute émancipa-

tion plus avancée que la sienne. Cette disposition devient un mérite, aux yeux du vrai philosophe, quand elle émane réellement du besoin d'éviter l'anarchie, vers laquelle les occidentaux furent graduellement entraînés en sortant du catholicisme. Une telle règle conduit à placer les épiscopaux au-dessus des presbytériens, comme ayant moins altéré la discipline et plus conservé le culte, quelles que soient d'ailleurs les atteintes portées au dogme. Sans doute la distinction de ces deux degrés deviendra plus apparente que réelle, aussitôt que le clergé protestant, ayant perdu toute suprématie officielle, fondera la subsistance sur de libres subsides. Néanmoins, l'expérience a déjà montré que, chez les occidentaux les plus arriérés, où l'imminence de l'anarchie fait mieux apprécier les tendances organiques, les épiscopaux peuvent, d'après ce mode, surpasser réellement les presbytériens.

On doit aujoud'hui placer au dernier rang de l'échelle théologique toutes les sectes indisciplinables qui, sous les vagues dénominations de déiste, panthéiste, et même athée, ne s'accordent, en maintenant la synthèse absolue, qu'à la priver de toutes ses garanties mentales et morales. Quand ces fois sans culte deviennent assez intenses pour éviter l'état purement négatif, elles restent autant impropres à rallier qu'à régler, et n'aboutissent qu'à consacrer l'individualisme complet. Plus hostiles que toutes les autres à la religion positive, ces âmes, heureusement exceptionnelles, aspirent à la plus profonde rétrogradation, en rêvant la confusion, théocratique ou pédantocratique, des deux pouvoirs provisoirement séparés au moyen âge.

2° *Alliance religieuse.* — Le système de ménagement, institué par les vrais conservateurs, recevra son complément normal dans la noble ligue que les positivistes doi-

vent organiser entre tous les théologistes dignement pénétrés du besoin de reconstruire la discipline spirituelle. Toute âme qui sent l'urgence de faire habituellement prévaloir la morale sur la politique, et de subordonner l'activité matérielle à la culture sympathique, peut, quelle que soit sa croyance, concourir à la reconstruction religieuse. Il lui suffit de placer le but au-dessus des moyens pour apprécier la puissance et la dignité de l'impulsion émanée du positivisme vers la religion universelle, au milieu d'une incomparable anarchie. Vu l'irrévocable dispersion des croyances surnaturelles, aucune secte ne peut désormais rallier les autres, et cet isolement annule les principaux efforts respectivement tentés contre les tendances irréligieuses. On ne saurait instituer la convergence des forces spirituelles que d'après la seule foi qui puisse accueillir chacune des synthèses provisoires comme affluent spontané de la religion universelle.

Cette aptitude du positivisme à liguer activement toutes les âmes religieuses pour surmonter l'ensemble des instincts irréligieux doit être sentie surtout par les femmes, mieux préservées, du moins chez les catholiques, des vicieuses préoccupations de l'intelligence. Directement poussées à faire partout prévaloir les besoins moraux, elles reconnaîtront que, en rapportant tout à l'Humanité, l'unité devient plus complète et plus stable qu'en s'efforçant de tout rattacher à Dieu. La culture continue du cœur, admirablement ébauchée par l'empirisme catholique, acquiert plus de consistance et d'extension d'après la systématisation positiviste. En instituant le dualisme entre le corps et le cerveau, la nouvelle synthèse surmonte à la fois le matérialisme et le spiritualisme, dont les prétentions légitimes se trouvent ainsi conciliées sans aucune

consécration de leurs vices respectifs. Mais cette aptitude ne peut maintenant être assez sentie que par les intelligences naturellement exemptes des diverses préventions théoriques.

Pour que la ligue religieuse soit dignement instituée, il importe que, dès le début, elle se trouve autant accessible aux musulmans qu'aux chrétiens, afin de caractériser l'obligation de concilier les deux modes suivant lesquels l'universalité fut provisoirement ébauchée. Quoique l'islamisme ait consacré la confusion des deux puissances, il se rapproche mieux du catholicisme que le protestantisme s'efforçant de détruire la division qu'il trouvait établie. Elle ne fut écartée en Orient que comme incompatible avec la destination sociale qui devait y prévaloir. Les musulmans assez avancés pour sentir l'urgence actuelle de cette séparation méritent, après les dignes catholiques, le premier rang dans la sainte ligue qui doit partout la réaliser. Ce précieux concours rend incontestable le privilége du positivisme envers la présidence continue d'une telle association, qui, d'abord étendue aux deux moitiés du monde romain, annonce l'avénement décisif de la religion universelle.

Sous la seule condition d'admettre, comme principe fondamental, la séparation normale des deux pouvoirs humains, toutes les âmes vraiment religieuses peuvent utilement concourir, chez les deux sexes, à la grande construction qui caractérisera le siècle actuel. La présidence positiviste y comporte une digne assistance de la mémorable corporation qui dirigea le dernier effort du catholicisme pour réorganiser la puissance spirituelle à travers les usurpations temporelles. Quand toute crainte de rétrogradation se trouvera suffisamment dissipée, les

apôtres de l'Humanité développeront, envers le jésuitisme, les sympathies annoncées par la vraie philosophie de l'histoire et consacrées dans le culte qu'elle a déjà produit. En même temps, les véritables organes du catholicisme moderne, renonçant à la domination officielle qui dénaturait leurs tendances sociales, reprendront, sur de meilleures bases, l'admirable tentative de leur éminent fondateur pour instituer l'indépendance spirituelle d'un digne sacerdoce. C'est ainsi que le culte spécial de la Vierge peut être bientôt transformé de manière à préparer les populations catholiques à l'adoration universelle de l'Humanité, sous l'impulsion graduelle des positivistes assistés par les femmes et les jésuites régénérés.

Une telle transformation, spontanément émanée, au siècle des croisades, d'une réaction continue de la chevalerie sur le catholicisme, fut admirablement développée, d'après l'instinct occidental, pendant la première phase de la révolution moderne. Mais l'explosion protestante vint brusquement rompre cette progression, directement chez les divers hérétiques, qui ne s'accordèrent qu'à détruire toutes les tendances sociales de l'ancien culte, et même indirectement parmi les fidèles, désormais préoccupés du dogme pour prévenir l'anarchie. Néanmoins, le noble enthousiaste qui fonda le jésuitisme s'efforça de reprendre la construction chevaleresque en rattachant au culte virginal la restauration qu'il tenta. Quand cet effort avorta, comme incompatible avec la situation occidentale, une noble aspiration dégénéra bientôt en une hypocrisie oppressive et dégradante; le saint mouvement résulté du moyen âge ne fut plus secondé par un sacerdoce désormais préoccupé de lui-

même. Cependant la tendance primitive était tellement conforme à l'instinct moderne qu'elle ne cessa jamais de se développer au sein des populations préservées du protestantisme, sous l'impulsion spontanée du sexe qui se sentait ainsi monter à son vrai rang. L'adoration de Dieu s'y trouva graduellement éliminée sous le culte de la déesse des croisés. Systématisées par les ignaciens sous l'inspiration positiviste, ces dispositions auront bientôt surmonté les résistances, tant protestantes que sceptiques, qui maintenant entravent l'essor décisif de la religion universelle.

D'après cela, le catholicisme doit aujourd'hui constituer, dans la plupart des évolutions individuelles, la meilleure préparation au positivisme, dont il fut collectivement le précurseur nécessaire. Quoique la religion universelle ne pût surgir que d'après une entière émancipation, elle ne sera pleinement appréciée, sauf les cas exceptionnels, que par les âmes qui n'ont jamais cessé de cultiver le sentiment pour instituer l'unité sous le plus parfait des modes provisoires. Ceux qui sortent du catholicisme sans se dégager de tout théologisme deviennent ordinairement indisciplinables, comme ceux dont l'affranchissement n'aboutit qu'à douter ou nier. Il faut aujourd'hui souhaiter, pour le bien public et le bonheur privé, que les âmes restent catholiques jusqu'à ce qu'elles deviennent positivistes, en évitant tout scepticisme. Les exemples individuels de ces conversions normales où le cœur pousse l'esprit vers la religion sociale, indiquent déjà l'efficacité collective que doit bientôt développer une telle marche chez les populations les plus disposées au positivisme.

Tels sont les deux modes connexes suivant lesquels

les dignes rétrogrades peuvent aujourd'hui devenir les meilleurs auxiliaires des vrais conservateurs, afin de seconder la régénération occidentale, d'après une alliance religieuse fondée sur un système de ménagement. Leur résistance au progrès n'est aucunement absolue : elle ne résulte que d'une sollicitude trop empirique envers les tendances subversives. Outre que leur foi fait directement prévaloir le perfectionnement moral, qui seul complète et résume les améliorations quelconques, leurs habitudes accueillent et secondent le développement matériel, qu'ils jugent pur d'anarchie, quoiqu'il suscite tous les autres essors. En adoptant les deux termes extrêmes de l'échelle du progrès, les rétrogrades ne repoussent que le double intermédiaire résulté du mouvement intellectuel et politique. Mais ils n'ont pas oublié que, au dix-huitième siècle, leurs propres ancêtres participaient à l'enthousiasme universellement développé par l'ensemble des aspirations rénovatrices. Ainsi, le régime éteint n'inspire aujourd'hui de vraies prédilections que d'après son aptitude, encore exclusive, à représenter les conditions fondamentales de l'ordre humain, pour compenser les impulsions subversives qui jusqu'ici prévalent de plus en plus chez les modernes. Quand l'active prépondérance des conservateurs aura suffisamment rassuré contre l'anarchie, l'élément aristocràtique et l'élément féminin du parti rétrograde seront spontanément conduits à seconder les positivistes dans l'avénement de la régénération occidentale.

Les dignes aristocrates respecteront la doctrine qui, faisant irrévocablement prévaloir la continuité sur la solidarité, systématise le culte universel des ancêtres, privés et publics. Ils sentiront la puissance organique d'une

synthèse qui, représentant le progrès comme le développement de l'ordre, fait consister la régénération occidentale à discipliner toutes les forces humaines. De leur côté, les femmes apprécieront la moralité de la seule foi capable d'identifier le bonheur et le devoir, en plaçant l'un et l'autre dans l'exercice continu des instincts sympathiques, d'après l'essor connexe de la vie privée et de la vie publique. Sans renoncer aux convictions résultées de leur éducation et de leurs habitudes, elles reconnaîtront que l'immortalité subjective, fondée sur l'altruisme, surpasse une résurrection objective où prévaut l'égoïsme. Voilà comment les deux éléments essentiels du parti rétrograde se trouveront graduellement disposés à pousser la prochaine génération vers la foi qui ramène toute l'évolution humaine à la loi : *L'homme devient de plus en plus religieux.*



# TROISIÈME PARTIE.

## CONDUITE DES CONSERVATEURS ENVERS LES RÉVOLUTIONNAIRES.

---

Outre les vices propres à chacune des deux tendances entre lesquelles flotte la situation occidentale, elles offrent surtout un commun danger, qui consiste à s'alimenter mutuellement. L'explosion française avait manifesté l'impossibilité de maintenir le régime graduellement décomposé depuis la fin du moyen âge. Mais le triomphe politique de la révolution moderne dévoila son impuissance organique, dissimulée sous les luttes antérieures. Dès lors, l'imminence de l'anarchie ranima les dispositions rétrogrades, malgré l'extinction croissante de la foi qu'elles exigeaient. Quand la situation parut avoir repris le caractère antérieur à la crise, les impulsions révolutionnaires se réveillèrent pour lutter contre la rétrogradation, quoique les illusions qu'elles avaient d'abord suscitées se trouvassent dissipées. Sans convictions d'aucune espèce, deux doctrines également épuisées furent Appréciation générale.

6

plus destinées à se neutraliser mutuellement qu'à développer leurs offices respectifs, consistant à représenter provisoirement, l'une les conditions d'ordre, l'autre le besoin du progrès. Cette orageuse stagnation persistera jusqu'à ce que les conservateurs, au lieu de perpétuer passivement un déplorable antagonisme, puissent activement surmonter la rétrogradation et l'anarchie, qui ne s'éteindront que simultanément.

Quoique les trois partis actuels concourent à prolonger une telle situation, elle doit être surtout reprochée aux révolutionnaires, naturellement investis de l'initiative régénératrice. Les influences rétrogrades, théoriques ou pratiques, habituellement développées par les conservateurs, se bornent réellement à résister sans diriger, vu leur incompatibilité sentie avec la destination de notre siècle. C'est aux tendances révolutionnaires qu'il appartient de pousser, d'après la décomposition exceptionnelle que le mouvement moderne a graduellement introduite dans l'action politique, qui doit, normalement, être à la fois répressive et directrice. Depuis que l'expérience a constaté l'inanité sociale du négativisme, la théorie a doublement expliqué son avortement politique, d'après la démonstration ébauchée, au début du dix-neuvième siècle, dans l'école rétrograde, et complétée, en 1822, par le positivisme naissant. Une telle appréciation, où le progrès concourut avec l'ordre, rendit inexcusable l'usage ultérieur d'une métaphysique radicalement discréditée, qui, loin de pouvoir conduire la révolution moderne à son but nécessaire, ne tend qu'à perpétuer la crise occidentale.

L'empirique persistance des révolutionnaires mérite d'autant plus de blâme que la solution systématique dut

surgir dans leur camp, et même y trouver son premier accueil, en un temps où les deux autres milieux repoussent sans examen toute nouvelle doctrine. Émané de l'ensemble du passé, sous l'impulsion nécessaire qui résulta de l'ébranlement français, le positivisme institue la régénération vers laquelle tendit le double mouvement moderne. Cependant la seule doctrine qui rende impossible toute rétrogradation a bientôt trouvé ses principales entraves parmi les défenseurs du progrès, parce qu'elle éteint aussi la métaphysique subversive dont ils restent préoccupés.

Une impartiale comparaison fait donc reconnaître que la représentation provisoire des instincts de perfectionnement est inférieure à celle des conditions de conservation. Aspirant à construire, quoique d'après un mode vicieux, les rétrogrades se montrent plus conformes au vrai caractère de notre temps que les révolutionnaires tendant à perpétuer le siècle de la démolition. Les uns ne repoussent que la régénération brusquement accomplie, tandis que les autres ne cherchent des réformes radicales qu'en les voulant immédiates.

Mais on ne peut bien apprécier l'état arriéré des révolutionnaires actuels que d'après une constante distinction entre les deux éléments hétérogènes dont ce parti se trouve nécessairement composé. Guidés par les traditions du régime déchu, les rétrogrades n'ont point, à proprement parler, besoin d'une doctrine formulée, ni de chefs spirituels. Au contraire, les révolutionnaires ne peuvent tendre au progrès social sans une théorie propre à leur représenter l'avenir, et des docteurs aptes à la développer. Or, c'est surtout à ceux-ci qu'il faut maintenant attribuer les vices qui paralysent le parti progres-

siste dans tout l'Occident, et spécialement chez le peuple central. La masse révolutionnaire n'a réellement d'autre tort essentiel que de conserver sa confiance à des chefs pernicieux.

En suscitant la révolution occidentale, l'ensemble du moyen âge lui légua deux problèmes inséparables : incorporer à la société moderne le prolétariat spontanément surgi; substituer la foi démontrable au théologisme irrévocablement épuisé. La solution sociale, d'où dépendait l'organisation de l'activité pacifique, exigeait la solution intellectuelle, seule capable d'instituer la religion et le sacerdoce propres à régler les relations entre les entrepreneurs et les travailleurs. Mais une telle connexité, déjà pressentie au moyen âge, fut longtemps dissimulée d'après le contraste naturel de l'urgence inhérente à la première question avec la lenteur de l'élaboration nécessaire à la seconde. Car, la principale institution de la société moderne était ainsi subordonnée à la plus profonde des révolutions mentales de l'humanité. Pendant le préambule objectif qu'exigeait la synthèse subjective, afin de substituer partout le relatif à l'absolu, cette liaison se trouva graduellement méconnue, tant chez les théoriciens que parmi les praticiens, tous également détournés des vues générales par les efforts spéciaux.

Comme la décomposition du régime ancien fut naturellement plus rapide que la double préparation du nouveau, le problème social dut directement arriver à l'ordre du jour avant que la question intellectuelle put être vraiment résolue. Telle est la fatale inégalité qui produisit la funeste suprématie des lettrés, que les luttes émanées du moyen âge avaient graduellement accrédités. Même après que le triomphe politique de la métaphysique moderne

eut irrévocablement prouvé son inanité sociale, les prolétaires continuèrent ainsi d'accorder leur confiance spirituelle, et par suite temporelle, à la classe la moins apte à se combiner avec eux.

Depuis que la solution intellectuelle a surgi, ces guides provisoires de la recherche sociale ont pris une coupable attitude, en s'efforçant de conserver un ascendant qui n'était légitime que jusqu'à l'avénement d'une doctrine vraiment organique. Sans vouloir ni pouvoir satisfaire aux conditions encyclopédiques de la spiritualité positive, les lettrés ne sauraient maintenant s'empêcher d'en reconnaître la nécessité, puisqu'ils admettent la loi démontrée qui place la science sociale au sommet de la hiérarchie théorique. Cependant, ils s'efforcent de détourner les prolétaires du positivisme, et de maintenir la métaphysique négative comme base de la solution populaire. On ne peut douter que ces dispositions ne leur soient surtout inspirées par le besoin de conserver une domination incompatible avec la séparation fondamentale que la religion de l'Humanité vient irrévocablement établir entre le conseil et le commandement. Plus incapables de s'adjoindre au nouveau sacerdoce qu'à l'ancien, les lettrés veulent perpétuer une confusion qui seule permet leur prépondérance, au lieu de vouer leurs talents secondaires à propager l'impulsion régénératrice, comme leurs prédécesseurs du siècle dernier.

Voilà comment les révolutionnaires sont finalement devenus les plus arriérés de tous les occidentaux, sans cesser d'être les plus perturbateurs. En privant le théologisme de toutes les institutions nécessaires à sa consistance, ils persistent, davantage que les rétrogrades, à le représenter comme devant indéfiniment servir de base à

la société. Leur morale aggrave l'égoïsme chrétien, en systématisant la négation de l'altruisme inné, tandis qu'ils détruisent les compensations résultées des motifs surnaturels. Ils prétendent hériter du dix-huitième siècle en rejetant son principal programme, pour consacrer la plus vicieuse des écoles inconséquentes qui durent alors prévaloir. Quoique ces torts soient essentiellement propres aux lettrés, les prolétaires y participent accessoirement, non-seulement en conservant d'indignes guides, mais aussi d'après les sources d'une telle persistance.

Toutes les classes de la population occidentale, sans excepter les rétrogrades, adhèrent plus ou moins au principe fondamental de la doctrine révolutionnaire, la suprématie de la raison individuelle envers une question quelconque; ce qui ne permet réellement aucune réorganisation spirituelle. Cette élimination de l'ensemble des antécédents humains fut provisoirement nécessaire, pour que les philosophes pussent instituer une vraie rénovation. Mais, étendue à toutes les intelligences, quelle que soit leur préparation, elle est devenue profondément anarchique, même quand le protestantisme l'a vainement limitée en conservant une révélation dépouillée de ses garanties naturelles. Or, quoique les rétrogrades n'aient point, dans la pratique, abdiqué l'infaillibilité personnelle, ils la rejettent en théorie, comme incompatible avec le catholicisme. Elle fournit, au contraire, le fondement essentiel de la doctrine révolutionnaire, autant chez les prolétaires que parmi les lettrés. Les premiers n'y sont pas seulement attachés d'après leur confusion provisoire d'une égalité mensongère et dégradante avec la digne fraternité. Quoique leur bon sens

suffise pour apprécier une telle aberration, les prolétaires l'ont surtout conservée d'après son aptitude à flatter l'orgueil et la vanité, qui partout constituent le principal siége de la maladie cérébrale graduellement résultée du mouvement occidental.

Le désordre des âmes populaires est pourtant susceptible d'une pleine rectification, pourvu qu'elles soient convenablement soustraites à l'ascendant des lettrés, seuls radicalement incurables. Cette scission doit habituellement devenir le principal objet de la conduite des conservateurs envers les révolutionnaires. Or, le positivisme est directement propre à déterminer une telle élimination, en offrant aux prolétaires les seuls dogmes et les seuls docteurs avec lesquels ils puissent profondément sympathiser, d'après la conformité des habitudes et le concours des destinations. Imbus de positivité par la nature de leurs offices spéciaux, les travailleurs n'accueillent une métaphysique hétérogène qu'en vertu de l'aptitude qu'ils lui supposent envers leurs fonctions générales. N'aspirant pas davantage au sacerdoce qu'au gouvernement, le prolétariat admettra la doctrine qui les sépare, aussitôt qu'il la jugera propre à consacrer ses réclamations sociales, de plus en plus compromises d'après l'ambition et l'incapacité des lettrés.

Par une influence directe et continue, tant logique que scientifique, le positivisme rectifiera l'entendement populaire, en systématisant la relativité spontanée de l'esprit industriel. L'éducation des lettrés est, au fond, la même que celle du sacerdoce théologique, dont ils sont, à tous égards, des rejetons dégénérés. Quoiqu'ils aient développé les vices de l'absolu, ses racines se trouvent dans le théologisme : en sorte que les prêtres de Dieu ne

sauraient réparer les ravages pratiques d'une méthode que leur foi consacre, et qui les conduisit à rompre la filiation humaine. C'est uniquement au positivisme qu'il appartient d'étendre aux conceptions supérieures l'esprit relatif que l'existence industrielle développe, chez les prolétaires modernes, envers le domaine inférieur. Disposés à repousser l'absolu par l'habitude naturelle de respecter les traditions, les dignes rétrogrades, tant spirituels que temporels, seconderont cette extinction d'une méthode subversive, devenue essentiellement propre aux chefs métaphysiques de la démocratie.

Il sera facile aux vrais philosophes de faire directement sentir aux prolétaires judicieux que partout le perfectionnement exige d'abord la conservation. Car il suffira de généraliser les dispositions résultées de la vie pratique, où le moindre progrès se montre toujours fondé sur l'ordre correspondant, dont les principales conditions sont immuables. D'après leurs occupations journalières, tous les prolétaires ont individuellement commencé la préparation spéciale qui dut conduire l'évolution collective au dogme général de la philosophie positive. En complétant et systématisant leur éducation spontanée, on peut aisément les convaincre que nos propres phénomènes, personnels et sociaux, sont autant assujettis que ceux du monde extérieur à des lois invariables, les unes d'existence, les autres de succession. Le domaine sacré devant être le plus modifiable, vu sa complication supérieure, les prolétaires accueilleront le fatalisme relatif qui consacre et dirige leurs meilleures aspirations, naturellement hostiles au fatalisme absolu que dut d'abord suggérer le domaine profane.

Ainsi conduit à juger l'aptitude sociale de la synthèse

relative, l'esprit populaire subira sans effort l'ascendant organique du principe de l'Humanité, qui bientôt dissipera l'absolutisme démagogique. Tendant à développer la généralité des pensées et la générosité des sentiments, l'existence prolétaire est la plus propre à faire dignement apprécier le Grand-Être, qui condense et consacre toutes les saines aspirations, puisque sa nature ne comporte que de dignes éléments préalablement épurés. En comparant la Priorité, le Public, et la Postérité, qui composent la trinité positive, le groupe le plus imparfait s'y relève d'après sa subordination nécessaire aux deux extrêmes, d'où dérivent la base et le but de sa propre activité. Malgré sa moindre perfection, l'être moyen participe à l'épuration caractéristique; il n'admet que les dignes membres de la population objective, et les range selon leur vraie valeur; dans les temps exceptionnels, la liaison de l'avenir au passé pourrait se concentrer chez une seule âme. La notion du Public, directement subordonnée à celle de l'Humanité, suffirait pour surmonter le dogme de la souveraineté populaire. Bientôt les vrais partisans du progrès social reconnaîtront que l'insurrection des vivants contre l'ensemble des morts est contradictoire avec la digne préparation d'un avenir qui suppose le passé. Même il suffit d'invoquer l'origine historique du prolétariat moderne pour faire convenablement sentir, dans le cas le plus décisif et le plus difficile, la corrélation nécessaire entre les deux éléments de la population subjective.

On ne doit pas craindre que l'avénement du principe de l'Humanité trouve, dans les âmes populaires, le grave obstacle qui résulte, chez les lettrés, de l'éducation métaphysique et de l'individualisme protestant ou sceptique.

Les esprits mal cultivés, quand le cœur est peu développé, sont aujourd'hui disposés à qualifier d'entité la conception du Grand-Être, faute d'avoir assez élaboré le point de vue collectif, interdit à la synthèse absolue. Mais les prolétaires, outre leur aptitude spéciale envers la préparation générale que fournissent la Famille et la Patrie, sont directement poussés vers l'Humanité par l'homogénéité naturelle de leur existence sociale, qui déjà surmonte les diversités nationales.

Si leur esprit doit profondément accueillir la philosophie positive, le cœur les dispose naturellement à la morale correspondante, tant privée que publique, où l'ensemble de leurs aspirations se trouve irrévocablement systématisé. La religion de l'Humanité représente la régénération finale comme consistant à régler les forces spontanément résultées de l'évolution préparatoire. Cette appréciation sera facilement adoptée par ceux qui, souffrant le plus du mauvais emploi des moyens de tout genre, sont aussi les moins responsables d'un tel abus. Ils pourront bientôt sentir la connexité nécessaire, qui ne répugne qu'aux lettrés, entre la discipline et la consécration. Plus aptes que leurs chefs, tant spirituels que temporels, à développer la culture sympathique, qui lie le bonheur au perfectionnement, les prolétaires reconnaîtront, sous l'impulsion féminine, les avantages de la soumission et d'une digne irresponsabilité, seules garanties du plein essor de la vie domestique. Représentant la consolidation de la famille chez les travailleurs comme la meilleure base de l'ordre public, la religion positive dirigera la sollicitude civique des entrepreneurs vers une telle destination, à la fois individuelle et collective. Dès lors, elle disposera les prolétaires à respecter, et même

à seconder, les lois naturelles de la concentration du commandement et de la richesse, au nom de leur efficacité sociale. Quoique les trois instincts sympathiques doivent partout se développer simultanément, l'attachement et la vénération conviennent surtout aux âmes populaires, en réservant aux chefs, théoriques et pratiques, le principal essor du dévouement, qui suppose de grandes forces.

Tandis que la religion positive doit ainsi rectifier, de cœur et d'esprit, l'appréciation de l'avenir normal, son influence se fera pareillement sentir envers la transition qu'il exige aujourd'hui. Les vrais philosophes auront bientôt convaincu les dignes prolétaires combien il importe de renoncer, dans l'avénement des améliorations quelconques, à tout emploi d'une violence qui n'a jamais servi que des ambitions vicieuses. Aucun programme légitime ne pouvant être maintenant repoussé, toute la sollicitude des sages novateurs doit se diriger vers la libre élaboration d'une opinion publique, dont la suprématie se trouve déjà reconnue, et même invoquée, par les gouvernements occidentaux. Chaque appel à la force est directement contraire au régime fondé sur l'activité pacifique, et dans lequel la résistance devra toujours se borner au refus de concours, comme l'indiquent spontanément les mœurs industrielles. Quoique la modération populaire soit moins facile aujourd'hui que dans l'état normal, son importance est maintenant augmentée par le double besoin d'éviter des troubles qui disposent à rétrograder et d'élaborer un progrès, mental et moral, impossible sans le calme politique.

Ces diverses réactions du positivisme sur le principal élément du parti révolutionnaire se trouveront graduelle-

ment secondées, d'après la conformité naturelle, de mœurs et même de situation, entre les philosophes et les prolétaires. Vu l'abnégation fondamentale du clergé positif envers le commandement et la richesse, son existence, longtemps précaire, d'après les libres subsides émanés des vrais croyants, le fera spécialement sympathiser avec la vie populaire, sans altérer la dignité sacerdotale. Les prolétaires et les philosophes se trouveront ainsi conduits à mieux sentir leur concours nécessaire au but général de la réorganisation spirituelle : apprécier le mérite personnel à travers la position sociale, mais en respectant la hiérarchie des offices spéciaux. Un tel classement convient surtout aux plébéiens, dont les travaux laissent le cœur et l'esprit assez disponibles pour développer la valeur individuelle, dissimulée, chez les patriciens, par l'importance des services. Mais le sacerdoce peut seul régler une tendance qui deviendrait aisément subversive : il est exclusivement apte à fournir les principes d'une appréciation destinée à perfectionner l'harmonie universelle d'après un contraste continu.

L'affinité spontanée qui doit toujours seconder l'influence des philosophes sur les prolétaires, et surtout pendant la transition organique, se trouvera spécialement prononcée au début, où l'élimination des lettrés exigera plus d'efforts. Car, le positivisme, quoiqu'il doive finalement obtenir l'ascendant politique, ne peut d'abord aspirer qu'à la prépondérance philosophique, jusqu'à ce que le sacerdoce de l'Humanité puisse avoir assez préparé l'opinion publique et régénéré les hommes d'État. Pendant ce préambule décisif, tous les vrais serviteurs du Grand-Être, tant pratiques que théoriques, se tenant soigneusement éloignés de toute domination

temporelle, ils devront mieux obtenir du prolétariat une confiance spirituelle qu'il refusera de plus en plus à l'ambition des lettrés.

Mais, quelle que soit l'aptitude directe du positivisme à rectifier les tendances populaires, il ne pourrait y suffire sans une sage participation des conservateurs qui doivent continuer à gouverner jusqu'à ce que le sacerdoce ait suscité les chefs pratiques de la transition finale. La politique provisoire ne saurait se borner à maintenir avec énergie l'ordre matériel, ni même à seconder avec prudence le développement industriel. Ces deux conditions, dont les conservateurs empiriques ont assez senti la connexité, doivent être complétées par une troisième, non moins nécessaire, quoique plus méconnue jusqu'ici : respecter scrupuleusement le mouvement intellectuel, quelque déréglé qu'il devienne. Sans un tel complément, directement relatif à l'issue d'une révolution plus philosophique que politique, la transition organique ne pourrait jamais être assez instituée. Il est spécialement exigé par l'obligation universelle de proclamer, comme base nécessaire de l'ordre et du progrès, la séparation, d'abord spontanée, puis systématique, entre l'influence théorique et l'autorité pratique. Puisque les conservateurs reprochent, avec raison, aux révolutionnaires de chercher des remèdes politiques à des maux uniquement susceptibles de guérison morale, ils deviennent inconséquents en refusant le libre essor de la solution spirituelle. Une telle contradiction n'aboutit qu'à seconder l'ambition subversive des lettrés, seuls adversaires réels de la séparation normale entre le commandement et le conseil.

Rien ne justifie le pouvoir temporel de comprimer la

liberté d'exposition et même de discussion, depuis que les dangers qu'elle suscite en un temps d'anarchie mentale et morale peuvent être assez surmontés par le pouvoir spirituel, d'après une doctrine complète et décisive. Quoique le sacerdoce positif reste encore réduit à son fondateur, il peut déjà remplir un office dont les conditions fondamentales sont entièrement satisfaites. Son extension doit naturellement résulter du développement de ce service, qui suppose le libre cours de la maladie, essentiellement intellectuelle, que la religion universelle est maintenant destinée à guérir, pour inaugurer le règne de l'Humanité. Toutes les divagations théoriques doivent pouvoir se produire sans obstacles, sauf la répression spéciale des perturbations pratiques qu'elles susciteraient. Mieux on apprécie le besoin d'une discipline spirituelle, plus on doit sentir l'importance d'une liberté nécessaire à son avénement, soit pour ôter aux anarchistes le prestige de la persécution, soit afin de prouver au peuple que les bases de la société ne redoutent aucun examen.

Une telle condition ne sera bien remplie qu'en réduisant toute la police de la presse à la stricte obligation de signer un écrit quelconque, plus l'indication du domicile de l'auteur, avec la date et le lieu de sa naissance. La responsabilité personnelle n'étant jamais contestable, la législation peut être sévère contre quiconque voudrait l'éluder ; malgré l'anarchie actuelle, les mœurs occidentales, surtout chez les prolétaires, seconderont toujours, à cet égard, la sollicitude officielle.

Pour compléter l'installation de la liberté spirituelle, sans laquelle la révolution moderne ne saurait se terminer, il faut que les conservateurs ôtent autant aux onto-

logistes qu'aux théologistes la présidence de l'éducation universelle, en supprimant tout budget théorique. Quoique celui du catholicisme soit le plus onéreux, il n'est pas le plus nuisible; son abolition, ci-dessus motivée, serait non moins insuffisante qu'injuste, si les métaphysiciens, et même les savants, gardaient leurs subventions officielles. Le dernier chapitre de ma *Politique positive* explique l'ensemble des mesures qu'exige la triple émancipation, soit pour indemniser les personnes, soit afin de remplacer les services, suivant les modes propres à la transition organique. Si le sacerdoce apte à terminer la révolution doit longtemps rester dépourvu de tout subside officiel, les doctrines qui tendent à la perpétuer ne sauraient conserver leurs budgets sans une inconséquence aussi nuisible à l'ordre qu'au progrès. Il faut espérer que les hommes d'État sentiront bientôt la contradiction qu'ils présentent quand ils déplorent l'influence des lettrés, tout en protégeant des classes que la liberté rendrait bientôt impuissantes. Je ne dois pas négliger d'étendre spécialement cette appréciation jusqu'aux corporations scientifiques, dont le budget, quoique le moins dispendieux, est, au fond, le plus pernicieux, parce qu'il entretient une dégénération directement nuisible à la source théorique de la réorganisation occidentale. Également anarchiques et rétrogrades, ces corps, heureusement détruits par l'ébranlement français, ont assez prouvé, depuis leur restauration, combien fut sage, quoique empirique, leur première abolition, quand ils avaient déjà rempli leur office passager.

Dispositions spéciales.

Je n'aurais point assez caractérisé la conduite des conservateurs envers les révolutionnaires si son appréciation générale n'était pas suivie, comme pour les ré-

trogrades, de l'indication des dispositions spéciales qui doivent compléter une telle politique. Les deux modes connexes de ce complément exigent d'abord une commune explication, quant à la modification nécessaire du vote universel qui constitue la consécration officielle de la maladie occidentale. Quoiqu'il importe de restreindre, autant que possible, un usage toujours subversif, il ne saurait entièrement cesser que quand la réorganisation spirituelle aura transformé l'état anormal dont il fournit le symptôme légal.

Néanmoins, sans attendre l'avénement direct de la sociocratie, on peut maintenant faciliter la préparation qu'il exige en apportant au vote deux modifications générales, qui seront bientôt acceptées par tous les dignes démocrates. La première consiste dans l'entière publicité des suffrages, afin d'assurer une responsabilité que les âmes corrompues ou timides peuvent seules refuser. Secondement, il faut autoriser la libre délégation de chaque vote, pour que l'influence officielle se proportionne à l'ascendant réel.

La moralité des suffrages et leur concentration graduelle étant ainsi garanties, l'état démocratique se trouvera bientôt modifié de manière à permettre les deux développements connexes qui doivent caractériser la conduite des conservateurs envers les révolutionnaires.

1° *Système d'épuration.* Dès son début, au quatorzième siècle, la révolution occidentale fit spontanément surgir une distinction, de plus en plus marquée dans tout son cours, entre les deux écoles qui concoururent au mouvement moderne, l'une par la liberté, l'autre pour l'égalité. Leur incompatibilité se trouva dissimulée tant que le progrès politique dut surtout consister à dé-

truire un régime devenu rétrograde. Mais, quand il fallut construire, la crise centrale fit bientôt sentir que le nivellement exige la compression permanente des supériorités quelconques, tandis que le libre essor développe l'inégalité. Néanmoins, l'hétérogénéité propre au parti révolutionnaire y permet encore la coexistence des deux écoles, dont l'opposition reste implicite, comme pendant les cinq siècles antérieurs, sous la prépondérance des conservateurs, équivalente à la résistance des rétrogrades. Or, la saine politique doit aujourd'hui manifester et développer cette distinction, en accueillant les vrais libéraux et repoussant les purs niveleurs ; car les premiers ne deviennent anarchiques que quand ils prennent le moyen pour le but, tandis que les seconds sont toujours indisciplinables. Telle est l'épuration systématique qui peut seule permettre au parti révolutionnaire de concourir, à sa manière, autant que le parti rétrograde, à l'installation de la transition organique, sous la commune présidence du parti conservateur.

Cette scission semble essentiellement équivalente à celle, ci-dessus motivée, entre les lettrés et les prolétaires, où résident maintenant les chefs et les membres de la démocratie occidentale. En effet, les premiers prêchent surtout l'égalité, tandis que les seconds préfèrent spontanément la liberté, suivant les tendances respectives vers la domination ou l'amélioration. Néanmoins, les lettrés aspirent à la liberté quand ils sont comprimés, et les prolétaires à l'égalité lorsqu'ils espèrent prévaloir. Quoique chacune des deux séparations doive être prise en considération habituelle, il faut toujours éviter de les confondre, et même il importe de subordonner l'une à l'autre. Les conservateurs doivent,

par exception, autant accueillir les lettrés sincèrement libéraux que repousser les prolétaires vraiment niveleurs; parce que, contre leurs natures respectives, ceux-ci sont impropres à seconder une saine politique, tandis que ceux-là peuvent s'y rallier. Toutes les dignes aspirations à la liberté tendent à sortir de l'état purement révolutionnaire, en disposant à séparer les deux puissances, dont la confusion caractérise l'anarchie moderne. Au contraire, depuis que l'égalité ne peut plus être confondue avec la fraternité, la persistance à niveler indique toujours une infériorité, de cœur et d'esprit, qui rend incapable de seconder la régénération occidentale.

Il faut aussi comparer la distinction qui doit prévaloir envers les révolutionnaires au contraste des deux modes opposés que comporte l'anarchie moderne. Quoique ce camp ait toujours été rallié par une doctrine, ses dogmes n'ont jamais cessé de flotter entre deux aberrations contraires, l'individualisme et le communisme. L'état normal de la société demande que le concours se concilie toujours avec l'indépendance. Mais, dans la progression occidentale, cette conciliation ne put être dignement ébauchée que sous la dernière phase du moyen âge, suivant le mode propre au monothéisme défensif. Pendant tout le cours de la révolution moderne, les deux conditions de l'ordre divergèrent de plus en plus, et les besoins du progrès firent prévaloir l'indépendance sur le concours, inversement au caractère politique de l'antiquité. Depuis que la destination organique de la crise finale est devenue assez appréciable, l'instinct révolutionnaire pousse davantage au communisme qu'à l'individualisme, quoique ces deux

tendances puissent habituellement converger contre la domination des conservateurs. Elles ne cesseront de coexister ainsi que d'après l'ascendant nécessaire du positivisme, qui doit simultanément éteindre les deux aberrations, en conciliant radicalement l'indépendance et le concours.

Tant que cette conciliation, actuellement instituée, n'est pas accomplie, la saine politique peut obtenir plus d'assistance des communistes que des individualistes. Comparés chez les prolétaires, seuls révolutionnaires désormais importants, les premiers caractérisent l'anarchie propre aux villes, et les seconds celle des campagnes. Envers la plus orageuse des questions sociales, ceux-ci tendent vers la dispersion indéfinie des richesses, tandis que ceux-là poussent à leur concentration absolue.

Quoique le communisme doive aujourd'hui sembler plus anarchique que l'individualisme, parce qu'il est plus imminent, cette opportunité peut indiquer la transformation qu'il ébauche dans l'instinct révolutionnaire, qui s'efforce ainsi de quitter le caractère critique pour prendre l'attitude organique. L'un annonce le dérèglement de l'altruisme, tandis que l'autre consacre la prépondérance de l'égoïsme. Au nom du sentiment social, le positivisme fera bientôt comprendre aux meilleurs communistes que la solidarité reste insuffisante, et même contradictoire, quand elle n'est pas subordonnée à la continuité : mais les individualistes font autant prévaloir le présent sur l'avenir que sur le passé. Posant le problème social, quoique d'après une solution non moins étroite que subversive, les premiers deviennent accessibles aux démonstrations résultées de l'indivisibilité de

l'existence humaine, où l'essor matériel ne saurait être réglé séparément de l'ordre spirituel. Mais les seconds, consacrant la routine révolutionnaire, se bornent à disputer la possession du pouvoir sans discipliner son exercice autrement que par des restrictions anarchiques.

On peut maintenant comparer ce contraste aux deux précédents, de manière à caractériser les ressemblances et les différences. Quoique les lettrés soient plus individualistes que communistes, l'instabilité qui leur est propre leur permet de se mettre au service de toutes les tendances susceptibles de satisfaire leur ambition. Réciproquement, sans perdre leur disposition naturelle au communisme, les prolétaires se trouvent poussés à l'individualisme quand l'activité rurale fait trop sentir le besoin et la possibilité du degré de possession personnelle qui doit devenir universel. Bien que les communistes semblent disposés à renoncer à la liberté pour obtenir l'égalité, cette déviation cessera, chez la plupart d'entre eux, quand le positivisme leur fera reconnaître la nature, essentiellement morale, du problème dont ils proclament la solution politique. Au contraire, les passions et les préjugés propres aux individualistes les poussent surtout à niveler, quoiqu'ils poursuivent l'indépendance en vue de l'isolement.

Pour avoir assez indiqué l'épuration qu'exige le parti révolutionnaire, il faut encore comparer la division principale à celle qu'une mémorable transformation a définitivement opérée entre les parlementaires et les dictatoriaux. Les uns perpétuent la phase protestante de l'instinct progressiste, et les autres caractérisent son état catholique, seul immédiatement susceptible d'une régénération systématique. Quoique cette distinction diffère

des précédentes, les individualistes et les lettrés préfèrent le régime parlementaire, qui favorise l'isolement et l'ambition ; tandis que les communistes et les prolétaires adoptent la dictature comme convenant mieux à la rénovation. Ce nouveau contraste ressemble davantage au principal, parce que les purs niveleurs aspirent au règne des assemblées, tandis que les vrais libéraux tendent vers l'état dictatorial ; l'ensemble de la révolution occidentale confirme cette appréciation. Néanmoins, les deux distinctions ne sauraient coïncider ; car la passion de l'égalité peut pousser à l'emploi de la dictature, et l'instinct de la liberté disposer au régime parlementaire, quoique ces inversions doivent être exceptionnelles et passagères. Mais ces divisions doivent être surtout rapprochées d'après leur similitude envers l'appréciation de la séparation fondamentale des deux puissances. Car, la concentration dictatoriale manifeste l'incompétence théorique du pouvoir pratique, tandis que la dispersion parlementaire dissimule la confusion entre le conseil et le commandement.

En comparant les quatre modes propres à la décomposition du plus incohérent de tous les partis, on reconnaît la nécessité de faire toujours prévaloir, dans son épuration systématique, la division entre les libéraux et les niveleurs, sans jamais négliger les autres contrastes.

2° *Alliance politique.* Une telle préparation peut seule permettre aux vrais conservateurs de trouver un appui continu chez les dignes révolutionnaires, pour installer la transition organique. D'après leur incompatibilité naturelle avec la situation moderne, les rétrogrades sont essentiellement passifs, de manière à ne comporter qu'une

ligue religieuse. Mais l'activité propre aux révolutionnaires, comme représentants spontanés du programme occidental, les rend susceptibles d'une alliance politique, sans laquelle l'initiative des conservateurs ne pourrait assez surmonter les résistances qu'elle trouvera.

Ce concours nécessaire sera surtout fourni par les communistes prolétaires, quand ils auront suffisamment accepté la dictature, d'après une digne renonciation à l'égalité. La double modification du vote est principalement destinée à seconder ces préparations connexes. Quand elles seront assez accomplies, les dignes communistes pourront spontanément devenir les auxiliaires actifs d'une systématisation qui doit subordonner la politique à la morale, pour instituer la vraie sociabilité.

Leur coopération comportera d'autant plus d'efficacité qu'elle émanera surtout du sentiment, dont la prépondérance caractérise la synthèse finale. C'est sous l'impulsion du cœur que les positivistes pourront pleinement surmonter toutes les résistances de l'absolutisme, en manifestant sa connexité naturelle avec l'égoïsme et celle du relativisme avec l'altruisme. Quoique les communistes tendent maintenant à renverser la famille comme la société, ces dispositions sont indépendantes de leurs sentiments et ne résultent que de leur fausse appréciation du problème humain. Au nom du but qu'ils poursuivent, on peut les conduire à reconnaître que l'intelligence a plus besoin que la richesse d'être toujours ramenée au service de l'humanité. Cette conviction suffira pour leur faire apprécier l'insuffisance de leur désastreuse solution. Sans être encore convertis au positivisme, ils sentiront son aptitude à mieux résoudre le problème qu'ils ont posé. Dès lors, leurs dispositions à la vénération comme

au dévouement prendront une direction salutaire, de manière à préparer les mœurs normales, en faisant, au nom de la sociabilité, respecter la fortune et même le pouvoir, tant que le commandement restera séparé de la richesse.

Sous l'aspect intellectuel, l'alliance politique des dignes révolutionnaires peut seule permettre aux vrais conservateurs de surmonter les résistances que doit aujourd'hui rencontrer la prépondérance nécessaire de l'esprit d'ensemble sur l'esprit de détail. Cette seconde assistance se lie à la première, d'après la connexité naturelle entre les tendances synthétiques et les dispositions sympatiques. La fondation du positivisme confirme une telle relation, puisque sa philosophie surgit sous l'impulsion sociale, et n'a même produit que des convictions stériles chez ceux qui ne la rattachent point à la réorganisation du pouvoir spirituel. Or, à cet égard, comme à tout autre, le communisme indique et prépare la transformation organique de l'instinct révolutionnaire. Quoiqu'il semble radicalement méconnaître la séparation des deux puissances, cette aberration n'est vraiment incurable que chez les docteurs, toujours enclins à négliger le but pour les moyens. Mais le communisme dispose les prolétaires à l'admission de cette base, en tendant à faire prévaloir la morale sur la politique, afin d'instituer la discipline qu'il cherche. Tous les autres révolutionnaires sont devenus les prôneurs d'une spécialité dispersive, malgré les nobles traditions des énergiques directeurs de l'ébranlement français, dont l'efficacité théorique n'est maintenant appréciée que par les positivistes.

Quoique naturellement commune aux cinq éléments de l'occidentalité, cette double assistance convient sur-

tout au peuple investi de l'initiative régénératrice. Ce ne sont pas les catholiques qui peuvent aider les conservateurs français à faire prévaloir l'esprit synthétique et l'instinct sympathique au milieu d'une bourgeoisie égoïste et frivole, où des forces susceptibles de régénération restent dominées par des classes destinées à s'éteindre. Sans l'énergie des dignes communistes, la dictature centrale demeurerait incapable de surmonter d'actives résistances, qui conduisirent son organe le plus célèbre à restaurer, malgré ses propres répugnances, une corporation anarchique et rétrograde. Lorsque cette assistance sera suffisamment développée, le communisme pourra concourir autant que le catholicisme à seconder les conservateurs pour l'installation décisive de la transition organique. Tous deux serviront à proclamer deux problèmes nécessaires, l'un politique, l'autre religieux, dont chacun ne peut être vraiment posé que d'après une solution quelconque, jusqu'à ce que leur connexité fasse prévaloir la seule doctrine qui les ait résolus.

Malgré de graves apparences et des dangers réels, le mauvais esprit révolutionnaire appartient davantage à la bourgeoisie qu'au milieu populaire, du moins chez la nation centrale. La principale opposition à la concentration nécessaire du pouvoir et de la richesse émane de ceux qui, sans pouvoir devenir patriciens, ne veulent pas être prolétaires. C'est là que se développe, envers toutes les hautes positions, une envie que la religion peut seule guérir. Elles n'inspirent aux prolétaires qu'une défiance aisément surmontable d'après une digne conduite, malgré l'ascendant actuel des sophismes anarchiques. Un instinct confus indique à la bourgeoisie que la régé-

nération occidentale exige son extinction graduelle, pour transformer ses meilleurs chefs en vrais patriciens et la plupart de ses membres en purs prolétaires, en éliminant tous les débris métaphysiques. Quoique cette épuration et cette régénération ne puissent être directement accomplies que par les positivistes, les conservateurs doivent les annoncer et même les préparer. Or, ils ne pourraient remplir cet office sans l'assistance des prolétaires, seuls intéressés au succès d'un mouvement d'où dépend l'avénement du patriciat qui doit régulariser leur incorporation nécessaire à la société moderne.

Il sera facile aux conservateurs d'éviter la dangereuse initiative de tels auxiliaires, qui, malgré leur participation aux mœurs révolutionnaires, sont plus disciplinables que les bourgeois. La constante répression qu'exigent les aspirations à l'égalité ne sera jamais soupçonnée de tendance oppressive quand les conservateurs auront assez accepté le programme du positivisme sur l'éducation universelle. Quoique ce fondement général du régime définitif ne puisse être directement posé par eux, ils doivent, comme envers le patriciat, l'annoncer et le préparer. Une telle conduite suffira pour prévenir ou surmonter, sans rien céder à la démagogie, les inquiétudes que l'alliance nécessaire avec les rétrogrades pourrait inspirer quant à la vraie fraternité. Car l'universalité de l'éducation, loin de tendre vers une égalité subversive, développera toutes les dignes inégalités, en secondant l'essor du mérite dans tous les rangs.

D'après l'ensemble des indications précédentes, le parti révolutionnaire, convenablement épuré, doit devenir un précieux auxiliaire des vrais conservateurs pour

préparer la terminaison directe de la crise finale par le positivisme. Quoique ce parti constitue le principal siége de la maladie occidentale, l'initiative et la popularité qui lui sont encore propres ne permettent pas d'instituer sans lui la transition organique. Ses meilleurs membres ont assez avancé par leurs efforts spontanés pour que des impulsions systématiques puissent leur inspirer les progrès qu'exige le but qu'ils poursuivent.

En combinant ce chapitre avec le précédent, on reconnaît la possibilité d'instituer une politique qui d'abord semble dépourvue d'appuis suffisants dans le milieu qu'elle doit dominer. Quoique directement repoussée par les deux partis principaux, la conciliation entre l'ordre et le progrès est trop conforme à la situation occidentale pour ne pas trouver une puissante assistance chez les meilleurs rétrogrades et révolutionnaires. Ayant assez apprécié les deux alliances qui doivent aujourd'hui permettre l'ascendant d'une minime élite, il me reste à caractériser, d'après cette combinaison, la marche actuelle du parti constructeur.



# CONCLUSION.

## DESTINATION PROPRE AUX VRAIS CONSERVATEURS.

---

Le principal symptôme de l'aveuglement révolutionnaire consiste à vouloir que les réformes soient à la fois immédiates et radicales. Cette disposition constitue la source directe des perturbations occidentales. Mais la persistance d'une telle contradiction indique un sentiment empirique et confus de deux besoins connexes, qui ne peuvent être également satisfaits que depuis que la doctrine régénératrice se trouve entièrement élaborée.

Il serait impossible de terminer la révolution occidentale, si la conception générale de l'avenir humain n'avait pas été convenablement déduite d'une suffisante explication de l'ensemble du passé. Mais cette condition fondamentale exigeait un complément essentiel, afin de caractériser le régime provisoire qui convient à la transition finale. Ce résultat définitif de toute la synthèse historique doit seul en vérifier l'ensemble ; car, si la théorie sociologique ne pouvait nettement régler le présent, ce serait par suite d'une insuffisante détermination

de l'avenir, faute d'avoir assez expliqué le passé. La connexité de ces deux aptitudes est aussi nécessaire socialement qu'intellectuellement. Afin que la perspective de l'ordre final dissipe les principales inquiétudes, il faut qu'elle soit consolidée et complétée par le sentiment direct et continu de sa préparation actuelle. On peut ainsi calmer l'impatience des révolutionnaires, en accomplissant des améliorations immédiates, dont la tendance rénovatrice n'est pas douteuse. En même temps, les rétrogrades cessent de s'alarmer en voyant que les réformes radicales seront convenablement préparées.

Ces conditions, jusqu'à présent opposées, sans lesquelles le progrès restait incompatible avec l'ordre, ont été simultanément remplies au tome quatrième et dernier de ma *Politique positive*. La majeure partie de ce volume a déterminé l'avenir humain en appliquant la sociologie, statique et dynamique, systématisée dans les tomes précédents. D'après cela, le chapitre final a pleinement caractérisé la nature et la marche de la transition qu'exige l'avénement de l'état normal. On peut regarder cette distinction comme spontanément représentée dans la composition générale du présent opuscule. En effet, sa première et principale partie concerne surtout l'ordre final, tandis que les deux autres sont directement relatives à l'ensemble de la transition correspondante, que je devais ici développer davantage.

**Appréciation générale.** De cet examen général, il faut maintenant conclure la détermination spéciale de la politique qu'exige aujourd'hui l'installation décisive de cette transition, dont je dois d'abord rappeler la principale division, établie au dernier chapitre de ma *Politique positive*. J'y distingue deux modes successifs, l'un empirique et préparatoire, l'autre

systématique et définitif, selon que la dictature subit, même involontairement, l'impulsion émanée de la nouvelle synthèse, ou s'y trouve ouvertement convertie au positivisme. Il faut ici se borner à la première phase, la seule où les conservateurs proprement dits doivent et puissent dominer, la seconde étant uniquement réservée à des hommes d'État pleinement positivistes.

Pendant la période d'inauguration, que je crois destinée à durer environ une demi-génération, tous les vrais croyants, tant praticiens que théoriciens, se borneront à l'influence consultative, quand même le commandement leur serait offert. La foi positive ne peut utilement obtenir l'ascendant politique que quand son développement aura, d'une part, assez modifié l'opinion publique, et, d'une autre part, assez régénéré les hommes d'État. Jusqu'à ce que ces deux conditions soient remplies, les positivistes doivent uniquement éclairer les conservateurs ; ceux-ci peuvent seuls installer la transition organique, comme ceux-là l'accomplir.

Un tel début, outre que la situation l'impose, est spontanément propre à caractériser l'avénement de l'état normal, en indiquant déjà la séparation finale entre le commandement et le conseil. En même temps, les positivistes faciliteront ainsi l'essor de la transition organique, en exerçant une influence politique qui se trouvera purifiée de toute ambition temporelle. Cette attitude disposera les conservateurs à respecter une doctrine qui les guidera sans les assujettir, suivant une combinaison impossible jusqu'ici.

Mais il faut surtout remarquer l'aptitude directe d'une telle situation à régénérer les mœurs occidentales, en instituant le type anticipé de la vénération politique.

Outre que les pauvres ont aujourd'hui cessé de respecter les riches, les uns autant que les autres sont habituellement frondeurs envers les gouvernants. Les vrais positivistes, tant pratiques que théoriques, peuvent seuls donner maintenant l'exemple continu d'un respect sincère, au nom de l'Humanité, pour toute autorité, civile ou politique, en quelques mains qu'elle réside.

Outre leurs convictions générales, cette disposition leur est spécialement inspirée par les conditions propres à leur avénement direct dans la seconde et principale moitié de la transition organique, qui se prolongera jusqu'à la fin du siècle actuel. Car ils doivent alors fournir le dernier et meilleur type de la séparation provisoire entre la richesse et le commandement. Une telle scission résulta de la rupture nécessaire de l'unité théocratique, et se développa pendant tout le cours de la progression occidentale. Suspendue sous la dernière phase du moyen âge, elle est graduellement devenue le principal symptôme de la décomposition sociale qui caractérise la révolution moderne. Elle doit atteindre son degré final pendant le plein essor de la transition organique, puisque les chefs positivistes qu'exige la dictature systématique seront le plus souvent des prolétaires, seuls aptes à remplir toutes les conditions d'un tel ascendant.

Il est ainsi permis de compter sur l'énergie et la persistance des dispositions générales et spéciales de tous les vrais croyants à développer, au milieu de l'anarchie actuelle, une vénération politique qui leur sera bientôt appliquée. Les âmes les mieux émancipées sauront habituellement respecter le commandement et la richesse, sans attendre que ces deux éléments du pouvoir pratique aient retrouvé leur connexité normale. Car cette liaison

marquera la terminaison naturelle de la transmission organique, quand les riches seront assez régénérés pour ressaisir le gouvernement, qui doit normalement leur appartenir. Quoique ce résultat exige une dernière extension de la séparation provisoire, elle s'y trouvera purifiée du caractère subversif qu'elle a toujours développé jusqu'à présent. En transférant à quelques prolétaires un empire exceptionnel, le positivisme lui donnera pour but de faire graduellement surgir le vrai patriciat, assuré d'avance de la vénération plébéienne, d'après les mœurs introduites au début de la transition organique.

Ayant assez ébauché l'appréciation générale de la destination propre aux conservateurs, il faut d'abord indiquer les dispositions spéciales qu'exige la dictature correspondante, puis la marche occidentale de son installation. Mais, parmi ces trois parties de ma conclusion, la première n'est pas suffisamment signalée par l'ensemble des aperçus précédents. Je dois les compléter en expliquant davantage l'attitude et l'extension de la dictature qui peut seule installer le gouvernement préparatoire.

Elle indique déjà la séparation des deux puissances, principale base de l'état normal, d'après sa nature purement pratique, garantie par la pleine liberté d'exposition et la suppression de tout budget théorique. Mais elle offre un caractère exceptionnel, qui, quoique conciliable avec celui-là, tend à l'altérer, surtout en vertu des habitudes propres à la révolution moderne. Il faut que la dictature reste monocratique jusqu'à ce que l'ascendant de la foi positive ait assez modifié les mœurs pour permettre l'avénement du triumvirat systématique qui convient à la principale phase de la transition orga-

nique. Si le partage s'introduisait avant que les trois chefs puissent être assez ralliés par une doctrine complète, leurs discordances habituelles auraient bientôt compromis leur commune destination, à moins que l'un n'absorbât les autres. Le besoin initial de concentrer le gouvernement dans une seule main doit faire mieux apprécier les conditions propres à garantir le caractère exclusivement temporel du dictateur.

Cette garantie ne suffirait pas pour rassurer contre la rétrogradation si la dictature n'était pas, dès le début, autant républicaine que monocratique. Quoique les qualifications de républicains et de conservateurs ne soient point inconciliables, puisque d'heureux exemples les ont spontanément combinées, leur accord reste exceptionnel tant qu'il n'est pas systématisé. Le positivisme doit d'abord indiquer son aptitude organique en disposant à confondre ces deux tendances, dont chacune demeure insuffisante et devient dangereuse sans l'autre, comme prolongeant l'opposition entre l'ordre et le progrès. Aucune d'elles ne peut finalement persister, parce que chacune annonce des préoccupations trop exclusives et des aspirations trop vagues, qui ne se trouvent combinées et précisées que dans la nouvelle synthèse. Mais, pendant la première phase de la transition organique, leur concours permanent doit corriger les vices propres à leur usage spontané. Jusqu'à ce que le positivisme prévale, nul ne saurait être vraiment républicain sans devenir conservateur, ni rester véritablement conservateur sans devenir républicain. Le vague encore inhérent à ces dispositions n'a pas toujours empêché les républicains sincères de repousser l'attitude révolutionnaire comme incompatible avec leur but, ni les vrais conser-

vateurs de sentir la tendance du royalisme à compromettre l'ordre par la rétrogradation.

Pour garantir le progrès, la dictature monocratique doit donc devenir républicaine, dans tout l'Occident, suivant le mode et l'époque propres à chaque cas, d'après les distinctions ci-dessous indiquées. Mais, afin que l'ordre n'éprouve aucune altération, il importe que cette transformation soit toujours instituée d'en haut, sans émaner d'une insurrection quelconque. Sa principale destination exige partout une pleine renonciation à la violence, pour établir, entre les gouvernants et les gouvernés, le libre pacte qui doit graduellement amener une conciliation durable entre deux nécessités simultanées.

Quant à l'aptitude du positivisme envers cette pacification, il la préparera surtout en éclairant ceux auxquels appartient l'initiative. Il fera sentir aux gouvernements occidentaux les garanties de sécurité que procure une acceptation officielle de la situation républicaine, partout imminente ou réelle. Elle peut seule permettre au pouvoir d'acquérir l'intensité qu'exige le maintien continu de l'ordre matériel, au milieu du désordre intellectuel et moral. Toute insurrection peut être évitée ou surmontée dans une situation qui comportera le développement décisif d'un programme social jusqu'ici resté purement négatif, et dont l'élaboration détournera les gouvernés de sympathiser avec les perturbateurs quelconques. Mais, en outre, cette transformation offre aux gouvernants une extension directe de leur suprématie temporelle, qui ne saurait autrement se compléter et se consolider.

Toutes les tentatives opérées jusqu'ici pour sortir ir-

révocablement d'une vicieuse constitutionnalité, se sont trouvées plus ou moins compromises par une attitude rétrograde, dont la monocratie républicaine peut seule être assez préservée. C'est pourquoi la dictature empirique ne fut jamais complète ; tandis que le positivisme, en donnant au progrès des garanties systématiques, a directement proclamé la plénitude du commandement, sans susciter des réclamations sérieuses. Une digne transformation peut seule permettre au pouvoir pratique d'écarter les entraves, onéreuses et dégradantes, qu'il trouve encore dans les débris du régime parlementaire. Sans admettre les subtilités métaphysiques qui distinguent les lois des ordonnances ou décrets, il doit ainsi concentrer tout le gouvernement, en ne conservant qu'une assemblée purement financière pour le vote triennal du budget. Mais une telle dictature peut, en outre, obtenir une extension capitale, nécessairement incompatible avec l'hérédité monarchique, en introduisant la transmission sociocratique. Le libre choix du successeur, qui partout distinguera la sociocratie de la théocratie, est déjà possible aux gouvernements dont l'attitude garantit le progrès. Quand même ils obtiendraient sans cela la consécration légale d'une faculté que les rois ont souvent souhaitée, leur vœu ne pourrait aujourd'hui se réaliser que si l'héritier convenait au public indépendamment de cette origine.

Voilà comment l'union des conservateurs républicains avec les républicains conservateurs doit bientôt délivrer l'Occident d'une fatale alternative entre le joug des démagogues rétrogrades et celui des rétrogrades démagogues. Quand on voudra remplacer par un mot unique les deux combinaisons actuellement propres à caracté-

**[B]** Les quatre premières éditions de ce Calendrier furent publiées, avec le préambule intitulé *Système de commémoration*, en avril 1849, avril 1850, février 1851, et mai 1852; la cinquième en octobre 1852, dans le *Catéchisme positiviste;* et la sixième, en août 1854, dans le tome quatrième du *Système de politique positive.*

## *TABLEAU CONCRET DE LA PRÉPARATI*
### *par la libre connexité d*

| | | PREMIER MOIS. **MOÏSE.** LA THÉOCRATIE INITIALE. | | DEUXIÈME MOIS. **HOMÈRE** LA POÉSIE ANCIENNE |
|---|---|---|---|---|
| Lundi. . . . | 1 | Prométhée. . . . . . . . | *Cadmus.* | Hésiode. |
| Mardi . . . . | 2 | Hercule. . . . . . . . . | *Thésée.* | Tyrtée. . . . . . . . . . |
| Mercredi. . . | 3 | Orphée. . . . . . . . . | *Tirésias.* | Anacréon. |
| Jeudi . . . . | 4 | Ulysse. | | Pindare. |
| Vendredi . . | 5 | Lycurgue. | | Sophocle. . . . . . . . . |
| Samedi . . . | 6 | Romulus. | | Théocrite. . . . . . . . . |
| DIMANCHE . . | 7 | **NUMA.** | | **ESCHYLE.** |
| | 8 | Bélus. . . . . . . . . | *Sémiramis.* | Scopas. |
| | 9 | Sésostris. | | Zeuxis. |
| | 10 | Menou. | | Ictinus. |
| | 11 | Cyrus. | | Praxitèle. |
| | 12 | Zoroastre. | | Lysippe. |
| | 13 | Les Druides. . . . . . . | *Ossian.* | Apelles. |
| | 14 | **BOUDDHA.** | | **PHIDIAS.** |
| | 15 | Fo-Hi. | | Ésope. . . . . . . . . . |
| | 16 | Lao-Tseu. | | Plaute. |
| | 17 | Meng-Tseu. | | Térence. . . . . . . . *M* |
| | 18 | Les théocrates du Tibet. | | Phèdre. |
| | 19 | Les théocrates du Japon. | | Juvénal. |
| | 20 | Manco-Capac. . . . | *Taméhaméa.* | Lucien. |
| | 21 | **CONFUCIUS.** | | **ARISTOPHANE.** |
| | 22 | Abraham. . . . . . . . . . | *Joseph.* | Ennius. |
| | 23 | Samuel. | | Lucrèce. |
| | 24 | Salomon. . . . . . . . . | *David.* | Horace. |
| | 25 | Isaïe. | | Tibulle. |
| | 26 | Saint-Jean-Baptiste. | | Ovide. |
| | 27 | Haroun-al-Raschid. | *Abdérame III.* | Lucain. |
| | 28 | **MAHOMET.** | | **VIRGILE.** |

Septième édition, août 1855, dans l'*Appel aux conservateurs*, page 115.

Paris, le lundi 22 Charlemagne 67 (9 juillet 1855),

AUGUSTE COMTE,
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

[B′]

Les quatre premières éditions de ce Calendrier furent publiées, avec le préambule intitulé *Système de commémoration*, en avril 1849, avril 1850, février 1851, et mai 1852 ; la cinquième en octobre 1852, dans le *Catéchisme positiviste;* et la sixième, en août 1854, dans le tome quatrième du *Système de politique positive*.

# CA

## *TABLEAU CONCRET DE LA PRÉPARATION*
## *par la libre connexité des ci*

| | | HUITIÈME MOIS. **DANTE.** L'ÉPOPÉE MODERNE. | NEUVIÈME MOIS. **GUTTEMBERG.** L'INDUSTRIE MODERNE. |
|---|---|---|---|
| Lundi. . . . | 1 | Les Troubadours. | Marco-Polo. . . . . . . *Charc* |
| Mardi. . . . | 2 | Bocace. . . . . . . . . . *Chaucer.* | Jacques Cœur. . . . . . *Gresh* |
| Mercredi. . . | 3 | Rabelais. | Gama. . . . . . . . . . *Magell* |
| Jeudi. . . . . | 4 | Cervantes. | Neper. . . . . . . . . . *Bri* |
| Vendredi. . . | 5 | La Fontaine. . . . *Robert Burns.* | Lacaille. . . . . . . . . *Delam* |
| Samedi . . . | 6 | Foë. . . . . . . . . . *Goldsmith.* | Cook. . . . . . . . . . *Tasm* |
| DIMANCHE . . | 7 | **ARIOSTE.** | **COLOMB.** |
| | 8 | Léonard de Vinci. . . . *Le Titien.* | Benvenuto Cellini. |
| | 9 | Michel-Ange. . . . *Paul Véronèse.* | Amontons. . . . . . *Wheatst* |
| | 10 | Holbein. . . . . . . . *Rembrandt.* | Harrison. . . . . . *Pierre Le* |
| | 11 | Poussin. . . . . . . . . *Lesueur.* | Dollond. . . . . . . . . *Grah* |
| | 12 | Velasquez. . . . . . . . *Murillo.* | Arkwright. . . . . . . . *Jacqu* |
| | 13 | Téniers. . . . . . . . . *Rubens.* | Conté. |
| | 14 | **RAPHAEL.** | **VAUCANSON.** |
| | 15 | Froissart. . . . . . . . *Joinville.* | Stévin. . . . . . . . . *Torric* |
| | 16 | Camoens. . . . . . . . . *Spenser.* | Mariotte. . . . . . . . . . *Bo* |
| | 17 | Les Romancistes espagnols. | Papin. . . . . . . . . *Worces* |
| | 18 | Châteaubriand. | Black. |
| | 19 | Walter-Scott. . . . . . . *Cooper.* | Jouffroy. . . . . . . . . *Ful* |
| | 20 | Manzoni. | Dalton . . . . . . . . *Thilo* |
| | 21 | **TASSE.** | **WATT.** |
| | 22 | Pétrarque. | Bernard de Palissy. |
| | 23 | Thomas A'Kempis. *Louis de Grenade et Bunyan.* | Guglielmini. . . . . . . . *Rig* |
| | 24 | Mme de Lafayette. . *Mme de Staël.* | Duhamel (du Monceau). *Bourge* |
| | 25 | Fénelon. *Saint-François-de-Sales.* | Saussure. . . . . . . . . *Boug* |
| | 26 | Klopstock. . . . . . . . *Gessner.* | Coulomb. . . . . . . . . *Bo* |
| | 27 | Byron. . . . . . . . *Élisa Mercœur.* | Carnot. . . . . . . . . . *Vaul* |
| | 28 | **MILTON.** | **MONTGOLFIER.** |

Septième édition, août 1855, dans l'*Appel aux conservateurs*, page 115.

Paris, le lundi 22 Charlemagne 67 (9 juillet 1855),

AUGUSTE COMTE,

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

riser ceux qui concilient l'ordre et le progrès, le nom de constructeur distinguera ce parti des deux camps opposés qui persistent à rêver la démolition ou la rétrogradation. Mais ce titre, qui marque la disposition à construire sans déterminer la nature de la construction, sera bientôt absorbé dans la qualification de positiviste, seule apte à définir l'ensemble des tendances organiques, tant religieuses que politiques.

**Dispositions spéciales.**

Je dois maintenant caractériser les deux institutions spéciales qui, nécessaires au développement de la transition finale, conviennent à son installation, pour compléter et consolider l'attitude libérale et la nature pratique de la monocratie républicaine. Vu leur connexité spontanée, ces deux transformations, l'une spirituelle, l'autre temporelle, détermineront une impulsion directement propre à placer et maintenir les gouvernés et les gouvernants dans les dispositions qu'exige la régénération occidentale.

1° *Culte historique.* La première sera suffisamment définie en reproduisant ici le tableau (*B*, *B'*, *ci-contre*) qui résume ma fondation du système de commémoration que je destinai, dès 1848, à reconstruire, en Occident, la conception et le respect de l'ensemble du passé. Dans ma *Politique positive*, j'ai spécialement indiqué les principaux inconvénients qui résultent de la nature concrète d'un tel culte, où le fétichisme, le plus décisif et le plus prolongé de tous les états préparatoires, ne peut trouver aucune place, faute de comporter des noms. Quoique la théocratie y figure, un motif équivalent l'empêche d'y recevoir le développement qu'exigeraient son importance et sa durée. Essentiellement réduit à la progression, de plus en plus révo-

lutionnaire, qui, depuis trente siècles, conduit l'Occident de la théocratie initiale à la sociocratie finale, ce tableau consacre au mouvement moderne une extension disproportionnée à son poids historique. Même envers ces cinq siècles, le culte concret ne saurait honorer les divers éléments de l'occidentalité suivant leur valeur respective; car une telle représentation n'embrasse que l'intelligence et l'activité, sans pouvoir directement admettre le sentiment.

Il fallait ici rappeler ces imperfections naturelles, soit afin de mieux indiquer la destination passagère d'une institution uniquement adaptée à la transition organique, soit pour faire assez sentir les dispositions qu'exige le développement d'un mode provisoire. Les prêtres de l'Humanité, seuls capables de diriger un culte qui suppose une connaissance profonde et familière de la vraie philosophie de l'histoire, sauront le faire partout pratiquer de manière à diminuer autant que possible ses divers inconvénients. Malgré ces défauts, il pourra suffisamment atteindre sa principale destination, consistant à ranimer les pensées et les sentiments historiques chez les Occidentaux graduellement entraînés, depuis la fin du moyen âge, vers la rupture de toute continuité. C'est pourquoi j'ai dû toujours exclure d'un tel système de commémoration les illustrations purement négatives, où les services se bornèrent à détruire sans rien construire, quelle que fût d'ailleurs l'opportunité des démolitions. Quoiqu'une telle exclusion ait excité beaucoup d'indignation parmi les protestants, les déistes, et les sceptiques, je me suis félicité d'y persister, en reconnaissant qu'elle n'avait nullement entravé l'appréciation des progrès politiques

vraiment liés aux doctrines critiques. Si ce tableau n'embrasse point l'explosion française, c'est parce que la crise qu'elle inaugura constitue davantage le début de la régénération finale que la conclusion de la vie préparatoire; mais cet ébranlement fournit l'ère propre au calendrier historique. J'aurais altéré l'unité de mon idéalisation du passé par un mélange quelconque des éléments propres au siècle exceptionnel qui sépare l'extinction du théologisme et l'installation du positivisme, comme celui de Constantin et Théodose envers le polythéisme et le monothéisme.

Un coup d'œil jeté sur ce tableau fait aussitôt saisir son économie générale, quand on a d'abord admis la division positiviste de l'année occidentale en treize mois tous composés de quatre semaines, et suivis d'un jour complémentaire, plus le jour propre aux années bissextiles. En n'assignant ni nom ni date aux deux jours exceptionnels, assez désignés par des commémorations collectives, on obtient la perpétuité qui convient au calendrier historique. Le système de glorification consiste à coordonner historiquement trois sortes de types décroissants, mensuels, hebdomadaires, et quotidiens, dont les derniers comportent quelquefois des adjoints, qui les remplacent dans les années bissextiles. Mais la vraie philosophie de l'histoire se trouve assez représentée par l'ensemble des soixante-cinq célébrations qui dominent les mois et les semaines. D'après la reproduction annuelle de ces solennités, le sacerdoce positif aura bientôt surmonté les principaux obstacles qu'éprouve la régénération occidentale, en faisant partout sentir la conciliation fondamentale entre l'ordre et le progrès.

Mais un office où doit directement commencer la ré-

organisation spirituelle a surtout besoin de la liberté qui la caractérise. Quand même les avantages du calendrier historique disposeraient quelques gouvernements à lui procurer une autorité légale, le Grand-Prêtre de l'Humanité repousserait un privilége contraire à l'indépendance sacerdotale. Les hommes d'État qui sentiront la supériorité du calendrier positiviste pourront individuellement multiplier les adhésions spontanées qu'il a successivement obtenues depuis sept ans.

On doit seulement demander aux gouvernements bien disposés une concession pleinement conciliable avec le respect universel de la liberté spirituelle, afin de procurer au culte public de l'Humanité les temples qu'exige son développement. Sans construire des édifices spéciaux, ils peuvent accorder au positivisme quelques-uns de ceux qui deviendront naturellement vacants d'après la désuétude croissante des autres fois, quand la suppression du budget théorique permettra de manifester le véritable état des âmes occidentales. En me bornant au cas le plus décisif, j'ose ici demander, comme indice de régénération, qu'on me livre le temple solennellement voué, dès le début de la crise finale, au culte des grands hommes, que j'ai seul systématisé de manière à permettre son essor continu. L'inscription actuelle devrait subsister, sauf à remplacer la Patrie par l'Humanité, pour indiquer l'universalité nécessaire d'un culte qui, dès son début, embrasse tout l'Occident, et doit ensuite recevoir, envers tous les pays, des extensions graduelles. Cet édifice constitua toujours un programme sociolâtrique, dont la réalisation ne pouvait appartenir qu'à la religion positive. Quand le catholicisme tenta de se l'approprier, l'opinion publique re-

procha toujours cette usurpation aux gouvernements qui l'autorisèrent : on y vit un signe de rétrogradation plus décisif que ne l'indiquait la vaine interdiction d'un office encore impossible. Aucun scrupule ne peut donc empêcher de consacrer ce temple à sa vraie destination, puisque toutes les conditions de doctrine et de culte qu'elle exigeait se trouvent maintenant remplies.

De tels édifices permettront au sacerdoce positif de développer régulièrement l'efficacité morale et politique de la religion de l'Humanité, profondément liée au système de commémoration, où consiste aujourd'hui son début. Tous les efforts que peut maintenant exiger la régénération graduelle des âmes occidentales seront toujours susceptibles d'être annuellement rattachés aux soixante-cinq apothéoses, où les meilleurs partisans des croyances provisoires viendront librement apprécier la foi définitive. L'irrévocable transformation du système d'hypocrisie en système de ménagement permettra de développer des sympathies religieuses qu'on s'efforce aujourd'hui de dissimuler d'après la juste crainte de seconder une disposition rétrograde. Mais, quand l'extinction du budget théologique aura dissipé toute inquiétude à cet égard, les âmes déjà régénérées se plairont à témoigner au catholicisme les sentiments que mérite l'ensemble de ses services. Réciproquement, les vrais positivistes devront alors espérer que les magistrats, les femmes, et même les prêtres, sincèrement fidèles au meilleur des cultes préliminaires, viendront dignement participer à la célébration finale de ses principales gloires.

2° *Décomposition politique.* Naturellement concentrée dans la métropole humaine, la sociolâtrie fera bientôt sentir l'importance religieuse de la transformation po-

litique qui, spécialement invoquée pour des besoins temporels, est surtout exigée par les destinées spirituelles de l'incomparable cité. Quoique Rome fût, au moyen âge, le centre officiel de la nouvelle occidentalité, cette prolongation de l'ancien ascendant n'empêcha jamais Paris de rallier, même en Italie, les prédilections spontanées de tous les Occidentaux. Les cités peuvent moins que les familles renouveler leurs destinées; le siége nécessaire de la domination temporelle ne pouvait donc devenir la métropole spirituelle que pendant le règne provisoire du théologisme le plus passager. Sous Charlemagne, le peuple central obtint la présidence occidentale que les croisades développèrent, et la prépondérance de Paris était partout reconnue avant la fin du moyen âge. Mais, pour assurer l'indépendance de l'initiative déjà conférée à la sainte cité, la révolution moderne dut lui procurer un ascendant politique qui maintenant altère sa suprématie religieuse.

Graduellement devenu le centre de la France, qui réellement consiste en lui, puisqu'il forme le seul lien de provinces spontanément incohérentes, Paris ne saurait longtemps garder une domination désormais incompatible avec ses meilleures destinées. Ce n'est point ici le lieu d'exposer ni la loi statique qui circonscrit l'extension territoriale des États vraiment libres, ni l'explication dynamique de la décomposition déjà commencée envers les nationalités exorbitantes que la révolution occidentale fit provisoirement surgir. Il suffit à cet opuscule de rattacher le partage spontané de l'agrégation française à la réorganisation religieuse dont Paris constitue l'unique centre, non-seulement pour la planète humaine, ou quant à l'ensemble de l'Occident, mais même

à l'égard du territoire français. La métropole nécessaire de la religion universelle ne pourrait pas conserver l'assentiment spirituel des provinces actuellement soumises à sa domination temporelle, si cet empire n'était bientôt transformé de manière à faire déjà pressentir sa prochaine dissolution. En effet, une telle confusion de pouvoirs serait directement contraire à l'institution fondamentale du régime final, et ne saurait maintenant persister que d'après une tyrannie bientôt intolérable.

Pour que le début de la transition organique prépare une décomposition que sa terminaison doit seule accomplir, il importe que le dictateur français diminue graduellement une centralisation exagérée, qui depuis longtemps suscite d'unanimes réclamations. Tel est le but direct de l'institution des intendances, ordinairement composées de cinq départements, envers lesquels chaque intendant, toujours émané du pouvoir central, remplira tous les offices essentiellement administratifs, tant concrets qu'abstraits, aujourd'hui condensés à Paris. Voici le tableau de cette répartition, où je me suis toujours efforcé de représenter l'ensemble des affinités locales, en faisant assez prévaloir les conditions, surtout historiques, qu'exige sa principale destination, d'après la marche générale de la révolution moderne.

**Tableau des dix-sept Intendances françaises.**

| | |
|---|---|
| 1re. PARIS. . . . . . . | (Seine, Seine-et-Oise.) |
| 2e. MARSEILLE. . . | (Basses-Alpes, Vaucluse, Gard, Bouches-du-Rhône, Var.) |
| 3e. LYON. . . . . . . | (Rhône, Ain, Isère, Hautes-Alpes, Drôme.) |
| 4e. BORDEAUX. . . . | (Lot, Dordogne, Gironde, Lot-et-Garonne, Landes, Basses-Pyrénées.) |
| 5e. ROUEN. . . . . . | (Eure, Seine-Inférieure, Calvados, Orne, Manche.) |
| 6e. NANTES. . . . . . | (Ille-et-Vilaine, Loire-Inférieure, Morbihan, Côtes-du-Nord, Finistère.) |
| 7e. TOULOUSE. . . . | (Tarn-et-Garonne, Gers, Haute-Garonne, Hautes Pyrénées, Ariége.) |
| 8e. LILLE. . . . . . . | (Oise, Somme, Aisne, Pas-de-Calais, Nord.) |
| 9e. STRASBOURG. . . | (Meuse, Moselle, Meurthe, Vosges, Haut-Rhin, Bas-Rhin.) |
| 10e. REIMS. . . . . . . | (Seine-et-Marne, Aube, Marne, Haute-Marne, Ardennes.) |
| 11e. ORLÉANS. . . . . | (Eure-et-Loir, Loiret, Loir-et-Cher, Cher, Indre.) |
| 12e. ANGERS. . . . . . | (Sarthe, Mayenne, Maine-et-Loire, Indre-et-Loire.) |
| 13e. MONTPELLIER. . | (Aveyron, Tarn, Hérault, Aude, Pyrénées-Orientales.) |
| 14e. LIMOGES. . . . . | (Nièvre, Allier, Creuse, Haute-Vienne, Corrèze.) |
| 15e. CLERMONT. . . . | (Loire, Ardèche, Puy-de-Dôme, Cantal, Haute-Loire, Lozère.) |
| 16e. DIJON. . . . . . . | (Yonne, Côte-d'Or, Saône-et-Loire, Jura, Doubs, Haute-Saône.) |
| 17e. POITIERS. . . . . | (Vienne, Deux-Sèvres, Vendée, Charente-Inférieure, Charente.) |

Envers toutes les questions que suscite ce tableau, disposé suivant le degré de population des capitales, je dois ici renvoyer à ma *Politique positive*, et surtout au chapitre final, où l'ensemble de la transition organique se trouve directement expliqué. Mais cet opuscule exigeait l'indication précise d'un type de décomposition politique qui peut être sagement imité dans tous les autres cas. C'est ainsi que, à la fin du siècle exceptionnel, l'Occident inaugurera l'état normal, en offrant, sous

la suprématie spirituelle de Paris, soixante républiques temporellement indépendantes, d'un territoire ordinairement équivalent à ceux de la Toscane, de la Belgique, de la Sicile, etc.

Tous les avantages, actuels ou futurs, propres à la paisible décomposition des nationalités exorbitantes pourraient maintenant pousser à la réaliser trop tôt, de manière à compromettre sa principale destination. Il importe, surtout dans le cas central, que la dictature conserve sa suprématie politique jusqu'à ce que la réorganisation religieuse soit assez avancée pour que les rivalités civiques ne puissent jamais dégénérer en conflits perturbateurs. Pourvu que les liens administratifs soient convenablement relâchés, il suffira maintenant d'annoncer une émancipation plus complète, dont les conditions spirituelles sont directement irrécusables, de manière à dissiper toute inquiétude d'oppression.

J'ai dû me borner à signaler la connexité nécessaire de la décomposition politique avec la réorganisation religieuse, en la spécifiant envers l'incomparable destinée que l'ensemble du passé prépare à la cité qui sut le mieux apprécier le besoin provisoire de la centralisation temporelle. Mais, en terminant cette indication, j'invite les hommes d'État à fixer directement leur attention sur l'aptitude immédiate d'une telle transformation à seconder, tant au dedans qu'au dehors, la politique propre au parti constructeur. La seule perspective de cette conclusion suffira, dès le début de la transition organique, pour faciliter l'ascendant décisif des conservateurs en dissipant à la fois les réclamations des rétrogrades et les impulsions des révolutionnaires. Envers ceux-ci surtout, il faut considérer, dans le cas principal, la plupart des ambi-

tions perturbatrices comme radicalement liées à la vicieuse domination de Paris. Car, les diverses classes métaphysiques n'agitent la France, et par suite tout l'Occident, qu'afin d'exploiter cette prépondérance, dont l'extinction laissera partout surgir les vrais patriciens, sous l'assistance spontanée des dignes plébéiens.

Résultée de la dissolution des liens catholiques à l'issue du moyen âge, la centralisation politique dut se développer en proportion de la désorganisation religieuse. Mais cette anomalie doit cesser quand aura pleinement surgi la reconstruction de l'ordre intellectuel et moral, incompatible avec une domination qui maintient la confusion révolutionnaire des deux pouvoirs sociaux. Depuis que la centralisation provisoire a rendu son principal service en assurant l'indépendance du peuple régénérateur, sa prolongation empirique entrave de plus en plus l'essor des destinées propres à la métropole humaine.

**Coordination occidentale.** L'ensemble des aperçus précédents caractérise, autant que le comporte cet opuscule, l'installation décisive de la transition organique par les vrais conservateurs. Après avoir ainsi considéré le terme nécessaire de la révolution moderne sous l'aspect fondamental qui convient pareillement à tous les peuples qu'elle embrasse, il faut compléter ma conclusion en appréciant l'avénement successif de cette solution chez les divers Occidentaux.

Depuis la rupture de l'unité catholico-féodale, les cinq populations d'élite, de plus en plus rapprochées d'après leurs communs antécédents et leur semblable essor, aspirent à remplacer l'harmonie du moyen âge en instituant, sur d'autres bases, l'homogénéité politique. Mais cette disposition n'a pu jusqu'ici produire la conformité convenable, faute d'avoir pris la direction corres-

pondante à la régénération occidentale. L'uniformité partout désirée ne pourra s'établir qu'en rectifiant l'inversion que les trois derniers siècles ont graduellement introduite dans la coordination normale des cinq éléments occidentaux.

Autour du peuple central, auquel l'ensemble du passé confère l'initiative de la régénération humaine, une civilisation plus ancienne et mieux développée avait toujours placé le couple méridional avant le couple septentrional. L'ébranlement propre au seizième siècle tendit à renverser la hiérarchie naturelle en disposant les populations devenues officiellement protestantes à se regarder comme supérieures à celles qui restaient nominalement catholiques. Provisoirement investies de l'initiative politique, elles aspirèrent de plus en plus, surtout en Angleterre, à faire partout prévaloir la dictature aristocratique qui leur est propre, et dont le principal caractère consiste dans le régime parlementaire fondé sur l'hypocrisie théologique. Cette réaction contre l'ordre naturel fut poussée jusqu'à méconnaître la présidence continue du peuple central, où le protestantisme n'avait pu s'établir, et qui fournissait le meilleur type de la dictature monocratique, surgie chez tous les méridionaux. Mais l'ébranlement radical qui caractérise le dix-huitième siècle rendit à la France une plénitude d'initiative que devait bientôt confirmer l'explosion directe de la crise finale.

Néanmoins, la présidence normale du peuple central n'a pas encore réparé, surtout socialement, et même intellectuellement, les altérations résultées de la prépondérance exceptionnelle des impulsions protestantes. Les deux siècles qui semblèrent déplacer le foyer du mouvement moderne ont surtout laissé des tendances à l'imita-

tion du type septentrional, principalement développées depuis que l'impuissance organique de la doctrine révolutionnaire se trouve généralement sentie. Sans reconnaître que la dictature aristocratique est réellement devenue aussi rétrograde, dans son siége essentiel, que le devint ailleurs la dictature monarchique, les deux populations méridionales, et même le peuple central, n'ont pas encore adopté le seul mode qui puisse partout prévaloir. Quoique le régime parlementaire y soit spontanément repoussé, les prédilections n'y sont point assez fermes et complètes envers la monocratie républicaine qui doit le faire universellement abandonner. Mais la transformation accomplie, depuis quatre ans, chez le peuple central n'a besoin que d'être épurée et développée pour rendre inaltérables la présidence française et la préséance méridionale.

Il est impossible que la transition destinée à terminer la révolution occidentale commence chez *les peuples* auxquels appartint la première élaboration des doctrines négatives. Car elles y suscitèrent la prépondérance officielle d'une émancipation incomplète et contradictoire, aussi contraire au progrès qu'à l'ordre. La solution intellectuelle et sociale n'a pu surgir que chez le peuple central, seul assez affranchi pour en diriger la propagation universelle. En l'étendant aux divers cas occidentaux, il doit d'abord la faire prévaloir parmi les méridionaux, qui, préservés du protestantisme et du déisme, se sont naturellement abstenus de participer au mouvement politique tant qu'il est resté purement négatif. Malgré leur attitude passive, ils peuvent, mieux que les septentrionaux, seconder et développer la transition finale, soit parce que seuls ils ont assez accepté l'initiative centrale,

soit parce que l'ensemble de leurs antécédents les dispose davantage à la dictature républicaine. On doit même regarder la population italienne comme plus préparée que le peuple espagnol à la terminaison positive de la révolution moderne, puisque le culte historique et la décomposition politique y trouveront moins d'obstacles et plus d'utilité. Quoiqu'il en soit, le couple méridional ne saurait recouvrer sa préséance normale que d'après la digne impulsion directement émanée de la présidence centrale.

Une telle connexité fait spécialement apprécier l'urgence de la monocratie républicaine, sans laquelle l'abolition française du régime parlementaire resterait insuffisante. Ce mode final de la dictature moderne doit partout remplacer les modes préliminaires, irrévocablement devenus rétrogrades. Quoiqu'il soit mieux préparé par la monarchie que par l'aristocratie, il est autant incompatible avec l'une qu'avec l'autre.

C'est pourquoi j'ose respectueusement inviter le fondateur de la dictature organique à compléter son œuvre en établissant une suffisante harmonie entre le gouvernement officiel et la situation républicaine où la France se trouve irrévocablement placée depuis la prise de la Bastille. Quoique cette situation ait toujours été méconnue, faute d'une théorie qui permît de l'apprécier, elle a constamment surmonté les divers efforts tentés pour restaurer l'hérédité monarchique. L'admirable sentence due au dictateur actuel (*On ne détruit que ce qu'on remplace*) doit faire assez sentir que les transformations politiques ne sauraient se réduire à des substitutions dynastiques.

Pour remplacer la royauté déchue, il faut changer le caractère rétrograde qui la fit irrévocablement tomber,

quand un siècle de dégénération croissante eut pleinement dissipé les sympathies populaires que son attitude progressive avait graduellement développées. Or, cette transformation peut se condenser dans la substitution de l'hérédité sociocratique, caractérisée par le libre choix du successeur, à l'hérédité théocratique, uniquement fondée sur la naissance. Vainement espérerait-on obtenir le mode de transmission le plus favorable à la plénitude du commandement sans donner au progrès les garanties qui seules peuvent procurer une telle faculté. Le public français ne soutiendrait pas la légitimité dynastique avec plus de zèle qu'il n'en montra pour la légitimité parlementaire. Mais, quoique l'amour de l'ordre le disposât à laisser annoncer un successeur quelconque, le sort qu'éprouva le testament de Louis XIV, quand les mœurs monarchiques étaient moins altérées, indique le peu de poids des volontés posthumes qui ne sont pas conformes aux dispositions populaires.

On ne peut assez apprécier l'hérédité sociocratique, qui doit aujourd'hui caractériser la dictature progressive, qu'en remontant jusqu'au moyen âge pour sentir le caractère profondément rétrograde de l'hérédité théocratique, lorsqu'on l'applique à la sociabilité moderne. Ce mode primitif de transmission temporelle fut aussi compatible avec le progrès que conforme à l'ordre dans les milieux où le régime des castes put pleinement surgir. En l'altérant, par l'élection révolutionnaire, la civilisation militaire rompit l'harmonie nécessaire entre la transmission du commandement et celle de la richesse. Quand la constitution féodale s'efforça de reconstruire la conformité normale, elle dut naturellement fonder sur la naissance toutes les successions temporelles, civiles ou

politiques. Mais l'exclusion féminine et l'usage des confiscations suffisent pour montrer que, loin d'indiquer un retour à la théocratie, le moyen âge tendait ainsi vers la sociocratie, d'où résultait la substitution naissante du relatif à l'absolu dans les possessions quelconques. Une véritable rétrogradation ne survint que sous la première phase de la révolution occidentale, quand le catholicisme, abdiquant sa dignité pour conserver ses richesses après avoir perdu son indépendance, altéra la dictature monarchique par une systématisation théocratique. De là procédèrent, d'abord la dégénération, puis la déchéance de la royauté, lorsque les impulsions émanées du moyen âge et de la situation moderne cessèrent de surmonter la corruption résultée de l'alliance théologique.

Quoique ces aperçus ne puissent être ici développés, ils suffisent pour y faire sentir la connexité nécessaire de la monocratie républicaine avec l'hérédité sociocratique. Outre l'opportunité générale du décret qui proclamerait la transformation décisive, la situation propre au dictateur actuel procurerait à cette résolution une efficacité spéciale, aussi favorable à l'ordre qu'au progrès. Car, la République française se trouverait purifiée de toute origine insurrectionnelle, en renaissant du libre choix d'un chef spontanément investi d'une confiance exceptionnelle. L'acclamation impériale n'a pas d'autre sens que de conférer la plénitude politique à celui qui, nous délivrant du régime parlementaire, poussa la crise finale vers sa dernière phase. En se proclamant *Dictateur perpétuel* de la République française, et s'attribuant le choix de son successeur, il compléterait la transformation qui peut seule installer la transition organique, dont la conception est entièrement systématisée.

La décision que j'ose conseiller ferait aussitôt surgir l'unique devise (*Ordre et Progrès*), qui convienne à la politique des vrais conservateurs. Quand il supprima la formule anarchique, le dictateur actuel se trouva forcé de violer sa propre maxime, en n'y substituant rien, parce qu'il n'était point assez affranchi des influences rétrogrades pour proclamer le programme normal. Mais, la libre inauguration de la monocratie républicaine constatant une suffisante régénération, le décret fondamental pourrait immédiatement adopter la devise qui caractérise la conciliation toujours cherchée par les conservateurs et réalisée dans le positivisme.

D'après cette transformation, le peuple central, enfin dégagé des réactions protestantes qui troublèrent, pendant deux siècles, sa présidence occidentale, aura bientôt ranimé ses sympathies prépondérantes envers le couple catholique. Alors les populations qui semblent restées étrangères au mouvement politique y reprendront la coopération propre à leur rang intellectuel et moral; comme elles le firent tant que la révolution moderne demeura spontanée et commune à tout l'Occident. N'ayant jamais repoussé que la systématisation négative, elles doivent naturellement devenir les meilleurs auxiliaires de la synthèse organique, quoiqu'elle ne pût surgir que chez le peuple le mieux émancipé. Si les conservateurs peuvent, au dedans, utiliser davantage les rétrogrades que les révolutionnaires, ils seront pareillement conduits, au dehors, à préférer les affinités catholiques aux alliances protestantes. Mais, cette prédilection n'étant fondée que sur la substitution nécessaire du mouvement organique à l'agitation critique, elle ne saurait jamais détourner le peuple central de la sollicitude qui lui convient envers

tous les éléments de l'occidentalité. Quoiqu'il doive faire prévaloir au midi la monocratie républicaine quand elle sera suffisamment installée en France, il doit ensuite seconder son extension au nord, où la transformation commune trouvera des obstacles spéciaux dans les influences aristocratiques et protestantes. Voilà comment l'uniformité politique sera rétablie en Occident suivant un mode inverse de celui que l'empirisme révolutionnaire tendit à rendre partout prépondérant, jusqu'à ce que l'abolition française du régime parlementaire fît surgir la solution organique.

En invoquant tout le bien qu'il peut faire, tant au dehors qu'au dedans, et toute la responsabilité qu'il encourt, surtout auprès de la postérité, j'invite le régénérateur de la dictature centrale à prendre la seule résolution qui puisse instituer la politique propre aux vrais conservateurs. Sous une telle impulsion, la conciliation systématique entre l'ordre et le progrès pourra graduellement guider la grande crise vers sa terminaison nécessaire. L'assistance habituelle des meilleurs aristocrates et démocrates secondera la politique émanée des sociocrates pour surmonter simultanément l'anarchie et la rétrogradation.

Malgré sa faiblesse numérique et les graves résistances qu'il doit partout rencontrer, le parti constructeur peut bientôt prévaloir dans un milieu décomposé, qui, dépourvu de convictions quelconques, sent surtout le besoin d'une doctrine complète et durable. Pourvu qu'elle soit dignement appliquée, elle deviendra facilement prépondérante, d'après son aptitude naturelle envers une

révolution plus spirituelle que temporelle. Les âmes déjà régénérées devant longtemps rester, même parmi les praticiens, étrangères à tout commandement, leurs conseils seront mieux accueillis des gouvernants et jamais suspects aux gouvernés, qu'elles disposeront à plus respecter le pouvoir que la richesse jusqu'à ce que les deux forces soient réunies.

C'est ainsi que le meilleur sexe pourra dignement s'incorporer à la révolution qu'il dut repousser tant qu'elle refusait au sentiment sa prépondérance normale sur l'intelligence et l'activité. Le progrès humain consiste surtout à modifier de plus en plus le règne nécessaire de la puissance matérielle d'après un concours croissant entre le cœur et l'esprit. Ainsi, le principal vice de la situation moderne résulte de la trahison de l'intelligence qui, rêvant une vicieuse domination, se met au service de la force, concentrée ou dispersée, au lieu de se subordonner à l'influence morale. Il est impossible que la révolution occidentale se termine sans que l'instinct féminin et la sagesse sacerdotale se combinent mieux que sous le régime du moyen âge, résumé par la chevalerie. Or, le positivisme ayant systématisé cette combinaison, il suffit que la dictature républicaine lui permette de développer son efficacité morale, qui fournira le meilleur appui de la politique propre aux vrais conservateurs.

Voilà comment tous les éléments de la situation occidentale doivent spontanément concourir pour installer la transition destinée à terminer la révolution moderne. Au milieu d'une anarchie sans exemple, les natures synthétiques et sympathiques développeront un ascendant nécessaire, qui ne pouvait rester comprimé que jusqu'à l'avénement de la doctrine propre à liguer et guider les

régénérateurs. Une vénération de plus en plus altérée se reconstruira quand les organes, spirituels et temporels, du parti constructeur auront assez prouvé, d'après leur conduite privée et publique, que le dévouement a sur la dévotion la supériorité de l'actif sur le passif.

FIN DE L'APPEL AUX CONSERVATEURS.

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

## DANS L'APPEL AUX CONSERVATEURS.

## SECONDE PARTIE.

### CONDUITE DES CONSERVATEURS ENVERS LES RÉTROGRADES.



## TROISIÈME PARTIE.

### CONDUITE DES CONSERVATEURS ENVERS LES RÉVOLUTIONNAIRES.



## CONCLUSION.

### DESTINATION PROPRE AUX VRAIS CONSERVATEURS.



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DE L'APPEL AUX CONSERVATEURS.



Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cᵉ, 26, rue Racine.

